NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

THÉÂTRE DE MOLIÈRE



ÉDITIONS JOUAUST

THÉATRE

DE MOLIÈRE

THÉATRE COMPLET
DE J.-B. POQUELIN
DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME QUATRIÈME

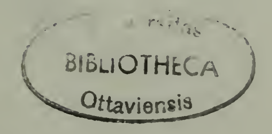


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



L'AMOUR MEDECIN

COMEDIE



AU LECTEUR

Ce n'est icy qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le Roy a voulu se faire un divertissement. Il est le plus precipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandez, et, lors que je diray qu'il a esté proposé, fait, appris et representé en cinq jours, je ne diray que ce qui est vray. Il n'est pas necessaire de vous advertir qu'il y a beaucoup de choses qui dependent de l'action : on sçait bien que les comedies ne sont faites que pour estre joüées, et je ne conseille de lire celle-cy qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du theatre ; ce que je vous diray, c'est qu'il seroit à souhaitter que ces sortes d'ouvrages pussent tousjours se monstrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roy. Vous les verriez dans un estat beaucoup plus supportable, et les airs et les symphonies de l'incomparable monsieur Lully, meslez à la beauté des voix et à l'addresse des danseurs, leur donnent, sans doute, des graces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.



LES PERSONNAGES.

SGANARELLE, pere de Lucinde.
AMINTE.
LUCRECE.
M. GUILLAUME, vendeur de tapisseries.
M. JOSSE, orfevre.
LUCINDE, fille de Sganarelle.
LYSETTE, suivante de Lucinde.
M. TOMÉS, M. DES FONANDRÉS, M. MACROTON, M. BAHYS, M. FILERIN, } medecins.
CLITANDRE, amant de Lucinde.
UN NOTAIRE.

L'OPERATEUR, orvietan.
Plusieurs trivelins et scaramouches.
LA COMEDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.

La scene est à Paris, dans une salle de la maison de Sganarelle.



PROLOGUE

LA COMEDIE, LA MUSIQUE ET LE BALLET

La Comedie.

Quittons, quittons nostre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talens tour à tour,
Et d'une gloire plus belle
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand Roy du monde.

Tous Trois.

Unissons-nous.....

La Comedie.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois delasser parmy nous.
Est-il de plus grande gloire ?
Est-il bon-heur plus doux ?
Unissons-nous tous trois.....

Tous Trois.

Unissons-nous....



L'AMOUR MEDECIN

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRECE,
M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

Ah ! l'estrange chose que la vie ! et que je puis bien dire avec ce grand philosophe de l'antiquité que qui terre a guerre a, et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre. Je n'avois qu'une seule femme, qui est morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en voulez-vous avoir?

SGANARELLE.

Elle est morte, monsieur mon amy ; cette perte

m'est tres-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'estois pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble ; mais enfin la mort r'ajuste toutes choses. Elle est morte, je la pleure. Si elle estoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine : car enfin je la voy dans une melancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouventable dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne sçaurois mesme apprendre la cause. Pour moy, j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matiere. Vous estes ma niece, vous ma voisine, et vous mes comperes et mes amis : je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

M. Josse.

Pour moy, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui resjouït le plus les filles, et, si j'estois que de vous, je luy acheterois dés aujourd'huy une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'esmeraudes.

M. Guillaume.

Et moy, si j'estois en vostre place, j'achetterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre à sa chambre pour luy resjouïr l'esprit et la veuë.

Aminte.

Pour moy, je ne ferois point tant de façon, et je la marierois fort bien, et le plustost que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRECE.

Et moy, je tiens que vostre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop delicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bien-tost en l'autre monde que de l'exposer comme elle est à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait, et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables asseurément; mais je les tiens un peu interessez, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous estes orfevre, Monsieur Josse, et vostre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, Monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celuy que vous aymez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, et vous ne seriez pas faschée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chere niece, ce n'est pas mon dessein, comme on sçait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourroit bien souhaitter charitablement d'estre mon heritiere universelle. Ainsi, Messieurs et Mesdames, quoy que tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaist, que je n'en suive aucun. Voila de mes donneurs de conseils à la mode!

SCENE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah ! voila ma fille qui prend l'air. Elle ne me void pas. Elle soûpire. Elle leve les yeux au ciel. [*A Lucinde.*] Dieu vous gard ! Bon jour, ma mie. Hé bien ! qu'est-ce ? comme vous en va ? Hé quoy ! toûjours triste et melancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moy ton petit cœur, là, ma pauvre mie, dy, dy ; dy tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage ! Veux-tu que je te baise ? vien. [*A part.*] J'enrage de la voir de cette humeur-là. [*A Lucinde.*] Mais dy-moy, me veux-tu faire mourir de desplaisir, et ne puis-je sçavoir d'où vient cette grande langueur ? Descouvre-m'en la cause, et je te promets que je feray toutes choses pour toy. Oüy, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse, je t'asseure icy et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire. C'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu voyes plus brave que toy, et seroit-il quelque estoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit ? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaitterois quelque cabinet de la foire Saint-Laurent ? Ce n'est pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque

chose, et veux-tu que je te donne un maistre pour te montrer à joüer du clavessin ? Nenny. Aymerois-tu quelqu'un et souhaitterois-tu d'estre mariée ?

(*Lucinde luy fait signe que c'est cela.*)

SCENE III.

LYSETTE, SGANARELLE, LUCINDE.

LYSETTE.

Hé bien, Monsieur, vous venez d'entretenir vôtre fille. Avez-vous sceu la cause de sa melancolie ?

SGANARELLE.

Non, c'est une coquine qui me fait enrager.

LYSETTE.

Monsieur, laissez-moy faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas necessaire, et, puis qu'elle veut estre de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LYSETTE.

Laissez-moy faire, vous dis-je ; peut-estre qu'elle se découvrira plus librement à moy qu'à vous. Quoy ! Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde ? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que, si vous avez quelque repugnance à vous expliquer à un pere, vous n'en devez avoir aucune à me descouvrir vostre cœur.

Dites-moy, souhaittez-vous quelque chose de luy? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'espargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaitteriez, et les promenades et les cadeaux ne tenteroient-ils point vostre ame? Heu! Avez-vous receu quelque desplaisir de quelqu'un? Heu! N'auriez-vous point quelque secrette inclination avec qui vous souhaitteriez que vostre pere vous mariast? Ah! je vous entens. Voila l'affaire. Que diable! pourquoy tant de façons? Monsieur, le mystere est découvert, et ..

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Va, fille ingratte, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE.

Mon pere, puis que vous voulez que je vous dise la chose...

SGANARELLE.

Oüy, je perds toute l'amitié que j'avois pour toy.

LYSETTE.

Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE.

C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon pere, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'est pas la recompense de t'avoir eslevée comme j'ay fait.

LYSETTE.

Mais, Monsieur...

SGANARELLE.

Non, je suis contr'elle dans une colere espouventable.

LUCINDE.

Mais, mon pere...

SGANARELLE.

Je n'ay plus aucune tendresse pour toy.

LYSETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est une friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une ingratte.

LYSETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une coquine qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LYSETTE.

C'est un mary qu'elle veut.

SGANARELLE ; *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LYSETTE.

Un mary.

SGANARELLE.

Je la deteste.

LYSETTE.

Un mary.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LYSETTE.

Un mary.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un mary, un mary, un mary !

SCENE IV.

LYSETTE, LUCINDE.

LYSETTE.

On dit bien vray, qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.

LUCINDE.

Hé bien, Lysette, j'avois tort de cacher mon desplaisir, et je n'avois qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaittois de mon pere, tu le vois.

LYSETTE.

Par ma foy, voila un vilain homme, et je vous avoüe que j'aurois un plaisir extréme à luy jouër quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que jusqu'icy vous m'avez caché vostre mal?

LUCINDE.

Helas! dequoy m'auroit servy de te le descouvrir plûtost? et n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aye pas bien preveu tout ce que tu vois maintenant, que je ne sceusse pas à fonds tous les sentimens de mon pere, et que le refus qu'il a fait porter à celuy qui m'a demandée par un amy n'ait pas estouffé dans mon ame toute sorte d'espoir?

LYSETTE.

Quoy! c'est cet inconnu qui vous a fait demander pour qui vous...

LUCINDE.

Peut-estre n'est-il pas honneste à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin je t'avouë que, s'il m'estoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit luy que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point declaré la passion qu'il a pour moy; mais, dans tous les lieux où il m'a pû voir, ses regards et ses actions m'ont tousjours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moy m'a paru d'un si honneste homme, que mon cœur n'a pû s'empescher d'estre sensible à ses ardeurs; et cependant tu vois où la dureté de mon pere reduit toute cette tendresse.

LYSETTE.

Allez, laissez-moy faire. Quelque sujet que j'aye de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir vostre amour, et, pourveu que vous ayez assez de resolution...

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je fasse contre l'authorité d'un pere? et, s'il est inexorable à mes vœux...

LYSETTE.

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oyson, et, pourveu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se liberer un peu de la tyrannie d'un pere. Que pretend-il que vous fassiez? N'estes-vous pas en âge d'estre mariée? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encor un coup, je veux servir vostre passion, je prends dés à present sur moy tout le soin de ses interests, et vous verrez que je sçay des destours... Mais je vois vostre pere, rentrons, et me laissez agir.

SCENE V.

SGANARELLE.

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien, et j'ay fait sagement de parer la declaration d'un desir que je ne suis pas resolu de contenter. A-t'on jamais rien veu de plus tyrannique que cette coustume où l'on veut assujettir les

peres? rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et eslever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se despoüiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non. Je me mocque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moy.

SCENE VI.

LYSETTE, SGANARELLE.

LYSETTE, [*feignant de ne pas voir Sganarelle*].

Ah! malheur! ah! disgrace! ah! pauvre seigneur Sganarelle, où pourray-je te rencontrer?

SGANARELLE.

Que dit-elle là?

LYSETTE, [*même jeu*].

Ah! miserable pere! que feras-tu quand tu sçauras cette nouvelle?

SGANARELLE.

Que sera-ce?

LYSETTE.

Ma pauvre maistresse!

SGANARELLE.

Je suis perdu.

LYSETTE.

Ah!

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quelle infortune !

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quel accident !

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Ah ! Monsieur !

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LYSETTE.

Monsieur...

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LYSETTE.

Vostre fille...

SGANARELLE.

Ah ! ah !

LYSETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dy donc viste.

LYSETTE.

Vostre fille, toute saisie des paroles que vous luy avez dites et de la colere effroyable où elle vous a veu contre elle, est montée viste dans sa chambre, et, pleine de desespoir, a ouvert la fenestre qui regarde sur la riviere.

SGANARELLE.

Hé bien?

LYSETTE.

Alors, levant les yeux au ciel : « Non, a-t'elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon pere, et, puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir. »

SGANARELLE.

Elle s'est jettée?

LYSETTE.

Non, Monsieur, elle a fermé tout doucement la fenestre, et s'est allée mettre sur son lict. Là. elle s'est prise à pleurer amerement, et tout d'un coup son visage a pally, ses yeux se sont tournez, le cœur luy a manqué, et elle m'est demeurée entre les bras.

SGANARELLE.

Ah! ma fille!

LYSETTE.

A force de la tourmenter, je l'ay fait revenir; mais cela luy reprend de moment en moment, et je croy qu'elle ne passera pas la journée.

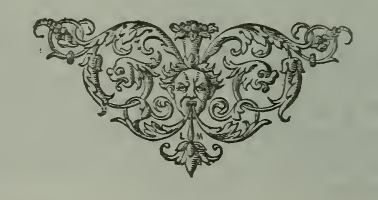
SGANARELLE.

Champagne! Champagne! Champagne! viste, qu'on m'aille querir des medecins, et en quantité;

on n'en peut trop avoir dans une pareille avanture. Ah ! ma fille ! ma pauvre fille !

PREMIER ENTRE-ACTE.

Champagne en dançant frappe aux portes de quatre medecins, qui dancent et entrent avec ceremonie chez le pere de la malade.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LYSETTE

LYSETTE.

Que voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre medecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils vallent mieux qu'un.

LYSETTE.

Est-ce que vostre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là ?

SGANARELLE.

Est-ce que les medecins font mourir ?

LYSETTE.

Sans doute, et j'ay connu un homme qui prouvoit par bonnes raisons qu'il ne faut jamais dire : « Une telle personne est morte d'une fiévre et

d'une fluxion sur la poictrine », mais : « Elle est morte de quatre medecins et de deux apothicaires. »

SGANARELLE.

Chut ! n'offensez pas ces messieurs-là.

LYSETTE.

Ma foy ! Monsieur, nostre chat est rechappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la ruë, et il fut trois jours sans manger et sans pouvoir remüer ni pied ni patte ; mais il est bienheureux de ce qu'il n'y a point de chats medecins, car ses affaires estoient faites, et ils n'auroient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je ? Mais voyez quelle impertinence ! Les voicy.

LYSETTE.

Prenez garde, vous allez estre bien édifié : ils vous diront en latin que vostre fille est malade.

SCENE II.

MESSIEURS TOMÉS, DES FONANDRÉS, MACROTON, BAHYS, MEDECINS, SGANARELLE, LYSETTE.

SGANARELLE.

Hé bien ! Messieurs ?

M. TOMÉS.

Nous avons veu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretez en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure?

M. TOMÉS.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretez dans son corps, quantité d'humeurs corrompuës.

SGANARELLE.

Ah! je vous entens.

M. TOMÉS.

Mais... nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des sieges.

LYSETTE, [*à M. Tomés*].

Ah! Monsieur, vous en estes?

SGANARELLE.

Dequoy donc connoissez-vous monsieur?

LYSETTE.

De l'avoir veu l'autre jour chez la bonne amie de madame vostre niece.

M. TOMÉS.

Comment se porte son cocher?

LYSETTE.

Fort bien, il est mort.

M. TOMÉS.

Mort?

LYSETTE.

Oüy.

M. TOMÉS.

Cela ne se peut.

LYSETTE.

Je ne sçay pas si cela se peut, mais je sçay bien que cela est.

M. Tomés.

Il ne peut pas estre mort, vous dis-je.

Lysette.

Et moy, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. Tomés.

Vous vous trompez.

Lysette.

Je l'ay veu.

M. Tomés.

Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un, et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

Lysette.

Hippocrate dira ce qu'il luy plaira, mais le cocher est mort.

Sganarelle.

Paix, discoureuse! Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne maniere. Quoy que ce ne soit pas la coustume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voicy...

(*Il les paye, et chacun, en recevant de l'argent, fait un geste different.*)

SCENE III.

MESSIEURS DES FONANDRÉS, TOMÉS, MACROTON ET BAHYS.

(*Ils s'asseyent et toussent.*)

M. DES FONANDRÉS.

Paris est estrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

M. TOMÉS.

Il faut avouër que j'ay une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRÉS.

J'ay un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOMÉS.

Sçavez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'huy? J'ay esté premierement tout contre l'Arsenal, de l'Arsenal au bout du fauxbourg S. Germain, du fauxbourg S. Germain au fond du Marais, du fond du Marais à la porte S. Honoré, de la porte S. Honoré au fauxbourg S. Jacques, du fauxbourg S. Jacques à la porte de Richelieu, de la porte de Richelieu icy, et d'icy je dois aller encor à la place Royale.

M. DES FONANDRÉS.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'huy, et de plus j'ay esté à Ruel voir un malade.

M. Tomés.

Mais, à propos, quel party prenez-vous dans la querelle des deux medecins Theophraste et Artemius? car c'est une affaire qui partage tout nostre corps.

M. Des Fonandrés.

Moy, je suis pour Artemius.

M. Tomés.

Et moy aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a veu, n'ait tué le malade, et que celuy de Theophraste ne fust beaucoup meilleur asseurément; mais enfin il a tort dans les circonstances, et il ne devoit pas estre d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. Des Fonandrés.

Sans doute. Il faut tousjours garder les formalitez, quoy qu'il puisse arriver.

M. Tomés.

Pour moy, j'y suis severe en diable, à moins que ce soit entre amis, et l'on nous assembla un jour trois de nous autres avec un medecin de dehors pour une consultation, où j'arrestay toute l'affaire et ne voulus point endurer qu'on opinast si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, et la maladie pressoit; mais je n'en voulus point demordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. Des Fonandrés.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre et de leur montrer leur bec jaune.

M. TOMÉS.

Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de consequence ; mais une formalité negligée porte un notable prejudice à tout le corps des medecins.

SCENE IV.

SGANARELLE, MESSIEURS TOMÉS, DES FONANDRÉS, MACROTON ET BAHYS.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire viste ce que vous avez resolu.

M. TOMÉS.

Allons, Monsieur.

M. DES FONANDRÉS.

Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaist.

M. TOMÉS.

Vous vous mocquez.

M. DES FONANDRÉS.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÉS.

Monsieur!

M. DES FONANDRÉS.

Monsieur!

SGANARELLE.

Hé! de grace, Messieurs, laissez toutes ces ceremonies, et songez que les choses pressent.

M. TOMÉS. (*Ils parlent tous quatre ensemble.*)
La maladie de vostre fille...

M. DES FONANDRÉS.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...

M. MACROTON

Aprés avoir bien consulté...

M. BAHYS.

Pour raisonner...

SGANARELLE.

Hé! Messieurs, parlez l'un aprés l'autre, de grace!

M. TOMÉS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de vostre fille, et mon avis, à moy, est que cela procede d'une grande chaleur de sang : ainsi je conclus à la saigner le plustost que vous pourrez.

M. DES FONANDRÉS.

Et moy, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande repletion : ainsi je conclus à luy donner de l'hemetique.

M. TOMÉS.

Je soustiens que l'hemetique la tuëra.

M. DES FONANDRÉS.

Et moy, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÉS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme!

M. DES FONANDRÉS.

Oüy, c'est à moy, et je vous presteray le colet en tout genre d'érudition.

M. TOMÉS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fistes crever ces jours passez.

M. Des Fonandrés.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde il y a trois jours.

M. Tomés.

Je vous ay dit mon avis.

M. Des Fonandrés.

Je vous ay dit ma pensée.

M. Tomés.

Si vous ne faites saigner tout à l'heure vostre fille, c'est une personne morte.

M. Des Fonandrés.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure.

SCENE V.

SGANARELLE, MESSIEURS MACROTON ET BAHYS, Medecins.

Sganarelle.

A qui croire des deux, et quelle resolution prendre sur des avis si opposez? Messieurs, je vous conjure de determiner mon esprit, et de me dire sans passion ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. Macroton. (*Il parle en allongeant ses mots.*)

Mon-si-eur, dans ces ma-ti-e-res-là, il faut proce-der a-vec-que cir-con-spec-tion, et ne ri-en faire, com-me on dit, à la vo-lé-e, d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon nos-tre

mais-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-se-quen-ce.

M. Bahys. (*Celui-cy parle tousjours en bredoüillant.*)

Il est vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait. Car ce ne sont pas icy des jeux d'enfant; et, quand on a failly, il n'est pas aysé de reparer le manquement et de restablir ce qu'on a gasté. *Experimentum periculosum.* C'est pourquoy il s'agist de raisonner auparavant comme il faut, de peser meurement les choses, de regarder le temperament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remedes qu'on y doit apporter.

Sganarelle.

L'un va en tortuë, et l'autre court la poste.

M. Macroton.

Or, Mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vos-tre fil-le a u-ne ma-la-di-e chro-ni-que, et qu'el-le peut pe-ri-cli-ter si on ne luy don-ne du se-cours; d'au-tant que les sym-ptô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te, qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *at-mos,* est causée par des hu-meurs pu-tri-des, te-naces et con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nuës dans le bas-ven-tre.

M. Bahys.

Et, comme ces humeurs ont esté là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la region du cerveau.

M. MACROTON.

Si bi-en donc que, pour ti-rer, des-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pre-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-ve-ni-ent, d'u-ser de pe-tits re-me-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-ve-mens re-mol-li-ants et de-ter-sifs, de ju-lets et de si-rops ra-fraî-chis-sans, qu'on mes-le-ra dans sa pti-sa-ne.

M. BAHYS.

Aprés nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous reïtererons s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec tout cela, vos-tre fil-le ne puis-se mou-rir; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHYS.

Il vaut mieux mourir selon les regles que de rechapper contre les regles.

M. MACROTON.

Nous vous di-sons sin-ce-re-ment nos-tre pen-sé-e.

M. BAHYS.

Et nous avons parlé comme nous parlerions à nostre propre frere.

SGANARELLE, *à monsieur Macroton.*

Je vous rends tres-hum-bles gra-ces. (*A monsieur Bahys.*) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCENE VI.

SGANARELLE.

Me voila justement un peu plus incertain que je n'estois auparavant. Morbleu ! il me vient une fantaisie : il faut que j'aille achetter de l'orvietan, et que je lui en fasse prendre. L'orvietan est un remede dont beaucoup de gens se sont bien trouvez.

SCENE VII.

L'OPERATEUR, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Hola ! Monsieur, je vous prie de me donner une boëte de vostre orvietan que je m'en vay vous payer.

L'OPERATEUR, *chantant.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Ocean
Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?
Mon remede guerit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an.
La gale,
La rogne,
La tigne,
La fiévre,
La peste,

La goute,
Verole,
Descente,
Rougeole,
O grande puissance de l'orvietan!

SGANARELLE.

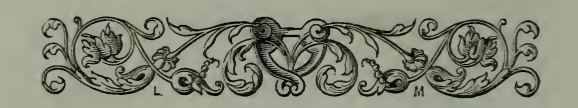
Monsieur, je croy que tout l'or du monde n'est pas capable de payer vostre remede; mais pourtant voicy une piece de trente sols que vous prendrez, s'il vous plaist.

L'OPERATEUR, *chantant.*

Admirez mes bontez, et le peu qu'on vous vend
Ce tresor merveilleux que ma main vous dispense
Vous pouvez avec luy braver en asseurance
Tous les maux que sur nous l'ire du Ciel répand:
La gale,
La rogne,
La tigne,
La fiévre,
La peste,
La goute,
Verole,
Descente,
Rougeole;
O grande puissance de l'orvietan !

DEUXIÉME ENTRE-ACTE.

Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, vallets de l'operateur, se resjoüyssent en dançant.



ACTE III

SCENE PREMIERE.

MESSIEURS FILERIN, TOMÉS ET DES FONANDRÉS.

M. Filerin.

N'avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de vostre âge, et de vous estre querellez comme de jeunes estourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmy le monde? et n'est-ce pas assez que les sçavans voyent les contrarietez et les dissentions qui sont entre nos autheurs et nos anciens maistres, sans descouvrir encore au peuple, par nos debats et nos querelles, la forfanterie de nostre art? Pour moy, je ne comprens rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens. Et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont descriés, depuis peu, d'une estrange maniere, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous

ruïner nous-mesmes. Je n'en parle pas pour mon interest, car, Dieu mercy, j'ay desja estably mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il gresle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ay dequoy me passer des vivans. Mais enfin toutes ces disputes ne vallent rien pour la medecine. Puis que le Ciel nous fait la grace que depuis tant de siecles on demeure infatué de nous, ne desabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous sçavez, qui taschons à nous prevaloir de la foiblesse humaine. C'est là que va l'estude de la pluspart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flateurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les loüanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaittent; et c'est un art où l'on fait, comme on void, des fortunes considerables. Les alchimistes taschent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les escoutent, et les diseurs d'horoscope, par leurs predictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des credules esprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, et nous en profitons, nous autres, par nostre pompeux galimatias, et sçavons prendre nos avantages de cette veneration que la peur de mourir leur donne pour nostre mestier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, et soyons de

concert auprés des malades pour nous attribuer les heureux succez de la maladie, et rejetter sur la nature toutes les beveuës de nostre art. N'allons point, dis-je, destruire sottement les heureuses preventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes.

M. TOMÉS.

Vous avez raison en tout ce que vous dites ; mais ce sont chaleurs de sang dont parfois on n'est pas le maistre.

M. FILERIN.

Allons donc, Messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons icy vostre accommodement.

M. DES FONANDRÉS.

J'y consens. Qu'il me passe mon hemetique pour la malade dont il s'agit, et je luy passeray tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. FILERIN.

On ne peut pas mieux dire, et voila se mettre à la raison.

M. DES FONANDRÉS.

Cela est fait.

M. FILERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois, montrez plus de prudence.

SCENE II.

MESSIEURS TOMÉS, DES FONANDRÉS, LYSETTE.

LYSETTE.

Quoy! Messieurs, vous voila, et vous ne songez pas à reparer le tort qu'on vient de faire à la medecine?

M. TOMÉS.

Comment! qu'est-ce?

LYSETTE.

Un insolent qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur vostre mestier, et qui, sans vôtre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'espée au travers du corps.

M. TOMÉS.

Escoutez, vous faites la railleuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LYSETTE.

Je vous permets de me tuer lors que j'auray recours à vous.

SCENE III.

LYSETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Hé bien! Lysette, me trouves-tu bien ainsi?

LYSETTE.

Le mieux du monde, et je vous attendois avec impatience. Enfin, le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amans soûpirer l'un pour l'autre qu'il ne me prenne une tendresse charitable et un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en vostre pouvoir. Vous m'avez plû d'abord; je me connois en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une maniere de stratagéme qui pourra peut-estre nous reüssir. Toutes nos mesures sont desja prises. L'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde, et, si cette avanture nous manque, nous trouverons mille autres voyes pour arriver à nostre but. Attendez-moy là seulement, je reviens vous querir.

SCENE IV.

SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

Monsieur, allegresse ! allegresse !

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LYSETTE.

Resjoüissez-vous.

SGANARELLE.

De quoy?

LYSETTE.

Resjoüissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Dy-moy donc ce que c'est, et puis je me resjoüiray peut-estre.

LYSETTE.

Non, je veux que vous vous resjoüissiez auparavant; que vous chantiez, que vous danciez.

SGANARELLE.

Sur quoy?

LYSETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

Allons donc, la lera la la, la lera la! Que diable!

LYSETTE.

Monsieur, vostre fille est guerie.

SGANARELLE.

Ma fille est guerie!

LYSETTE.

Oüy. Je vous amene un medecin, mais un medecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, et qui se mocque des autres medecins.

SGANARELLE.

Où est-il?

LYSETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE.

Il faut voir si celuy-cy fera plus que les autres.

SCENE V.

CLITANDRE, EN HABIT DE MEDECIN, SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

Le voicy.

SGANARELLE.

Voila un medecin qui a la barbe bien jeune.

LYSETTE.

La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE.

Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remedes admirables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monsieur, mes remedes sont differens de ceux des autres : ils ont l'hemetique, les saignées, les medecines et les lavemens; mais moy, je gueris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans et par des anneaux constellez.

LYSETTE.

Que vous ay-je dit?

SGANARELLE.

Voila un grand homme.

LYSETTE.

Monsieur, comme vostre fille est là toute habillée dans une chaise, je vais la faire passer icy.

SGANARELLE.

Oüy, fay.

CLITANDRE, *tastant le pouls à Sganarelle.*

Vostre fille est bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoissez cela icy?

CLITANDRE.

Oüy, par la sympathie qu'il y a entre le pere et la fille.

SCENE VI.

LUCINDE, LYSETTE, SGANARELLE, CLITANDRE.

LYSETTE.

Tenez, Monsieur, voila une chaise auprés d'elle. Allons, laissez-les là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoy? Je veux demeurer là.

LYSETTE.

Vous mocquez-vous ? Il faut s'esloigner : un medecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honneste qu'un homme entende.

CLITANDRE, *parlant à Lucinde à part.*

Ah ! Madame, que le ravissement où je me trouve est grand, et que je sçay peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ay parlé que des yeux, j'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire, et, maintenant que j'ay la liberté de vous parler de la façon que je souhaittois,

je demeure interdit, et la grande joye où je suis estouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la mesme chose, et je sens comme vous des mouvemens de joye qui m'empeschent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, que je serois heureux s'il estoit vray que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fust permis de juger de vostre ame par la mienne ! Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratageme qui me fait joüir de vostre presence ?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'estes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joye.

SGANARELLE, *à Lysette.*

Il me semble qu'il luy parle de bien prés.

LYSETTE, *à Sganarelle.*

C'est qu'il observe sa phisionomie et tous les traits de son visage.

CLITANDRE, *à Lucinde.*

Serez-vous constante, Madame, dans ces bontez que vous me tesmoignez ?

LUCINDE.

Mais vous, serez-vous ferme dans les resolutions que vous avez montrées ?

CLITANDRE.

Ah ! Madame, jusqu'à la mort ! Je n'ay point

de plus forte envie que d'estre à vous, et je vais le faire paroistre dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE.

Hé bien, nostre malade, elle me semble un peu plus gaye.

CLITANDRE.

C'est que j'ay desja fait agir sur elle un de ces remedes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de luy bien souvent que procedent les maladies, ma coustume est de courir à guerir les esprits avant que de venir au corps. J'ay donc observé ses regards, les traits de son visage et les lignes de ses deux mains, et, par la science que le Ciel m'a donnée, j'ay reconnu que c'estoit de l'esprit qu'elle estoit malade, et que tout son mal ne venoit que d'une imagination déreglée, d'un desir depravé de vouloir estre mariée. Pour moy, je ne voy rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE.

Voila un habile homme!

CLITANDRE.

Et j'ay eu et auray pour luy, toute ma vie, une aversion effroyable.

SGANARELLE.

Voila un grand medecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ay veu en elle de l'alienation d'esprit, et mesme qu'il y avoit du peril à ne luy pas donner un prompt secours, je l'ay prise par

son foible et luy ay dit que j'estois venu icy pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est esclaircy, ses yeux se sont animez ; et, si vous voulez pour quelques jours l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Oüy da, je le veux bien.

CLITANDRE.

Aprés nous ferons agir d'autres remedes pour la guerir entierement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oüy, cela est le mieux du monde. Hé bien, ma fille, voila monsieur qui a envie de t'espouser, et je lui ay dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Helas ! est-il possible ?

SGANARELLE.

Oüy.

LUCINDE.

Mais, tout de bon ?

SGANARELLE.

Oüy, oüy.

LUCINDE.

Quoy ! vous estes dans les sentimens d'estre mon mary ?

CLITANDRE.

Oüy, Madame.

LUCINDE.

Et mon pere y consent ?

SGANARELLE.

Oüy, ma fille.

LUCINDE.

Ah! que je suis heureuse, si cela est veritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame; ce n'est pas d'aujourd'huy que je vous aime et que je brûle de me voir vostre mary. Je ne suis venu ici que pour cela; et, si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur pretexte inventé, et je n'ay fait le medecin que pour m'approcher de vous et obtenir ce que je souhaitte.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE.

Oh! la folle! oh! la folle! oh! la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon pere, me donner monsieur pour espoux?

SGANARELLE.

Oüy. Çà, donne-moy ta main. Donnez-moy un peu aussi la vostre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monsieur...

SGANARELLE, *s'estouffant de rire*

Non, non, c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voila qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez pour gage de ma foy cet anneau que je vous donne. C'est un anneau constellé, qui guerit les esgaremens d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le contract, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Helas ! je le veux bien, Madame. (*A Sganarelle.*) Je vais faire monter l'homme qui escrit mes remedes, et luy faire croire que c'est un notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Hola ! faites monter le notaire que j'ay amené avec moy.

LUCINDE.

Quoy ! vous aviez amené un notaire ?

CLITANDRE.

Oüy, Madame.

LUCINDE.

J'en suis ravie.

SGANARELLE.

Oh ! la folle ! oh ! la folle !

SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LYSETTE.

(*Clitandre parle au Notaire à l'oreille.*)

SGANARELLE.

Oüy, Monsieur, il faut faire un contract pour ces

deux personnes-là. Escrivez. [*A Lucinde.*] Voila le contract qu'on fait. [*Au Notaire.*] Je luy donne vingt mille escus en mariage. Escrivez.

(*Le Notaire escrit.*)

LUCINDE.

Je vous suis bien obligée, mon pere.

LE NOTAIRE.

Voila qui est fait, vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voila un contract bien-tost basti.

CLITANDRE.

Au moins...

SGANARELLE.

Hé ! non, vous dis-je : sçait-on pas bien ? Allons, donnez-lui la plume pour signer. Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signeray tantost, moy.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le contract entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien ! tien. Es-tu contente ?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voila qui est bien, voila qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste, je n'ay pas eu seulement la precaution d'amener un notaire, j'ay eu celle encore de faire venir des voix et des instrumens pour celebrer la feste et pour nous resjoüir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mene avec moy, et dont

je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie les troubles de l'esprit.

SCENE DERNIERE.

LA COMEDIE, LE BALLET, ET LA MUSIQUE.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deviendroient mal sains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands medecins.

LA COMEDIE.

Veut-on qu'on rabatte
Par des moyens doux
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous...

(*Durant qu'ils chantent, et que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dancent, Clitandre emmene Lucinde.*)

SGANARELLE.

Voila une plaisante façon de guerir. Où est donc ma fille et le medecin?

LYSETTE.

Ils sont allez achever le reste du mariage.

SGANARELLE.

Comment! le mariage?

LYSETTE.

Ma foy, Monsieur, la becasse est bridée, et vous avez crû faire un jeu qui demeure une verité.

SGANARELLE.

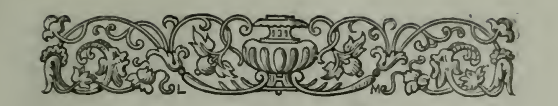
(*Les danceurs le retiennent et veulent le faire dancer de force.*)

Comment ! diable ! Laissez-moy aller, laissez-moy aller, vous dis-je. Encore? Peste des gens !



LE MISANTROPE

COMEDIE

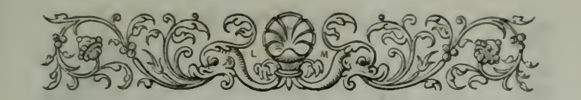


LE LIBRAIRE AU LECTEUR

Le Misantrope, *dés sa premiere representation, ayant receu au theatre l'approbation que le lecteur ne luy pourra refuser, et la cour estant à Fontainebleau lors qu'il parut, j'ay crû que je ne pouvois rien faire de plus agreable pour le public que de luy faire part de cette lettre, qui fut écrite, un jour aprés, à une personne de qualité sur le sujet de cette comedie. Celuy qui l'écrivit estant un homme dont le merite et l'esprit est fort connu, sa lettre fut veuë de la meilleure partie de la cour, et trouvée si juste parmy tout ce qu'il y a de gens les plus éclairez en ces matieres que je me suis persüadé qu'aprés leur avoir plû, le lecteur me seroit obligé du soin que j'avois pris d'en chercher une copie pour la luy donner, et qu'il luy rendra la justice que tant de personnes de la plus haute naissance luy ont accordée.*







LETTRE

ECRITE SUR LA COMEDIE

DU *MISANTROPE*

Monsieur,

Vous devriez estre satisfait de ce que je vous ay dit de la derniere comedie de monsieur de Moliere, que vous avez veuë aussi bien que moy, sans m'obliger à vous écrire mes sentimens. Je ne puis m'empescher de faire ce que vous souhaitez; mais souvenez-vous de la sincere amitié que vous m'avez promise, et n'allez pas exposer, à Fontainebleau, au jugement des courtisans, des remarques que je n'ay faites que pour vous obeïr Songez à ménager ma réputation, et pensez que les gens de la cour, de qui le goust est si rafiné, n'auront pas pour moy la mesme indulgence que vous.

Il est à propos, avant que de parler à fonds de cette comedie, de voir quel a esté le but de l'autheur, et je croy qu'il merite des loüanges s'il est venu à bout de ce qu'il s'est proposé; et c'est la premiere chose qu'il faut examiner. Je pourrois vous dire en deux mots, si je voulois m'exempter de faire un grand discours, qu'il a plû, et que, son intention estant de plaire, les critiques ne peuvent pas dire qu'il ait mal fait, puis qu'en faisant mieux (si toutesfois il

est possible), son dessein n'auroit peut-estre pas si bien reüssy.

Examinons donc les endroits par où il a plû, et voyons quelle a esté la fin de son ouvrage. Il n'a point voulu faire une comedie pleine d'incidens, mais une piece seulement où il pût parler contre les mœurs du siecle. C'est ce qui luy a fait prendre pour son héros un misantrope; et, comme misantrope veut dire ennemy des hommes, on doit demeurer d'accord qu'il ne pouvoit choisir un personnage qui vraysemblablement pût mieux parler contre les hommes que leur ennemy. Ce chois est encor admirable pour le theatre, et, les chagrins, les dépits, les bizarreries et les emportemens d'un misantrope estans des choses qui font un grand jeu, ce caractére est un des plus brillans qu'on puisse produire sur la scene.

On n'a pas seulement remarqué l'adresse de l'autheur dans le chois de ce personnage, mais encore dans tous les autres; et, comme rien ne fait paroistre davantage une chose que celle qui luy est opposée, on peut non-seulement dire que l'amy du misantrope, qui est un homme sage et prudent, fait voir dans son jour le caractére de ce ridicule, mais encore que l'humeur du misantrope fait connoistre la sagesse de son amy.

Moliere, n'estant pas de ceux qui ne font pas tout également bien, n'a pas esté moins heureux dans le chois de ses autres caractéres, puis que la maîtresse du misantrope est une jeune veufve coquette et tout à fait médisante. Il faut s'écrier icy et admirer l'adresse de l'autheur. Ce n'est pas que le caractére ne soit assez ordinaire, et que plusieurs n'eussent pû s'en servir; mais l'on doit admirer que dans une piece où Moliere veut parler contre les mœurs du siecle, et n'épargner personne, il nous fait voir une médisante avec un ennemy des hommes. Je vous laisse à penser si ces deux personnes ne peuvent pas naturellement parler contre toute la terre, puis que l'un hayt les hommes et que l'autre se plaist à en dire tout le mal qu'elle en sçait. En verité, l'adresse de cet autheur est admirable; ce sont là de ces choses que tout le monde ne remarque pas, et qui sont faites avec beaucoup de jugement. Le misantrope, seul, n'auroit pû parler contre tous les hommes; mais, en trou-

vant le moyen de le faire aider d'une médisante, c'est avoir trouvé en mesme temps celuy de mettre dans une seule piece la derniere main au portrait du siecle. Il y est tout entier, puis que nous voyons encor une femme qui veut paroistre prude opposée à une coquette, et des marquis qui representent la cour; tellement qu'on peut asseurer que dans cette comedie l'on void tout ce qu'on peut dire contre les mœurs du siecle. Mais, comme il ne suffit pas d'avancer une chose si l'on ne la prouve, je vais, en examinant cette piece d'acte en acte, vous faire remarquer tout ce que j'ay dit, et vous faire voir cent choses qui sont mises en leur jour avec beaucoup d'art, et qui ne sont connües que des personnes aussi éclairées que vous.

Les choses qui sont les plus précieuses d'elles-mesmes ne seroient pas souvent estimées ce qu'elles sont si l'art ne leur avoit presté quelques traits, et l'on peut dire que, de quelque valeur qu'elles soient, il augmente toûjours leur prix. Une pierre mise en œuvre a beaucoup plus d'éclat qu'auparavant, et nous ne sçaurions bien voir le plus beau tableau du monde s'il n'est dans son jour. Toutes choses ont besoin d'y estre, et les actions que l'on nous represente sur la scene nous paroissent plus ou moins belles, selon que l'art du poëte nous les fait paroistre. Ce n'est pas qu'on doive trop s'en servir, puis que le trop d'art n'est plus art, et que c'est en avoir beaucoup que de ne le pas montrer. Tout excés est condamnable et nuisible, et les plus grandes beautez perdent beaucoup de leur éclat lors qu'elles sont exposées à un trop grand jour. Les productions d'esprit sont de mesme, et sur tout celles qui regardent le theatre; il leur faut donner de certains jours qui sont plus difficiles à trouver que les choses les plus spiritüelles : car enfin il n'y a point d'esprits si grossiers qui n'ayent quelquefois de belles pensées, mais il y en a peu qui sçachent bien les mettre en œuvre, s'il est permis de parler ainsi. C'est ce que Moliere fait si bien, et ce que vous pouvez remarquer dans sa piece. Cette ingenieuse et admirable comedie commence par le misantrope, qui par son action fait connoistre à tout le monde que c'est luy, avant mesme d'ouvrir la bouche : ce qui fait juger qu'il soûtiendra bien son caractére, puis qu'il commence si bien de le faire remarquer.

Dans cette premiere scene, il blâme ceux qui sont tellement accoûtumez à faire des protestations d'amitié qu'ils embrassent également leurs amis et ceux qui leur doivent estre indiférens, le faquin et l'hônneste homme; et, dans le mesme temps, par la colére où il témoigne estre contre son amy, il fait voir que ceux qui reçoivent ces embrassades avec trop de complaisance ne sont pas moins dignes de blâme que ceux qui les font; et par ce que luy répond son amy il fait voir que son dessein est de rompre en visiere à tout le genre humain, et l'on connoist par ce peu de paroles le caractére qu'il doit soûtenir pendant toute la piece. Mais, comme il ne pouvoit le faire paroistre sans avoir de matiére, l'autheur a cherché toutes les choses qui peuvent exercer la patience des hommes; et, comme il n'y en a presque point qui n'ait quelque procés, et que c'est une chose fort contraire à l'humeur d'un tel personnage, il n'a pas manqué de le faire plaider; et, comme les plus sages s'emportent ordinairement quand ils ont des procés, il a pû justement faire dire tout ce qu'il a voulu à un misantrope, qui doit plus qu'un autre faire voir sa mauvaise humeur et contre ses juges et contre sa partie.

Ce n'estoit pas assez de luy avoir fait dire qu'il vouloit rompre en visiere à tout le genre humain, si l'on ne luy donnoit lieu de le faire. Plusieurs disent des choses qu'ils ne font pas, et l'auditeur ne luy a pas si-tost veu prendre cette résolution qu'il souhaite d'en voir les effets, ce qu'il découvre dans la scene suivante, et ce qui luy doit faire connoistre l'adresse de l'autheur, qui répond si-tost à ses desirs.

Cette seconde scene réjoüit et attache beaucoup, puis qu'on void un homme de qualité faire au misantrope les civilitez qu'il vient de blâmer, et qu'il faut necessairement ou qu'il démente son caractére ou qu'il luy rompe en visiere. Mais il est encor plus embarrassé dans la suite, car la mesme personne luy lit un sonnet et veut l'obliger d'en dire son sentiment. Le misantrope fait d'abord voir un peu de prudence, et tâche de luy faire comprendre ce qu'il ne veut pas luy dire ouvertement pour luy épargner de la confusion; mais enfin il est obligé de luy rompre en visiere, ce qu'il fait d'une maniere qui doit beaucoup divertir le spectateur. Il luy

fait voir que son sonnet vaut moins qu'un vieux couplet de chanson qu'il luy dit, que ce n'est qu'un jeu de paroles qui ne signifient rien; mais que la chanson dit beaucoup plus, puis qu'elle fait du moins voir un homme amoureux qui abandonneroit une ville comme Paris pour sa maistresse.

Je ne croy pas qu'on puisse rien voir de plus agreable que cette scene. Le sonnet n'est point méchant, selon la maniere d'écrire d'aujourd'huy, et ceux qui cherchent ce que l'on appelle pointes ou chûtes plûtost que le bon sens le trouveront sans doute bon. J'en vis mesme, à la premiere representation de cette piece, qui se firent joüer pendant qu'on representoit cette scene, car ils criérent que le sonnet estoit bon avant que le misantrope en fist la critique, et demeurerent ensuite tout confus.

Il y a cent choses dans cette scene qui doivent faire remarquer l'esprit de l'autheur, et le chois du sonnet en est une, dans un temps où tous nos courtisans font des vers. On peut adjoûter à cela que les gens de qualité croyent que leur naissance les doit excuser lors qu'ils écrivent mal; qu'ils sont les premiers à dire : *Cela est écrit cavalierement, et un gentilhomme n'en doit pas sçavoir davantage.* Mais ils devroient plûtost se persuader que les gens de qualité doivent mieux faire que les autres, ou du moins ne point faire voir ce qu'ils ne font pas bien.

Ce premier acte, ayant plû à tout le monde et n'ayant que deux scenes, doit estre parfaitement beau, puis que les François, qui voudroient toûjours voir de nouveaux personnages, s'y seroient ennüyez s'il ne les avoit fort attachés et divertis.

Aprés avoir veu le misantrope déchaîné contre ceux qui font également des protestations d'amitié à tout le monde et ceux qui y répondent avec le mesme emportement; aprés l'avoir oüy parler contre sa partie et l'avoir veu condamner le sonnet et rompre en visiere à son autheur, on ne pouvoit plus souhaiter que le voir amoureux, puis que l'amour doit bien donner de la peine aux personnes de son caractére, et que l'on doit, en cet état, en esperer quelque chose de plaisant, chacun traitant ordinairement cette passion selon son tempérament; et c'est d'où vient que l'on attribuë tant de choses à l'amour qui ne doivent souvent estre attribüées qu'à l'humeur des hommes.

Si l'on souhaite de voir le misantrope amoureux, on doit estre satisfait dans cette scene, puis qu'il y paroist avec sa maistresse, mais avec la hauteur ordinaire à ceux de son caractére. Il n'est point soûmis, il n'est point languissant; mais il luy découvre librement les defauts qu'il void en elle, et luy reproche qu'elle reçoit bien tout l'univers; et pour douceurs il luy dit qu'il voudroit bien ne la pas aimer, et qu'il ne l'aime que pour ses pechez. Ce n'est pas qu'avec tous ces discours il ne paroisse aussi amoureux que les autres, comme nous verrons dans la suite. Pendant leur entretien, quelques gens viennent visiter sa maistresse; il voudroit l'obliger à ne les pas voir; et, comme elle luy répond que l'un d'eux la sert dans un procés, il luy dit qu'elle devroit perdre sa cause plûtost que de les voir.

Il faut demeurer d'accord que cette pensée ne se peut payer, et qu'il n'y a qu'un misantrope qui puisse dire des choses semblables. Enfin toute la compagnie arrive, et le misantrope conçoit tant de dépit qu'il veut s'en aller. C'est icy où l'esprit de Moliere se fait remarquer, puis qu'en deux vers, joints à quelque action qui marque du dépit, il fait voir ce que peut l'amour sur le cœur de tous les hommes, et sur celuy du misantrope mesme, sans le faire sortir de son caractére. Sa maistresse luy dit deux fois de demeurer, il témoigne qu'il n'en veut rien faire, et, si-tost qu'elle luy donne congé avec un peu de froideur, il demeure, et montre, en faisant deux ou trois pas pour s'en aller et en revenant aussi-tost, que l'amour pendant ce temps combat contre son caractére et demeure vainqueur : ce que l'autheur a fait judicieusement, puis que l'amour surmonte tout. Je trouve encor une chose admirable en cet endroit : c'est la maniere dont les femmes agissent pour se faire obeir, et comme une femme a le pouvoir de mettre à la raison un homme comme le misantrope, qui la vient mesme de quereller, en luy disant : *Je veux que vous demeuriez*, et puis, en changeant de ton : *Vous pouvez vous en aller*. Cependant cela se fait tous les jours, et l'on ne peut le voir mieux representé qu'il est dans cette scene. Aprés tant de choses si diferentes et si naturellement touchées et representées dans l'espace de quatre vers, on void une scene de conversation où se rencontrent deux marquis, l'amy du misantrope et la

cousine de la maistresse de ce dernier. La jeune veufve, chez qui toute la compagnie se trouve, n'est point fâchée d'avoir la cour chez elle; et, comme elle est bien aise d'en avoir, qu'elle est politique et veut ménager tout le monde, elle n'avoit pas voulu faire dire qu'elle n'y estoit pas aux deux marquis, comme le souhaitoit le misantrope. La conversation est toute aux despens du prochain, et la coquette médisante fait voir ce qu'elle sçait quand il s'agit de le dauber, et qu'elle est de celles qui déchirent sous main jusques à leurs meilleurs amis.

Cette conversation fait voir que l'autheur n'est pas épüisé, puis qu'on y parle de vingt caractéres de gens, qui sont admirablement bien dépeints en peu de vers chacun; et l'on peut dire que ce sont autant de sujets de comedies que Moliere donne liberalement à ceux qui s'en voudront servir. Le misantrope soûtient bien son caractére pendant cette conversation, et leur parle avec la liberté qui luy est ordinaire. Elle est à peine finie qu'il fait une action digne de luy en disant aux deux marquis qu'il ne sortira point qu'ils ne soient sortis; et il le feroit sans doute, puisque les gens de son caractére ne se démentent jamais, s'il n'estoit obligé de suivre un garde pour le diferend qu'il a eu avec Oronte en condamnant son sonnet. C'est par où cet acte finit.

L'ouverture du troisiéme se fait par une scene entre les deux marquis, qui disent des choses fort convenables à leurs caractéres, et qui font voir, par les applaudissemens qu'ils reçoivent, que l'on peut toûjours mettre des marquis sur la scene tant qu'on leur fera dire quelque chose que les autres n'ayent point encor dit. L'accord qu'ils font entr'eux de se dire les marques d'estime qu'ils recevront de leur maistresse est une adresse de l'autheur, qui prepare la fin de sa piece, comme vous remarquerez dans la suite.

Il y a dans le mesme acte une scene entre deux femmes, que l'on trouve d'autant plus belle que leurs caractéres sont tout à fait opposez et se font ainsi paroistre l'un l'autre. L'une est la jeune veufve, aussi coquette que médisante, et l'autre une femme qui veut passer pour prude, et qui dans l'âme n'est pas moins du monde que la coquette. Elle donne à cette derniere des avis charitables sur sa conduite; la coquette les reçoit fort bien en apparence,

et luy dit, à son tour, pour la payer de cette obligation, qu'elle veut l'avertir de ce que l'on dit d'elle, et luy fait un tableau de la vie des feintes prudes dont les couleurs sont aussi fortes que celles que la prude avoit employées pour luy representer la vie des coquettes ; et ce qui doit faire trouver cette scene fort agreable est que celle qui a parlé la premiere se fâche quand l'autre la paye en mesme monoye.

L'on peut asseurer que l'on void dans cette scene tout ce que l'on peut dire de toutes les femmes, puis qu'elles sont toutes de l'un ou de l'autre caractére, ou que, si elles ont quelque chose de plus ou de moins, ce qu'elles ont a toûjours du rapport à l'un ou à l'autre.

Ces deux femmes, aprés s'estre parlé à cœur ouvert touchant leurs vies, se separent, et la coquette laisse la prude avec le misantrope, qu'elle void entrer chez elle. Comme la prude a de l'esprit, et qu'elle n'a choisi ce caractére que pour mieux faire ses affaires, elle tâche par toutes sortes de voyes d'attirer le misantrope, qu'elle aime. Elle le louë, elle parle contre la coquette, luy veut persüader qu'on le trompe, et le mene chez elle pour luy en donner des preuves, ce qui donne sujet à une partie des choses qui se passent au quatriéme acte.

Cet acte commence par le recit de l'accommodement du misantrope avec l'homme du sonnet, et l'amy de ce premier en entretient la cousine de la coquette. Les vers de ce recit sont tout à fait beaux ; mais ce que l'on y doit remarquer est que le caractére du misantrope est soûtenu avec la mesme vigueur qu'il fait paroistre en ouvrant la piece. Ces deux personnes parlent quelque temps des sentimens de leurs cœurs, et sont interrompües par le misantrope mesme, qui paroist furieux et jalous ; et l'auditeur se persuade aisément, par ce qu'il a veu dans l'autre acte, que la prude, avec qui on l'a veu sortir, luy a inspiré ses sentimens. Le dépit luy fait faire ce que tous les hommes feroient en sa place, de quelque humeur qu'ils fussent : il offre son cœur à la belle parente de sa maistresse ; mais elle luy fait voir que ce n'est que le dépit qui le fait parler, et qu'une coupable aimée est bientost innocente. Ils le laissent avec sa maistresse, qui paroist, et se retirent.

Je ne croy pas qu'on puisse rien voir de plus beau que cette scene. Elle est toute serieuse, et cependant il y en a peu dans la piece qui divertissent davantage. On y void un portrait naturellement representé de ce que les amans font tous les jours en de semblables rencontres. Le misantrope paroist d'abord aussi emporté que jalous ; il semble que rien ne peut diminüer sa colere, et que la pleine justification de sa maistresse ne pourroit qu'avec peine calmer sa fureur. Cependant admirez l'adresse de l'autheur. Ce jalous, cet emporté, ce furieux, paroist tout radoucy; il ne parle que du desir qu'il a de faire du bien à sa maistresse, et ce qui est admirable est qu'il luy dit toutes ces choses avant qu'elle se soit justifiée, et lors qu'elle luy dit qu'il a raison d'estre jalous. C'est faire voir ce que peut l'amour sur le cœur de tous les hommes, et faire connoistre en mesme temps, par une adresse que l'on ne peut assez admirer, ce que peuvent les femmes sur leurs amans en changeant seulement le ton de leur voix et prenant un air qui paroist ensemble et fier et attirant. Pour moy, je ne puis assez m'étonner quand je voy une coquette ramener, avant que s'estre justifiée, non pas un amant soûmis et languissant, mais un misantrope, et l'obliger non seulement à la priere de se justifier, mais encor à des protestations d'amour qui n'ont pour but que le bien de l'objet aimé, et cependant demeurer ferme aprés l'avoir ramené, et ne le point éclaircir pour avoir le plaisir de s'applaudir d'un plein triomphe. Voila ce qui s'appelle manier des scenes; voila ce qui s'appelle travailler avec art, et representer avec des traits délicats ce qui se passe tous les jours dans le monde. Je ne croy pas que les beautez de cette scene soient connuës de tous ceux qui l'ont veuë representer : elle est trop délicatement traitée ; mais je puis asseurer que tout le monde a remarqué qu'elle estoit bien écrite, et que les personnes d'esprit en ont bien sceu connoistre les finesses.

Dans le reste de l'acte, le valet du misantrope vient chercher son maistre pour l'avertir qu'on luy est venu signifier quelque chose qui regarde son procés. Comme l'esprit paroist aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, on en void beaucoup dans cette scene, puis que le valet exerce la patience du misantrope, et que ce qu'il dit

feroit moins d'effet s'il estoit à un maistre qui fût d'une autre humeur.

La scene du valet, au quatriéme acte, devoit faire croire que l'on entendroit bientost parler du procés. Aussi apprend-on, à l'ouverture du cinquiéme, qu'il est perdu; et le misantrope agit selon que j'ay dit au premier. Son chagrin, qui l'oblige à se promener et resver, le fait retirer dans un coin de la chambre, d'où il void aussitost entrer sa maîtresse, accompagnée de l'homme avec qui il a eu démeslé pour le sonnet. Il la presse de se declarer, et de faire un chois entre luy et ses rivaux, ce qui donne lieu au misantrope de faire une action qui est bien d'un homme de son caractére. Il sort de l'endroit où il est, et luy fait la mesme priere. La coquette agit toûjours en femme adroite et spiritüelle, et, par un procedé qui paroist honneste, leur dit qu'elle sçait bien quel chois elle doit faire, qu'elle ne balance pas, mais qu'elle ne veut point se declarer en presence de celuy qu'elle ne doit pas choisir. Ils sont interrompus par la prude et par les marquis, qui apportent chacun une lettre qu'elle a écrite contr'eux, ce que l'autheur a preparé dés le troisiéme acte en leur faisant promettre qu'ils se montreroient ce qu'ils recevroient de leur maîtresse. Cette scene est fort agreable. Tous les acteurs sont raillez dans les deux lettres; et, quoy que cela soit nouveau au theatre, il fait voir neantmoins la veritable maniere d'agir des coquettes médisantes, qui parlent et écrivent continüellement contre ceux qu'elles voyent tous les jours et à qui elles font bonne mine. Les marquis la quittent, et luy témoignent plus de mépris que de colere.

La coquette paroist un peu mortifiée dans cette scene. Ce n'est pas qu'elle démente son caractére; mais la surprise qu'elle a de se voir abandonnée, et le chagrin d'apprendre que son jeu est découvert, luy causent un secret dépit qui paroist jusques sur son visage. Cet endroit est tout à fait judicieux. Comme la médisance est un vice, il estoit necessaire qu'à la fin de la comedie elle eût quelque sorte de punition; et l'autheur a trouvé le moyen de la punir et de luy faire en mesme temps soûtenir son caractére. Il ne faut point d'autre preuve, pour montrer qu'elle le soûtient, que le refus qu'elle fait d'épouser le misantrope et d'aller vivre

dans son desert. Il ne tient qu'à elle de le faire; mais, leurs humeurs estant incompatibles, ils seroient trop mal assortis; et la coquette peut se corriger en demeurant dans le monde sans choisir un desert pour faire penitence, son crime, qui ne part que d'un esprit encor jeune, ne demandant pas qu'elle en fasse une si grande.

Pour ce qui regarde le misantrope, on peut dire qu'il soûtient son caractére jusques au bout. Nous en voyons souvent qui ont bien de la peine à le garder pendant le cours d'une comedie; mais si, comme j'ay dit tantost, celuy-cy a fait connoistre le sien avant que parler, il fait voir en finissant qu'il le conservera toute sa vie en se retirant du monde.

Voila, Monsieur, ce que je pense de la comedie du Misantrope amoureux, que je trouve d'autant plus admirable que le héros en est le plaisant sans estre trop ridicule, et qu'il fait rire les honnestes gens sans dire des plaisanteries fades et basses, comme l'on a accoustumé de voir dans les pieces comiques. Celles de cette nature me semblent plus divertissantes, encor que l'on y rië moins haut, et je croy qu'elles divertissent davantage, qu'elles attachent et qu'elles font continüellement rire dans l'ame. Le misantrope, malgré sa folie, si l'on peut ainsi appeller son humeur, a le caractére d'un honneste homme, et beaucoup de fermeté, comme l'on peut connoistre dans l'affaire du sonnet. Nous voyons de grands hommes, dans des pieces heroïques, qui en ont bien moins, qui n'ont point de caractére, et démentent souvent au theatre par leur lâcheté la bonne opinion que l'histoire a fait concevoir d'eux.

L'autheur ne represente pas seulement le misantrope sous ce caractére, mais il fait encor parler à son héros d'une partie des mœurs du temps; et ce qui est admirable est que, bien qu'il paroisse en quelque façon ridicule, il dit des choses fort justes. Il est vray qu'il semble trop exiger; mais il faut demander beaucoup pour obtenir quelque chose, et, pour obliger les hommes à se corriger un peu de leurs defauts, il est necessaire de les leur faire paroistre bien grands.

Moliere, par une adresse qui luy est particuliere, laisse par tout deviner plus qu'il ne dit, et n'imite pas ceux qui parlent beaucoup et ne disent rien.

On peut asseurer que cette piece est une perpetüelle et divertissante instruction; qu'il y a des tours et des délicatesses inimitables; que les vers sont fort beaux, au sentiment de tout le monde; les scenes bien tournées et bien maniées, et que l'on ne peut ne la pas trouver bonne sans faire voir que l'on n'est pas de ce monde, et que l'on ignore la maniere de vivre de la cour et celle des plus illustres personnes de la ville.

Il n'y a rien dans cette comedie qui ne puisse estre utile et dont l'on ne doive profiter. L'amy du misantrope est si raisonnable que tout le monde devroit l'imiter; il n'est ny trop ny trop peu critique, et, ne portant les choses dans l'un ny dans l'autre excés, sa conduite doit estre approuvée de tout le monde. Pour le misantrope, il doit inspirer à tous ses semblables le desir de se corriger. Les coquettes médisantes, par l'exemple de Celimene, voyant qu'elles peuvent s'attirer des affaires qui les feront mépriser, doivent apprendre à ne pas déchirer sous main leurs meilleurs amis. Les fausses prudes doivent connoistre que leurs grimaces ne servent de rien, et que, quand elles seroient aussi sages qu'elles le veulent paroistre, elles seront toûjours blâmées tant qu'elles voudront passer pour prudes. Je ne dis rien des marquis, je les croy les plus incorrigibles; et il y a tant de choses à reprendre encor en eux que tout le monde avoüe qu'on les peut encor joüer longtemps, bien qu'ils n'en demeurent pas d'accord.

Vous trouverez sans doute ma lettre trop longue; mais je n'ay pû m'arrester, et j'ay trouvé qu'il estoit difficile de parler sur un si grand sujet en peu de mots. Ce long discours ne devroit pas déplaire aux courtisans, puis qu'ils ont assez fait voir par leurs applaudissemens qu'ils trouvoient la comedie belle. En tout cas, je n'ay écrit que pour vous, et j'espere que vous cacherez cecy si vous jugez qu'il ne vaille pas la peine d'estre montré. Ne craignez pas que j'y trouve à redire : je suis autrement soûmis à vostre jugement qu'Oronte ne l'estoit aux avis du misantrope.

LE MISANTROPE

ACTEURS.

ALCESTE, amant de Celimene.
PHILINTE, amy d'Alceste.
ORONTE, amant de Celimene.
CELIME,NE amante d'Alceste.
ELIANTE, cousine de Celimene.
ARSINOÉ, amie de Celimene.
ACASTE, } marquis.
CLITANDRE, } marquis.
BASQUE, valet de Celimene.
UN GARDE de la mareschaussée de France.
DU BOIS, valet d'Alceste.

La scene est à Paris.



LE MISANTROPE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.
Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?
ALCESTE.
Laissez-moy, je vous prie.
PHILINTE.
Mais encor dites-moy quelle bizarrerie.
ALCESTE.
Laissez-moy là, vous dis-je, et courez vous cacher.
PHILINTE.
Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moy, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoy qu'amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE.

Moy, vostre amy? Rayez cela de vos papiers
J'ay fait jusques icy profession de l'estre;
Mais, aprés ce qu'en vous je viens de voir parestre,
Je vous declare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à vostre conte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sçauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour luy les dernieres tendresses;
De protestations, d'offres et de sermens
Vous chargez la fureur de vos embrassemens;
Et, quand je vous demande aprés quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme,
Vostre chaleur pour luy tombe en vous séparant,
Et vous me le traittez, à moy, d'indiférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infame,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son ame;
Et, si par un malheur j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moy, que le cas soit pendable,
Et je vous suppliray d'avoir pour agreable

Que je me fasse un peu grace sur vostre arrest,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaist.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace!

PHILINTE.

Mais, serieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincére, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lors qu'un homme vous vient embrasser avec joye,
Il faut bien le payer de la mesme monoye,
Répondre comme on peut à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre et sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la pluspart de vos gens à la mode;
Et je ne hay rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilitez avec tous font combat,
Et traitent du mesme air l'honneste homme et le fat.
Quel avantage a-t'on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foy, zele, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lors qu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien sitüée
Qui veüille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse a des regals peu chers
Dés qu'on voit qu'on nous mesle avec tout l'univers.
Sur quelque préference une estime se fonde,

Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puis que vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'estes pas pour estre de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,
Qui ne fait de mérite aucune diférence;
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'amy du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je; on devroit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblans d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de nostre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit luy qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule, et seroit peu permise;
Et par fois, n'en déplaise à vostre austere honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos et de la bienseance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaist,
Luy doit-on declarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oüy.

PHILINTE.

Quoy! vous iriez dire à la vieille Emilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce poinct.
Mes yeux sont trop blessez, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échaufer la bile :
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flaterie,
Qu'injustice, intérest, trahison, fourberie.
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accés où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mémes soins nouris,
Ces deux fréres que peint *l'Ecole des maris*,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas;

Et, puis que la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous diray tout franc que cette maladie
Par tout où vous allez donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprés de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux! c'est ce que je demande.
Ce m'est un fort bon signe, et ma joye en est grande:
Tous les hommes me sont à tel poinct odieux
Que je serois fâché d'estre sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oüy, j'ay conceu pour elle une éfroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront envelopez dans cette aversion?
Encor en est-il bien, dans le siecle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est generale, et je hais tous les hommes,
Les uns parce qu'ils sont méchans et mal-faisans,
Et les autres pour estre aux méchans complaisans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excés
Pour le franc scelerat avec qui j'ay procés;
Au travers de son masque on voit à plein le traistre,
Par tout il est connu pour tout ce qu'il peut estre,
Et ses roulemens d'yeux et son ton radoucy
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'icy.
On sait que ce pié-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,

Et que par eux son sort, de splendeur revestu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on luy donne,
Son miserable honneur ne voit pour luy personne :
Nommez-le fourbe, infame et scelerat maudit,
Tout le monde en convient et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est par tout bien venuë ;
On l'accueille, on luy rit, par tout il s'insinuë,
Et, s'il est par la brigue un rang à disputer,
Sur le plus honneste homme on le voit l'emporter.
Testebleu ! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures,
Et par fois il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un desert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu, des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grace à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmy le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse on peut estre blâmable;
La parfaite raison fuit toute extremité,
Et veut que l'on soit sage avec sobrieté.
Cette grande roideur des vertus des vieux ages
Heurte trop nostre siecle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination,
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mesler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller prenant un autre cours;
Mais, quoy qu'à chaque pas je puisse voir parestre,

En courroux, comme vous, on ne me voit point estre;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoûtume mon ame à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de mesme qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que vostre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t'il ne s'échaufer de rien?
Et, s'il faut par hazard qu'un amy vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oüy, je vois ces defauts, dont vostre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature,
Et mon esprit enfin n'est pas plus offencé
De voir un homme fourbe, injuste, interessé,
Que de voir des vautours affamez de carnage,
Des singes mal-faisans et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verray trahir, mettre en pieces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foy, vous ferez bien de garder le silence :
Contre vostre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procés une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donneray point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? la raison, mon bon droict, l'equité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non : est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue est fascheuse,
Et...

ALCESTE.

Non, j'ay résolu de n'en pas faire un pas :
J'ay tort ou j'ay raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remûray point.

PHILINTE.

Vostre partie est forte,
Et peut par sa cabale entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit, j'en veux voir le succés.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'auray le plaisir de perdre mon procés.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verray, dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'éfronterie,
Seront assez méchans, scelerats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtast-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous icy dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moy, qu'estant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort broüillez ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez luy ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange chois où vostre cœur s'engage.
La sincére Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux:
Cependant à leurs vœux vostre ame se refuse,
Tandis qu'en ses liens Celimene l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit medisant
Semble si fort donner dans les mœurs d'à-present.

D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus defauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas? ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux defauts qu'on luy treuve,
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pû donner,
Le premier à les voir comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoy que je puisse faire,
Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire;
J'ay beau voir ses defauts et j'ay beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer :
Sa grace est la plus forte, et sans doute ma flame
De ces vices du temps pourra purger son ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez estre donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oüy, parbleu!
Je ne l'aimerois pas si je ne croyois l'estre.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait parestre,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennuy?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à luy,
Et je ne viens icy qu'à dessein de luy dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moy, si je n'avois qu'à former des desirs,
La cousine Eliante auroit tous mes soûpirs.
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincere,

Et ce chois, plus conforme, estoit mieux vostre affaire.

ALCESTE.

Il est vray, ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui regle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux; et l'espoir où vous estes
Pourroit...

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE.

J'ay sceu là-bas que pour quelques emplettes
Eliante est sortie, et Celimene aussy;
Mais, comme l'on m'a dit que vous estiez icy,
J'ay monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ay conceu pour vous une estime incroyable,
Et que depuis long-temps cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'estre de vos amis.
Oüy, mon cœur au merite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un amy chaud, et de ma qualité,
N'est pas asseurément pour estre rejetté.
[*A Alceste.*]
C'est à vous, s'il vous plaist, que ce discours s'adresse.
(*En cet endroit Alceste parét tout réveur, et semble n'entendre pas qu'Oronte luy parle.*)

ALCESTE.

A moy, Monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

ALCESTE.

Non pas, mais la surprise est fort grande pour moy,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoy.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'Estat n'a rien qui ne soit au dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oüy, de ma part, je vous tiens préferable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé si je mens!
Et, pour vous confirmer icy mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse
Et qu'en vostre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaist; vous me la promettez,
Vostre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoy! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystére,
Et c'est asseurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumiere et chois cette union veut naistre ;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaistre,
Et nous pourrions avoir telles complexions
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux ;
Mais, cependant, je m'offre entiérement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelqu'ouverture,
On sçait qu'auprés du roy je fais quelque figure :
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foy,
Le plus honestement du monde avecque moy.
Enfin je suis à vous de toutes les maniéres ;
Et, comme vostre esprit a de grandes lumiéres,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ay fait depuis peu,
Et sçavoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose,
Veüillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoy?

ALCESTE.

J'ay le defaut
D'estre un peu plus sincére en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puis qu'il vous plaist ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet... C'est un sonnet. *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avoit flaté ma flame.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

(*A toutes ces interruptions, il regarde Alceste.*)

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sçay si le stile
Pourra vous en paroistre assez net et facile,
Et si du chois des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous sçaurez
Que je n'ay demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'espoir, il est vray, nous soulage,
Et nous berce un temps nostre ennuy;
Mais, Philis, le triste avantage
Lors que rien ne marche aprés luy!

PHILINTE.

Je suis déja charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, [*bas*].

Quoy! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eustes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas*.

Morbleu! vil complaisant, vous loüez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zele,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, on desespere
Alors qu'on espere toûjours.

PHILINTE.

La chûte en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas*.

La peste de ta chûte, empoisonneur, au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez.

PHILINTE.

Je n'ay jamais oüy de vers si bien tournez.

ALCESTE.

Morbleu!...

ORONTE.

Vous me flatez, et vous croyez peut-estre...

PHILINTE.

Non, je ne flate point.

ALCESTE, *bas*.

Et que fais-tu donc, traistre?

ORONTE, [*à Alceste*].

Mais, pour vous, vous sçavez quel est nostre traité :
Parlez-moy, je vous prie, avec sincerité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matiere est toûjours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flate;
Mais, un jour, à quelqu'un dont je tairay le nom
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toûjours grand empire
Sur les demangeaisons qui nous prenent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens,
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à joüer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me declarer par là
Que j'ay tort de vouloir...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela;
Mais je luy disois, moy, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et qu'eust-on d'autre part cent belles qualitez,
On regarde les gens par leurs méchans costez.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela; mais, pour ne point écrire,
Je luy mettois aux yeux comme dans nostre temps,
Cette soif a gasté de fort honnestes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, luy disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer,
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moy, resistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, dequoy que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honneste homme
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celuy de ridicule et miserable autheur.
C'est ce que je tâchay de luy faire comprendre.

ORONTE.

Voila qui va fort bien, et je croy vous entendre.
Mais ne puis-je sçavoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet;
Vous vous estes reglé sur de méchans modelles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que nous berce un temps nostre ennuy
Et que rien ne marche aprés luy?
Que ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir,
Et que Philis, on desespere
Alors qu'on espere toûjours?

Ce stile figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractére et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goust du siecle en cela me fait peur;
Nos peres, tous grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vay vous dire.

Si le roy m'avoit donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roy Henry :
Reprenez vostre Paris,
J'aime mieux ma mie, au gué,
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le stile en est vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roy m'avoit donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roy Henry :
Reprenez vostre Paris,
J'aime mieux ma mie, au gué,
J'aime mieux ma mie.

Voila ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(*A Philinte.*)
Oüy, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moy, je vous soûtiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soûmettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moy, je ne l'ay pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je loüois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passeray bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaist, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que de vostre maniere
Vous en composassiez sur la mesme matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance.

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foy, mon grand Monsieur, je le prens comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre-deux.*

Eh! Messieurs, c'en est trop; laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! j'ay tort, je l'avoüe, et je quitte la place.
Je suis vostre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moy, je suis, Monsieur, vostre humble serviteur.

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien! vous le voyez : pour estre trop sincére,
Vous voila sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ay bien veu qu'Oronte, afin d'estre flaté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moy là.

PHILINTE.

Si je..

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoy!...

ALCESTE.

Je n'entens rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encor?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah! parbleu! c'en est trop, ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moy, je ne vous quitte pas.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CELIMENE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contr'elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oüy, je vous tromperois de parler autrement :
Tost ou tard nous romprons indubitablement,
Et je vous promettrois mille fois le contraire
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CELIMENE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voy,
Que vous avez voulu me ramener chez moy?

ALCESTE.

Je ne querelle point; mais vostre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accés dans vostre ame;
Vous avez trop d'amans, qu'on voit vous obseder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CELIMENE.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empescher les gens de me trouver aimable?
Et, lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un baston pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, un baston qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sçay que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais vostre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur, offerte à qui vous rend les armes,
Acheve sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assidüitez,
Et vostre complaisance, un peu moins étenduë,
De tant de soûpirans chasseroit la cohuë.
Mais au moins dites-moy, Madame, par quel sort
Vostre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort.
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appüyez-vous en luy l'honneur de vostre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous estes-vous renduë, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t'il sceu vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste reingrave
Qu'il a gagné vostre ame en faisant vostre esclave?
Ou sa façon de rire et son ton de faucet
Ont-ils de vous toucher sceu trouver le secret?

CELIMENE.

Qu'injustement de luy vous prenez de l'ombrage!

Ne sçavez-vous pas bien pourquoy je le ménage,
Et que dans mon procés, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut interesser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez vostre procés, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offence.

CELIMENE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien receu de vous.

CELIMENE.

C'est ce qui doit r'asseoir vostre ame éfarouchée,
Puis que ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offencer
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moy, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ay-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CELIMENE.

Le bonheur de sçavoir que vous estes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflamé?

CELIMENE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a dequoy vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assûrera que dans le mesme instant
Vous n'en disiez peut-estre aux autres tout autant?

CELIMENE.

Certes pour un amant la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien! pour vous oster d'un semblable soucy,

De tout ce que j'ay dit je me dédis icy,
Et rien ne sçauroit plus vous tromper que vous-méme:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je r'atrape mon cœur,
Je béniray le Ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cele pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands éforts n'ont rien fait jusqu'icy,
Et c'est pour mes pechez que je vous aime ainsi.

CELIMENE.

Il est vray, vostre ardeur est pour moy sans seconde.

ALCESTE.

Oüy, je puis là-dessus défier tout le monde;
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CELIMENE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate vostre ardeur,
Et l'on n'a veu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démeslez coupons chemin, de grace,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrester...

SCENE II.

CELIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CELIMENE.

Qu'est-ce?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CELIMENE.

Hé bien! faites monter.

ALCESTE.

Quoy! l'on ne peut jamais vous parler teste à teste?
A recevoir le monde on vous voit toûjours preste,
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'estre pas chez vous?

CELIMENE.

Voulez-vous qu'avec luy je me fasse une affaire?

ALCESTE.

Vous avez des regards qui ne sauroient me plaire.

CELIMENE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il sçavoit que sa veuë eust pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela pour vous gesner de sorte...

CELIMENE.

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe,
Et ce sont de ces gens qui, je ne sçay comment,
Ont gagné dans la cour de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;

Ils ne sçauroient servir, mais ils peuvent vous nuire,
Et jamais, quelqu'apuy qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se broüiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoy qu'il en soit et sur quoy qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde,
Et les précautions de vostre jugement...

SCENE III.

BASQUE, ALCESTE, CELIMENE.

BASQUE.

Voicy Clitandre encor, Madame.

ALCESTE.

Justement.

(*Il témoigne s'en vouloir aller.*)

CELIMENE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoy faire?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CELIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire ;

Ces conversations ne font que m'ennüyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essüyer.

CELIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CELIMENE.

Hé bien ! allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCENE IV.

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

ELIANTE.

Voicy les deux marquis qui montent avec nous ;
Vous l'est-on venu dire ?

CELIMENE.

Oüy. Des siéges pour tous !

(*A Alceste.*)

Vous n'estes pas sorty ?

ALCESTE.

Non ; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moy, faire expliquer vostre ame.

CELIMENE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'huy vous vous expliquerez.

CELIMENE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CELIMENE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez party.

CELIMENE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non, mais vous choisirez; c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, où Cleonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t'il point quelqu'amy qui pût sur ses maniéres
D'un charitable avis luy prester les lumiéres?

CELIMENE.

Dans le monde, à vray dire, il se barboüille fort;
Par tout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et, lors qu'on le revoit aprés un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagans,
Je viens d'en essüyer un des plus fatigans,
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CELIMENE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toûjours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours.
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goute,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'est pas mal, et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, Madame, est un bon caractére.

CELIMENE.

C'est, de la teste aux pieds, un homme tout mystére,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et sans aucune affaire est toûjours affairé.
Tout ce qu'il vous debite en grimaces abonde;
A force de façons il assomme le monde :
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vetille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Geralde, Madame?

CELIMENE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur;
Dans le brillant commerce il se mesle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.
La qualité l'enteste, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'equipage et de chiens;
Il tutaye en parlant ceux du plus haut etage,
Et le nom de monsieur est chez luy hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Belise il est du dernier bien.

CELIMENE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre ;
Il faut süer sans cesse à chercher que luy dire,
Et la sterilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En-vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :
Le beau temps et la plüye, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épüise bientost.
Cependant sa visite, assez insuportable,
Traisne en une longueur encor épouvantable,
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle groüille aussi peu qu'une piece de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste ?

CELIMENE.

Ah ! quel orgueil extréme !
C'est un homme gonflé de l'amour de soy-méme ;
Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contr'elle il fait mestier de pester chaque jour,
Et l'on ne donne employ, charge ny benéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croid on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cleon, chez qui vont aujourd'huy
Nos plus honnestes gens, que dites-vous de luy ?

CELIMENE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ELIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CELIMENE.

Oüy, mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas :
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gaste, à mon goust, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis.
Qu'en dites-vous, Madame ?

CELIMENE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honneste homme et d'un air assez sage.

CELIMENE.

Oüy, mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage ;
Il est guindé sans cesse, et dans tous ses propos
On void qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la teste il s'est mis d'estre habile,
Rien ne touche son goust, tant il est difficile ;
Il veut voir des defauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que loüer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est estre sçavant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps
Il se met au dessus de tous les autres gens.
Aux conversations mesme il trouve à reprendre :
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre,
Et, les deux bras croisez, du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne ! voila son portrait véritable.

CLITANDRE.

Pour bien peindre les gens vous estes admirable !

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour !
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre
Qu'on ne vous voye en haste aller à sa rencontre,
Luy présenter la main, et d'un baiser flateur
Appüyer les sermens d'estre son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoy s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisans
Tirent de son esprit tous ces traits médisans ;
Son humeur satyrique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de vostre flaterie,
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudist pas.
C'est ainsi qu'aux flateurs on doit par tout se prendre
Des vices où l'on void les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoy pour ces gens un intérest si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CELIMENE.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?
A la commune voix veut-on qu'il se rédüise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a receu des Cieux ?
Le sentiment d'autruy n'est jamais pour luy plaire,
Il prend toûjours en main l'opinion contraire,
Et penseroit paroistre un homme du commun

Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour luy tant de charmes
Qu'il prend contre luy-mesme assez souvent les armes,
Et ses vrais sentimens sont combattus par luy
Aussy-tost qu'il les void dans la bouche d'autruy.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire,
Et vous pouvez pousser contre moy la satyre.

PHILINTE.

Mais il est veritable aussi que vostre esprit
Se gendarme toûjours contre tout ce qu'on dit,
Et que, par un chagrin que luy-mesme il avouë,
Il ne sçauroit souffrir qu'on blâme ny qu'on louë.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contr'eux est toûjours de saison,
Et que je voy qu'ils sont sur toutes les affaires
Loüeurs impertinens ou censeurs témeraires.

CELIMENE.

Mais...

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir,
Et l'on a tort, icy, de nourrir dans vostre ame
Ce grand attachement aux defauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moy, je ne sçay pas; mais j'avoüray tout haut
Que j'ay crû jusqu'icy Madame sans defaut.

ACASTE.

De graces et d'attraits je voy qu'elle est pourveuë,
Mais les defauts qu'elle a ne frapent point ma veuë.

ALCESTE.

Ils frapent tous la mienne, et, loin de m'en cacher,
Elle sçait que j'ay soin de les luy reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flate :
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moy, tous ces lâches amans
Que je verrois soûmis à tous mes sentimens,
Et dont à tous propos les moles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en raportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur supréme
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix,
Et l'on void les amans vanter toûjours leur chois :
Jamais leur passion n'y void rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;
Ils comptent les defauts pour des perfections
Et sçavent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est dans son port pleine de majesté;
La mal-propre, sur soy de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté negligée;
La géante paroist une déesse aux yeux;
La naine, un abregé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agreable humeur,

Et la müette garde une honneste pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extréme
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moy, je soûtiens, moy...

CELIMENE.

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoy ! vous vous en allez, Messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur depart occupe fort vostre ame.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs ; mais j'avertis
Que je ne sors qu'aprés que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en estre importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moy, pourveu que je puisse estre au petit couché,
Je n'ay point d'autre affaire où je sois attaché.

CELIMENE.

C'est pour rire, je croy.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte ;
Nous verrons si c'est moy que vous voudrez qui sorte.

SCENE V.

BASQUE, ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

BASQUE.

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dy-luy que je n'ay point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand' basques plissées,
Avec du dor dessus.

CELIMENE.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

ALCESTE, [*au garde qui entre*].

Qu'est-ce donc qu'il vous plaist?
Venez, Monsieur.

SCENE VI.

GARDE, ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

GARDE.

Monsieur, j'ay deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

GARDE.

Messieurs les mareschaux, dont j'ay commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moy, Monsieur?

GARDE.

Vous-mesme.

ALCESTE.

Et pourquoy faire?

PHILINTE.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CELIMENE.

Comment?

PHILINTE.

Oronte et luy se sont tantost bravez
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvez,
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moy, je n'auray jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre, allons, disposez-vous...

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces Messieurs me condamnera-t'elle
A trouver bons les vers qui font nostre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ay dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordray point, les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'iray, mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprés du roy me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soûtiendray toûjours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable aprés les avoir faits.
(*A Clitandre et Acaste qui rient.*)
Par la sangbleu! Messieurs, je ne croyois pas estre
Si plaisant que je suis.

CELIMENE.

Allez viste parestre
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame, et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vuider nos debats.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher Marquis, je te vois l'ame bien satisfaite;
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiete.
En bonne foy, crois-tu, sans t'éblouïr les yeux,
Avoir de grands sujets de paroistre joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lors que je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ay du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je croy, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont sur tout nous devons faire cas,
On sçait, sans vanité, que je n'en manque pas,
Et l'on m'a veu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde maniere.

Pour de l'esprit, j'en ay sans doute, et du bon goût
A juger sans etude et raisonner de tout;
A faire aux nouveautez, dont je suis idolâtre,
Figure de sçavant sur les bancs du theatre;
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui meritent des Has!
Je suis assez adroit, j'ay bon air, bonne mine,
Les dents belles sur tout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je croy, sans me flater,
Qu'on seroit mal-venu de me le disputer.
Je me voy dans l'estime autant qu'on y puisse estre,
Fort aimé du beau sexe et bien auprés du maistre.
Je croy qu'avec cela, mon cher marquis, je croy
Qu'on peut, par tout païs, estre content de soy.

Clitandre.

Oüy, mais, trouvant ailleurs des conquestes faciles,
Pourquoy pousser icy des soûpirs inutiles?

Acaste.

Moy? Parbleu! je ne suis de taille ny d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal-tournez, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés severes,
A languir à leurs piez et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soûpirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une tres-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu mercy, qu'on vaut son prix comme elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien,

Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, estre fort bien icy?

ACASTE.

J'ay quelque lieu, Marquis, de le penser ainsy.

CLITANDRE.

Croy-moy, détache-toy de cette erreur extréme:
Tu te flates, mon cher, et t'aveugles toy-méme.

ACASTE.

Il est vray, je me flate et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flate.

CLITANDRE.

Surquoy fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient seures?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
Celimene t'a fait quelques secrets aveus?

ACASTE.

Non, je suis mal-traité.

CLITANDRE.

Répond-moy, je te prie.

ACASTE.

Je n'ay que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toy le fortuné;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

CLITANDRE.

O çà, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux,
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Celimene,
L'autre icy fera place au vainqueur prétendu
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et du bon de mon cœur à cela je m'engage.
Mais chut!

SCENE II.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CELIMENE.

Encore icy?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CELIMENE.

Je viens d'oüir entrer un carosse là-bas,

Sçavez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

BASQUE, CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

BASQUE.

Arsinoé, Madame,
Monte icy pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Eliante, là-bas, est à l'entretenir.

CELIMENE.

Dequoy s'avise-t-elle, et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zele...

CELIMENE.

Oüy, oüy, franche grimace;
Dans l'ame, elle est du monde, et ses soins tentent tout
Pour acrocher quelqu'un sans en venir à bout.
Elle ne sçauroit voir qu'avec un œil d'envie
Les amans declarez dont une autre est suivie,
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siecle aveugle est toûjours en courroux.

Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on void d'affreuse solitude,
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame,
Et mesme pour Alceste elle a tendresse d'ame;
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je luy fais,
Et son jalous dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main contre moy se détache.
Enfin je n'ay rien veu de si sot, à mon gré;
Elle est impertinente au supréme degré,
Et...

SCENE IV.

ARSINOÉ, CELIMENE.

CELIMENE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amene?
Madame, sans mentir, j'estois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ay cru vous devoir.

CELIMENE.

Ah! mon Dieu, que je suis contente de vous voir!

ARSINOÉ.

Leur depart ne pouvoit plus à propos se faire.

CELIMENE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'est pas necessaire,

Madame. L'amitié doit sur tout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienseance,
Je viens, par un avis qui touche vostre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier, j'estois chez des gens de vertu singuliére,
Où sur vous du discours on tourna la matiére;
Et là, vostre conduite avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loüa pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Vostre galanterie et les bruits qu'elle excite,
Trouverent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sceus prendre;
Je fis ce que je pûs pour vous pouvoir defendre,
Je vous excusay fort sur vostre intention,
Et voulus de vostre ame estre la caution.
Mais vous sçavez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoy qu'on en ait envie,
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous viviez vous faisoit un peu tort;
Qu'il prenoit, dans le monde, une méchante face;
Qu'il n'est conte fâcheux que par tout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos deportemens
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugemens.
Non que j'y croye, au fonds, l'honnesteté blessée,
Me preserve le Ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on preste aisément foy,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soy.
Madame, je vous croy l'ame trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,

Et pour l'attribüer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos interests.

CELIMENE.

Madame, j'ay beaucoup de graces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,
J'en prétens reconnoistre à l'instant la faveur
Par un avis aussi qui touche vostre honneur;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie
En m'apprenant les bruits que de moy l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvay quelques gens d'un tres-rare mérite
Qui, parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, vostre pruderie et vos éclats de zele
Ne furent pas citez comme un fort bon modele:
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours eternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence;
Cette hauteur d'estime où vous estes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jettez sur tous;
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures:
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
« A quoy bon, disoient-ils, cette mine modeste
Et ce sage dehors, que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point,
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point;
Dans tous les lieux devots elle étale un grand zele,

Mais elle met du blanc, et veut paroistre belle;
Elle fait des tableaux couvrir les nuditez,
Mais elle a de l'amour pour les realitez.
Pour moy, contre chacun je pris vostre defence,
Et leur asseuray fort que c'estoit médisance;
Mais tous les sentimens combatirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soy-méme un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire,
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribüer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos interests.

ARSINOÉ.

A quoy qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincére avis vous a blessée au cœur.

CELIMENE.

Au contraire, Madame, et, si l'on estoit sage,
Ces avis mutüels seroient mis en usage:
On détruiroit par là, traitant de bonne foy,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soy.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le mesme zele
Nous ne continüyons cet office fidelle,
Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous

Ce que nous entendrons, vous de moy, moy de vous.

ARSINOÉ

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moy que l'on peut trouver fort à reprendre.

CELIMENE.

Madame, on peut, je croy, loüer et blâmer tout,
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie;
On peut, par politique, en prendre le party,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorty :
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces,
L'âge amenera tout, et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sçait, d'estre prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites sonner terriblement vostre âge;
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne sçay pourquoy vostre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CELIMENE.

Et moy, je ne sçay pas, Madame, aussi pourquoy
On vous void, en tous lieux, vous déchaîner sur moy.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moy vous prendre,
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continuë à m'offrir chaque jour
Des vœux que vôtre cœur peut souhaiter qu'on m'oste,
Je n'y sçaurois que faire, et ce n'est pas ma faute :
Vous avez le champ libre, et je n'empesche pas

Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Helas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine?
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'huy l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que vostre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honneste amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'est point dupe, et j'en void qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentimens,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amans;
Et de là nous pouvons tirer des consequences
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances,
Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est nôtre soûpirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire
Pour les petits brillans d'une foible victoire,
Et corrigez un peu l'orgüeil de vos appas
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquestes des vôtres,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amans quand on en veut avoir.

CELIMENE.

Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire;
Par ce rare secret, efforcez-vous de plaire,
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, Madame, un pareil entretien,

Il pousseroit trop loin vostre esprit et le mien;
Et j'aurois pris déja le congé qu'il faut prendre,
Si mon carosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CELIMENE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrester,
Madame, et là-dessus rien ne doit vous haster;
Mais, sans vous fatiguer de ma céremonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie,
Et Monsieur, qu'à propos le hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne sçaurois remettre;
Soyez avec Madame, elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCENE V.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime,
Et le vostre sans doute a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos interests.
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendist plus de justice :

Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux
Quand je voy chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moy, Madame? et sur quoy pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'Estat est-ce qu'on m'a veu rendre?
Qu'ay-je fait, s'il vous plaist, de si brillant de soy
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moy?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toûjours rendu de ces fameux services;
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir,
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons mon mérite, de grace!
De quoy voulez-vous là que la cour s'embarasse?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre luy-méme;
Du vostre en bien des lieux on fait un cas extréme,
Et vous sçaurez de moy qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loüé par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Eh! Madame, l'on loüe aujourd'huy tout le monde,
Et le siecle par là n'a rien qu'on ne confonde;
Tout est d'un grand mérite également doüé,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loüé;
D'éloges on regorge, à la teste on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moy, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,

Une charge à la cour vous pût fraper les yeux :
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remüer des machines,
Et j'ay des gens en main, que j'emploiray pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse ?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse :
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour ;
Je ne me trouve point les vertus necessaires
Pour y bien reüssir et faire mes affaires.
Estre franc et sincére est mon plus grand talent,
Je ne sçais point joüer les hommes en parlant ;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de residence.
Hors de la cour sans doute on n'a pas cet appuy
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'huy ;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de joüer de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à loüer les vers de messieurs tels,
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaist, ce chapitre de cour ;
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en vostre amour,
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées :
Vous méritez sans doute un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, vostre amie?

ARSINOÉ.

Oüy; mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus long-temps le tort que l'on vous fait:
L'estat où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit vostre flame.

ALCESTE.

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oüy, toute mon amie, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme,
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, Madame, on ne void pas les cœurs;
Mais vostre charité se seroit bien passée
De jetter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas estre desabusé,
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.

ALCESTE.

Non; mais sur ce sujet, quoy que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moy, qu'on ne me fist sçavoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien! c'est assez dit, et sur cette matiére
Vous allez recevoir une pleine lumiére.
Oüy, je veux que de tout vos yeux vous fassent foy;
Donnez-moy seulement la main jusques chez moy.

Là, je vous feray voir une preuve fidelle
De l'infidélité du cœur de vostre belle ;
Et, si pour d'autres yeux le vostre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoy vous consoler.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point veu d'ame à manier si dure,
Ny d'accommodement plus pénible à conclure.
En vain de tous costez on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais diferent si bizarre, je pense,
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.
« Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
Et tomberay d'accord de tout, hors de ce poinct.
Dequoy s'offence-t'il, et que veut-il me dire?
Y va-t'il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
Que luy fait mon avis, qu'il a pris de travers?
On peut estre honneste homme et faire mal des vers ;
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matiéres.
Je le tiens galant homme en toutes les maniéres,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,

Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant autheur.
Je loüeray, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;
Mais, pour loüer ses vers, je suis son serviteur ;
Et, lors que d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »
Enfin, toute la grace et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
« Monsieur, je suis fasché d'estre si difficile ;
Et, pour l'amour de vous, je voudrois de bon cœur
Avoir trouvé tantost vostre sonnet meilleur. »
Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
Fait viste envelopper toute la procédure.

ELIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
Mais j'en fais, je l'avoüe, un cas particulier,
Et la sincérité dont son ame se pique
A quelque chose en soy de noble et d'heroïque :
C'est une vertu rare au siecle d'aujourd'huy,
Et je la voudrois voir par tout comme chez luy

PHILINTE.

Pour moy, plus je le voy, plus sur tout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne :
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne sçay pas comment il s'avise d'aimer,
Et je sçay moins encor comment vostre cousine
Peut estre la personne où son penchant l'incline

ELIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour dans les cœurs
N'est pas toûjours produit par un raport d'humeurs ;

Et toutes ces raisons de douces sympathies
Dans cet exemple-cy se trouvent démenties

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir ?

ELIANTE.

C'est un poinct qu'il n'est pas fort aisé de sçavoir.
Comment pouvoir juger s'il est vray qu'elle l'aime ?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien seur lui-méme ;
Il aime quelquefois sans qu'il le sçache bien,
Et croit aimer aussi par fois qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je croy que nostre amy prés de cette cousine
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire verité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté,
Et, par un chois plus juste, on le verroit, Madame,
Profiter des bontez que luy montre vostre ame.

ELIANTE.

Pour moy, je n'en fais point de façons, et je croy
Qu'on doit sur de tels poincts estre de bonne foy :
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse ;
Au contraire, mon cœur pour elle s'interesse,
Et, si c'estoit qu'à moy la chose pût tenir,
Moy-mesme à ce qu'il aime on me verroit l'unir.
Mais, si dans un tel chois, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux,
Et le refus souffert en pareille occurrence
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moy, de mon costé, je ne m'oppose pas,

Madame, à ces bontez qu'ont pour luy vos appas ;
Et luy-mesme, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ay pris soin de luy dire.
Mais, si par un hymen qui les joindroit eux deux
Vous estiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté vostre ame luy presente :
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moy, Madame, retomber.

ELIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame,
Et je vous parle icy du meilleur de mon ame ;
J'attens l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ELIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah ! faites-moy raison, Madame, d'une offence
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ELIANTE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir ?

ALCESTE.

J'ay ce que sans mourir je ne puis concevoir ;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette avanture.

C'en est fait... mon amour... Je ne sçaurois parler.

ELIANTE.

Que vostre esprit un peu tâche à se r'appeller.

ALCESTE.

O juste Ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus basses !

ELIANTE.

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah ! tout est rüiné,
Je suis, je suis trahy, je suis assassiné !
Celimene... Eust-on pû croire cette nouvelle ?
Celimene me trompe, et n'est qu'une infidelle.

ELIANTE.

Avez-vous pour le croire un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-estre est-ce un soupçon conceu legérement,
Et vostre esprit jalous prend par fois des chimeres...

ALCESTE.

Ah! morbleu ! meslez-vous, Monsieur, de vos affaires.
C'est de sa trahison n'estre que trop certain
Que l'avoir dans ma poche écrite de sa main.
Oüy, Madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrace et sa honte ;
Oronte, dont j'ay crû qu'elle füioit les soins,
Et que, de mes rivaux, je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encor un coup, laissez-moy, s'il vous plaist,
Et ne prenez soucy que de vostre interest.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage,
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'huy
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennuy.
Vengez-moy d'une ingrate et perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moy de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moy, vous venger! comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidelle;
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle,
Et je la veux punir par les sincéres vœux,
Par le profond amour, les soins respectüeux,
Les devoirs empressez et l'assidu service
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ELIANTE.

Je compatis sans doute à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-estre le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce desir de vengeance.
Lors que l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'execute pas:
On a beau voir pour rompre une raison puissante,
Une coupable aimée est bientost innocente;
Tout le mal qu'on luy veut se dissipe aisément,
Et l'on sçait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non, l'offence est trop mortelle,

Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;
Rien ne sçauroit changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais.
La voicy. Mon courroux redouble à cette approche ;
Je vais de sa noirceur luy faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter aprés
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

O Ciel ! de mes transports puis-je estre icy le maistre ?

CELIMENE.

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous voy paraistre,
Et que me veulent dire et ces soûpirs poussez,
Et ces sombres regards que sur moy vous lancez ?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable
A vos déloyautez n'ont rien de comparable ;
Que le sort, les démons et le Ciel en courroux
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CELIMENE.

Voila certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire ;
Rougissez bien plûtost, vous en avez raison,
Et j'ay de seurs témoins de vostre trahison.
Voila ce que marquoient les troubles de mon ame ;
Ce n'estoit pas en vain que s'alarmoit ma flame :

Par ces frequens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et vostre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que sans estre vangé
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sçay que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par tout naistre sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte
Si pour moy vostre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, rejettant mes vœux dés le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flame aplaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne sçauroit trouver de trop grands chastimens,
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Oüy, oüy, redoutez tout aprés un tel outrage;
Je ne suis plus à moy, je suis tout à la rage:
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernez;
Je cede aux mouvemens d'une juste colere,
Et je ne répons pas de ce que je puis faire.

CELIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moy, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oüy, oüy, je l'ay perdu lors que dans vostre vuë
J'ay pris, pour mon malheur, le poison qui me tuë,
Et que j'ay crû trouver quelque sincerité
Dans les traistres appas dont je fus enchanté.

CELIMENE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double et sçait bien l'art de feindre!
Mais pour le mettre à bout j'ay des moyens tous prests:
Jettez icy les yeux, et connoissez vos traits.
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CELIMENE.

Voila donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet ecrit:

CELIMENE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoy! vous joignez icy l'audace à l'artifice!
Le desavoûrez-vous pour n'avoir point de seing?

CELIMENE.

Pourquoy desavoüer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers moy son stile vous accuse?

CELIMENE.

Vous estes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoy! vous bravez ainsi ce témoin convainquant,
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage et qui vous fasse honte?

CELIMENE.

Oronte? Qui vous dit que la lettre est pour luy?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'huy.

Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
Mon cœur en a-t'il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous vers moy moins coupable en effet ?

CELIMENE.

Mais, si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoy vous blesse-t'il, et qu'a-t'il de coupable ?

ALCESTE.

Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable !
Je ne m'attendois pas, je l'avoüe, à ce trait,
Et me voila par là convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossieres ?
Et croyez-vous les gens si privez de lumieres ?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soûtenir un mensonge si clair,
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flame.
Ajustez, pour couvrir un manquement de foy,
Ce que je m'en vais lire...

CELIMENE.

Il ne me plaist pas, moy.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter prenez un peu soucy
De me justifier les termes que voicy.

CELIMENE.

Non, je n'en veux rien faire, et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moy, je seray satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CELIMENE.

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croye;
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joye,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaist.
Faites, prenez party, que rien ne vous arreste,
Et ne me rompez pas davantage la teste.

ALCESTE.

Ciel! rien de plus cruel peut-il estre inventé?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
Quoy! d'un juste courroux je suis émeu contr'elle,
C'est moy qui me viens plaindre, et c'est moy qu'on querelle!
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un genereux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!
Ah! que vous sçavez bien icy contre moy-méme,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extréme,
Et ménager pour vous l'excés prodigieux
De ce fatal amour né de vos traistres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'estre envers moy coupable;
Rendez-moy, s'il se peut, ce billet innocent,
A vous prester les mains ma tendresse consent;
Efforcez-vous icy de paroistre fidelle,
Et je m'efforceray, moy, de vous croire telle.

CELIMENE.

Allez, vous estes fou dans vos transports jalous,
Et ne meritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien sçavoir qui pourroit me contraindre

A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
Et pourquoy, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincerité!
Quoy! de mes sentimens l'obligeante asseurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma defense?
Auprés d'un tel garent sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et, puis que nostre cœur fait un effort extréme,
Lors qu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime;
Puis que l'honneur du sexe, ennemy de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveus,
L'amant qui void pour luy franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle,
Et n'est-il pas coupable en ne s'asseurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'aprés de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colere,
Et vous ne valez pas que l'on vous considere:
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté;
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte legitime.

ALCESTE.

Ah! traistresse, mon foible est étrange pour vous!
Vous me trompez sans doute avec des mots si doux;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée;
A vostre foy mon ame est toute abandonnée;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera vostre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah! rien n'est comparable à mon amour extréme,

Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oüy, je voûdrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez reduite en un sort miserable,
Que le Ciel en naissant ne vous eust donné rien,
Que vous n'eussiez ny rang, ny naissance, ny bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort reparer l'injustice,
Et que j'eusse la joye et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CELIMENE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange maniére!
Me préserve le Ciel que vous aeyz matiére...
Voicy Monsieur Du Bois plaisamment figuré.

SCENE IV.

DU BOIS, CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

Que veut cet équipage et cet air éfaré?
Qu'as-tu?

DU BOIS.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien?

DU BOIS.

Voicy bien des mystéres.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DU BOIS.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoy?

DU BOIS.

Parleray-je haut?

ALCESTE.

Oüy, parle, et promptement.

DU BOIS.

N'est-il point là quelqu'un...

ALCESTE.

Ah! que d'amusement!

Veux-tu parler?

DU BOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DU BOIS.

Il faut d'icy déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoy?

DU BOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DU BOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DU BOIS.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casseray la teste asseurément
Si tu ne veux, maraut, t'expliquer autrement.

DU BOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier grifonné d'une telle façon
Qu'il faudroit, pour le lire, estre pis que démon.
C'est de vostre procés, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je croy, n'y verroit goute.

ALCESTE.

Hé bien! quoy? Ce papier, qu'a-t'il à démesler,
Traistre, avec le départ dont tu viens me parler?

DU BOIS.

C'est pour vous dire icy, Monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme qui souvent vous vient rendre visite
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sçachant que je vous sers avec beaucoup de zele,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laisse là son nom, traistre, et dis ce qu'il t'a dit.

DU BOIS.

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'icy vostre péril vous chasse,
Et que d'estre arresté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoy! n'a-t-il voulu te rien specifier?

DU BOIS.

Non, il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot où vous pourrez, je pense,
Du fonds de ce mystére avoir la connoissance.

ALCESTE.

Donne-le donc!

CELIME

Que peut enveloper cecy?

ALCESTE.

Je ne sçay, mais j'aspire à m'en voir éclaircy.
Auras-tu bientost fait, impertinent au diable?

DU BOIS, *aprés l'avoir long-temps cherché.*

Ma foy, je l'ay, Monsieur, laissé sur vostre table.

ALCESTE.

Je ne sçay qui me tient...

CELIMENE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démesler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empescher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dy-je.

PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dy ne me peut détourner;
Trop de perversité régne au siecle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoy! contre ma partie on void tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les loix;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
Sur la foy de mon droit mon ame se repose,
Cependant je me vois trompé par le succés :
J'ay pour moy la justice, et je perds mon procés!
Un traistre, dont on sçait la scandaleuse histoire,
Est sorty triomphant d'une fausseté noire!

Toute la bonne foy cede à sa trahison!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit et tourne la justice!
Il fait par un arrest couronner son forfait;
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmy le monde un livre abominable
Et de qui la lecture est mesme condamnable,
Un livre à mériter la derniere rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'autheur!
Et, là-dessus, on void Oronte qui murmure
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Luy qui d'un honneste homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ay rien fait qu'estre sincére et franc,
Qui me vient, malgré moy, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée,
Et, parce que j'en use avec honnesteté,
Et ne le veux trahir, luy ny la verité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voila devenu mon plus grand adversaire,
Et jamais de son cœur je n'auray de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voila la bonne foy, le zele vertueux,
La justice et l'honneur, que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop soufrir les chagrins qu'on nous forge;
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puis qu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traistres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous estes,

Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :
Ce que vostre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrester;
On void son faux rapport luy-mesme se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien luy nuire.

ALCESTE.

Luy! De semblables tours il ne craint point l'éclat,
Il a permission d'estre franc scelerat,
Et, loin qu'à son crédit nuise cette avanture,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné :
De ce costé, déja, vous n'avez rien à craindre;
Et pour vostre procés, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est, en justice, aisé d'y revenir,
Et contre cet arrest...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrest me fasse,
Je me garderay bien de vouloir qu'on le casse :
On y voit trop à plein le bon droit mal-traité,
Et je veux qu'il demeure à la posterité
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de nostre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra couster,
Mais pour vingt mille francs j'auray droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus :
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaist :
Tout marche par cabale et par pur interest;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'huy qui l'emporte,
Et les hommes devroient estre faits d'autre sorte;
Mais est-ce une raison que leur peu d'equité
Pour vouloir se tirer de leur societé?
Tous ces defauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer nostre philosophie;
C'est le plus bel employ que trouve la vertu;
Et, si de probité tout estoit revestu,
Si tous les cœurs estoient francs, justes et dociles,
La pluspart des vertus nous seroient inutiles,
Puis qu'on en met l'usage à pouvoir sans ennuy
Suporter dans nos droits l'injustice d'autruy;
Et, de mesme qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sçay que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde,
En beaux raisonnemens vous abondez toûjours;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ay point sur ma langue un assez grand empire,
De ce que je dirois je ne répondrois pas,
Et je me jetterois cent choses sur les bras.
Laissez-moy sans dispute attendre Celimene
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'ameine;
Je vay voir si son cœur a de l'amour pour moy,

Et c'est ce moment-cy qui doit m'en faire foy.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant sa venuë.

ALCESTE.

Non, de trop de soucy je me sens l'ame émeuë.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre
Et je vais obliger Eliante à décendre.

SCENE II.

ORONTE, CELIMENE, ALCESTE.

ORONTE.

Oüy, c'est à vous de voir si par des nœuds si dous,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous;
Il me faut de vostre ame une pleine asseurance ·
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pû vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir:
Et la preuve, aprés tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dés ce jour

CELIMENE.

Mais quel sujet si grand contre luy vous irrite,
Vous à qui j'ay tant veu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens;
Il s'agit de sçavoir quels sont vos sentimens.
Choisissez, s'il vous plaist, de garder l'un ou l'autre;
Ma resolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, *sortant du coin où il s'estoit retiré.*

Oüy, Monsieur a raison; Madame, il faut choisir,
Et sa demande icy s'accorde à mon desir;
Pareille ardeur me presse et mesme soin m'ameine :
Mon amour veut du vostre une marque certaine.
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voicy le moment d'expliquer vostre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur, d'une flâme importune
Troubler aucunement vostre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monsieur, jalous ou non jalous,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si vostre amour au mien luy semble préferable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien pretendre desormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoy! sur un pareil chois vous semblez estre en peine?

ALCESTE.

Quoy! vostre ame balance et paroist incertaine

CELIMENE.

Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sçay prendre party sur cette préference,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu sans doute entre vous deux,
Et rien n'est si tost fait que le chois de nos vœux.
Mais je souffre, à vray dire, une gesne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots, qui sont desobligeans,
Ne se doivent point dire en presence des gens;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumiere,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visiere,
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'apréhende,
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moy, je le demande;
C'est son éclat sur tout qu'icy j'ose exiger,
Et je ne prétens point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est vostre grande étude;
Mais plus d'amusement et plus d'incertitude :
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrest je prens vostre refus.

Je sçauray, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendray pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sçay fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je luy dis icy mesme chose que vous.

CELIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t'il de la justice,
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante, qui vient.

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE, CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CELIMENE.

Je me vois, ma cousine, icy persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroist concertée.
Ils veulent l'un et l'autre avec mesme chaleur
Que je prononce entr'eux le chois que fait mon cœur,
Et que, par un arrest qu'en face il me faut rendre,
Je defende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moy si jamais cela se fait ainsy.

ELIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter icy;
Peut-estre y pourriez-vous estre mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous defendez.

ALCESTE.

Tous vos détours icy seront mal secondez.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos debats.

ALCESTE.

Et moy, je vous entens, si vous ne parlez pas.

SCENE DERNIERE.

ACASTE, CLITANDRE, ARSINOÉ, PHILINTE, ELIANTE, ORONTE, CELIMENE, ALCESTE.

ACASTE.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Eclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez icy,
Et vous estes meslez dans cette affaire aussy.

ARSINOÉ.

Madame, vous serez surprise de ma veuë
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venuë :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moy
D'un trait à qui mon cœur ne sçauroit prester foy.
J'ay du fonds de vostre ame une trop haute estime

Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenty leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ay bien voulu chez vous leur faire compagnie
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oüy, Madame, voyons, d'un esprit adoucy,
Comment vous vous prendrez à soûtenir cecy.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoistre sa main n'ait trop sceu vous instruire;
Mais cecy vaut assez la peine de le lire.

Vous estes un étrange homme de condamner mon enjoûment, et de me reprocher que je n'ay jamais tant de joye que lors que je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et, si vous ne venez bien viste me demander pardon de cette offence, je ne vous la pardonneray de ma vie. Nostre grand flandrin de vicomte...

Il devroit estre icy.

Nostre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne sçauroit me revenir; et, depuis que je l'ay veu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ay pû jamais prendre bonne opinion de luy. Pour le petit marquis...

C'est moy-mesme, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hyer longtemps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne, et

ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

[*A Alceste.*]

A vous le dé, Monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais il est cent momens où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste...

[*A Oronte.*]

Voicy vostre paquet.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jetté dans le bel esprit et veut estre autheur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit, et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en teste que je ne me divertis pas toûjours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire plus que je ne voudrois dans toutes les parties où l'on m'entraîne, et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on gouste que la presence des gens qu'on aime.

CLITANDRE

Me voicy maintenant, moy.

Vostre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persüader qu'on l'aime, et vous l'estes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour estre raisonnable, vos sentimens contre les siens, et voyez-moy le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en estre obsedée.

D'un fort beau caractere on voit là le modele,
Madame, et vous sçavez comment cela s'appelle.
Il suffit, nous allons l'un et l'autre en tous lieux
Montrer de vostre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois dequoy vous dire, et belle est la matiére,
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colére,
Et je vous feray voir que les petits marquis
Ont pour se consoler des cœurs du plus haut prix.

ORONTE.

Quoy! de cette façon je voy qu'on me déchire
Aprés tout ce qu'à moy je vous ay veu m'écrire,
Et vostre cœur, paré de beaux semblans d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez, j'estois trop dupe, et je vais ne plus l'estre;
Vous me faites un bien, me faisant vous connestre;
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(*A Alceste.*)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à vostre flame,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

ARSINOÉ.

Certes, voila le trait du monde le plus noir,
Je ne m'en sçaurois taire, et me sens émouvoir.
Void-on des procedez qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prens point de part aux interests des autres;
Mais Monsieur, que chez vous fixoit vostre bonheur,
Un homme comme luy, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devoit-il...

ALCESTE.

Laissez-moy, Madame, je vous prie,
Vuider mes interests moy-mesme là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre icy sa querelle,
Il n'est point en estat de payer ce grand zele,

Et ce n'est pas à vous que je pourray songer
Si par un autre chois je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'estre flaté :
Le rebut de Madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'estre si fort éprise.
Détrompez-vous, de grace, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moy qu'il vous faut;
Vous ferez bien encor de soûpirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

(*Elle se retire.*)

ALCESTE.

Hé bien! je me suis tû, malgré ce que je voy,
Et j'ay laissé parler tout le monde avant moy.
Ay-je pris sur moy-mesme un assez long empire,
Et puis-je maintenant...

CELIMENE.

Oüy, vous pouvez tout dire;
Vous en estes en droit, lors que vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ay tort, je le confesse, et mon ame confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ay des autres icy méprisé le courroux,
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Vostre ressentiment sans doute est raisonnable;
Je sçais combien je dois vous paroistre coupable,
Que toute chose dit que j'ay pû vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traistresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et, quoy qu'avec ardeur je veüille vous haïr,
Trouvay-je un cœur en moy tout prest à m'obeïr?

(*A Eliante et Philinte.*)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vray, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toûjours de l'homme.
Oüy, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,
J'en sçauray dans mon ame excuser tous les traits,
Et me les couvriray du nom d'une foiblesse
Où le vice du temps porte vostre jeunesse,
Pourveu que vostre cœur veüille donner les mains
Au dessein que j'ay fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon desert, où j'ay fait vœu de vivre,
Vous soyez sans tarder résolüe à me suivre.
C'est par là seulement que dans tous les esprits
Vous pouvez reparer le mal de vos écrits,
Et qu'aprés cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'estre permis de vous aimer encore.

CELIMENE.

Moy, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans vostre desert aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux vostre flame réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos desirs avec moy ne sont-ils pas contens?

CELIMENE.

La solitude efraye une ame de vingt ans;
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourray me résoudre à serrer de tels nœuds,
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non, mon cœur à present vous déteste,
Et ce refus luy seul fait plus que tout le reste.
Puis que vous n'estes point en des liens si doux
Pour trouver tout en moy, comme moy tout en vous,
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

(*Celimene se retire, et Alceste parle à Eliante.*)

Madame, cent vertus ornent vostre beauté,
Et je n'ay vu qu'en vous de la sincerité;
De vous, depuis longtemps, je fais un cas extréme;
Mais laissez-moy toûjours vous estimer de méme,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers:
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaistre
Que le Ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naistre;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas,
Et qu'enfin...

ELIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée;
Ma main de se donner n'est pas embarassée,
Et voila vostre amy, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah ! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentimens.
Trahy de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un goufre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'estre homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.



LE

MEDECIN MALGRÉ-LUY

COMEDIE

LES PERSONNAGES.

SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALERE, domestique de Geronte.
LUCAS, mari de Jacqueline.
GERONTE, père de Lucinde.
JACQUELINE, nourrice chez Geronte et femme de Lucas.
LUCINDE, fille de Geronte.
LEANDRE, amant de Lucinde.
THIBAUT, pere de Perin, } païsans.
PERIN, fils de Thibaut, } païsans.



LE MEDECIN MALGRÉ-LUY

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, MARTINE, *paroissant sur le theatre en se querellant.*

SGANARELLE.

Non, je te dy que je n'en veux rien faire, et que c'est à moy de parler et d'estre le maistre.

MARTINE.

Et je te dy, moy, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toy pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

O la grande fatigue que d'avoir une femme, et

qu'Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benest d'Aristote !

SGANARELLE.

Oüy, habile homme. Trouve-moy un faiseur de fagots qui sçache, comme moy, raisonner des choses, qui ait servy six ans un fameux medecin, et qui ait sceu dans son jeune âge son rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du fou fieffé !

SGANARELLE.

Peste de la carogne !

MARTINE.

Que maudit soit l'heure et le jour où je m'avisay d'aller dire oüy !

SGANARELLE.

Que maudit soit le becque-cornu de notaire qui me fit signer ma ruine !

MARTINE.

C'est bien à toy vrayment à te plaindre de cette affaire ! Devrois-tu estre un seul moment sans rendre grace au Ciel de m'avoir pour ta femme, et meritois-tu d'espouser une personne comme moy ?

SGANARELLE.

Il est vray que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me loüer la premiere nuict de nos nopces. Hé ! morbleu ! ne me fais point parler là dessus, je dirois de certaines choses...

MARTINE.

Quoy? que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste! laissons là ce chapitre, il suffit que nous sçavons ce que nous sçavons, et que tu fus bien-heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien-heureuse de te trouver? Un homme qui me reduit à l'hospital, un desbauché, un traistre qui me mange tout ce que j'ay...

SGANARELLE.

Tu as menty, j'en boy une partie.

MARTINE.

Qui me vend piece à piece tout ce qui est dans le logis...

SGANARELLE.

C'est vivre de menage.

MARTINE.

Qui m'a osté jusqu'au lict que j'avois...

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison...

SGANARELLE.

On en demenage plus aisement.

MARTINE.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que joüer et que boire.

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennüier.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ay quatre pauvres petits enfans sur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le foüet. Quand j'ay bien beu et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MARTINE.

Et tu pretends, yvrogne, que les choses aillent tousjours de mesme ?...

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaist.

MARTINE.

Que j'endure eternellement tes insolences et tes debauches ?...

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne sçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir?

SGANARELLE.

Ma femme, vous sçavez que je n'ay pas l'ame endurante et que j'ay le bras assez bon.

MARTINE.

Je me mocque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, vostre peau vous demange, à vostre ordinaire.

MARTINE.

Je te montreray bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chere moitié, vous avez envie de me derober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous frotteray les oreilles.

MARTINE.

Yvrogne que tu es!

SGANARELLE.

Je vous battray.

MARTINE.

Sac à vin!

SGANARELLE.

Je vous rosseray.

MARTINE.

Infame!

SGANARELLE.

Je vous estrilleray.

MARTINE.

Traistre, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belistre, fripon, maraut, voleur!...

SGANARELLE. (*Il prend un baston, et luy en donne.*)
Ah! vous en voulez donc?

MARTINE.

Ah! ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Voila le vray moyen de vous appaiser.

SCENE II.

MONSIEUR ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

Hola! hola! hola! Fi! qu'est-ce-cy? quelle infamie! peste soit le coquin de battre ainsi sa femme!

MARTINE, *les mains sur les costez, luy parle en le faisant reculer, et à la fin luy donne un souflet.*
Et je veux qu'il me batte, moy.

M. ROBERT.

Ah! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoy vous meslez-vous?

M. ROBERT.

J'ay tort.

MARTINE.

Est-ce là vostre affaire?

M. ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent qui veut empescher les maris de battre leurs femmes!

M. ROBERT.

Je me retracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là dessus?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Meslez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dy plus mot.

MARTINE.

Il me plaist d'estre battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos despens.

M. ROBERT.

Il est vray.

MARTINE.

Et vous estes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

M. ROBERT.

(Il passe en suite vers le mary, qui pareillement luy parle tousjours en le faisant reculer, le frape avec le même baston et le met en fuite. Il dit à la fin :)

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur; faites, rossez, battez comme il faut vostre femme; je vous aideray, si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaist pas, moy.

M. ROBERT.

Ah! c'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la veux battre si je le veux, et ne la veux pas battre si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, et non pas la vostre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ay que faire de vostre aide.

M. ROBERT.

Tres-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous estes un impertinent de vous ingerer des affaires d'autruy. Apprenez que Ciceron dit qu'entre

l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'escorce.

(En suite, il revient vers sa femme, et luy dit en luy pressant la main :)

O çà, faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE.

Oüy! aprés m'avoir ainsi battuë!

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en feray rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, je veux estre en colere.

SGANARELLE.

Fy! c'est une bagatelle ; allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moy là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE

Tu m'as trop mal traitée.

SGANARELLE.

Et bien, va, je te demande pardon; mets là ta main.

MARTINE.

Je te pardonne, (*elle dit le reste bas*) mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de tems en tems necessaires dans l'amitié, et cinq ou six coups de baston entre gens qui s'aiment ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCENE III.

MARTINE, SEULE

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublie pas mon ressentiment, et je brûle en moy-mesme de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sçay bien qu'une femme a toûjours dans les mains dequoy se vanger d'un mary; mais c'est une punition trop delicate pour mon pendart. Je veux une vangeance qui se fasse un peu mieux sentir, et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ay receuë.

SCENE IV.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS.

Parguenne! j'avons pris là tous deux une gueble de commission; et je ne sçay pas, moy, ce que je pensons attraper.

VALERE.

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? il faut bien obeïr à nostre maistre; et puis nous avons interest l'un et l'autre à la santé de sa fille, nostre maistresse, et sans doute son mariage, differé par sa maladie, nous vaudroit quelque recompense. Horace, qui est liberal, a bonne part aux pretentions qu'on peut avoir sur sa personne, et, quoy qu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Leandre, tu sçais bien que son pere n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE, *resvant, à part elle.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me vanger?

LUCAS.

Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la teste, puisque les medecins y avont tous pardu leur latin?

VALERE.

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; et souvent en de simples lieux...

MARTINE.

Oüy, il faut que je m'en vange à quelque prix que ce soit : ces coups de baston me reviennent au cœur, je ne les sçaurois digerer, et... (*Elle dit tout ceci en rêvant, de sorte que, ne prenant pas garde à ces deux hommes, elle les heurte en se retournant, et leur dit :*) Ah ! Messieurs ! je vous demande pardon, je ne vous voiois pas, et cherchois dans ma teste quelque chose qui m'embarasse.

VALERE.

Chacun a ses soins dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous puisse ayder?

VALERE.

Cela se pourroit faire, et nous taschons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier qui pust donner quelque soulagement à la fille de nostre maître attaquée d'une maladie qui luy a osté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déja épüisé toute leur science aprés elle : mais on trouve par fois des gens avec des secrets admirables, de certains remedes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont sceu faire, et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE. (*Elle dit ces deux premieres lignes bas.*)

Ah ! que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me vanger de mon pandart ! (*Haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux addresser pour rencontrer ce que vous cherchez, et nous avons

icy un homme le plus merveilleux homme du monde pour les maladies desespérées.

VALERE.

Et, de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voila, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS.

Un médecin qui coupe du bois?

VALERE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non, c'est un homme extraordinaire qui se plaist à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vestu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroistre ignorant, tient sa science renfermée, et ne füit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la medecine.

VALERE.

C'est une chose admirable que tous les grands hommes ont tousjours du caprice, quelque petit grain de folie meslé à leur science.

MARTINE.

La folie de celuy-cy est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir estre battu pour demeurer d'accord de sa capacité ; et je vous donne avis que vous n'en viendrez point à bout, qu'il n'avouëra jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez cha-

cun un baston, et ne le redüisiez à force de coups à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de luy.

VALERE.

Voila une estrange folie !

MARTINE.

Il est vray ; mais, aprés cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t'il ?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle ; mais il est aisé à connoistre : c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise avec un habit jaune et vert.

LUCAS.

Un habit jaune et vart ! C'est donc le médecin des parroquets ?

VALERE.

Mais est-il bien vray qu'il soit si habile que vous le dites ?

MARTINE.

Comment ! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenoit morte il y avoit desja six heures, et l'on se disposoit à l'ensevelir, lors qu'on y fist venir de force l'homme dont nous parlons. Il luy mist, l'ayant veuë, une petite goute de je ne sçais quoy dans la bouche ; et dans le mesme instant elle se leva de son lict et

se mit aussi-tost à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eust esté.

LUCAS.

Ah !

VALERE.

Il falloit que ce fust quelque goute d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien estre. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la teste, les bras et les jambes. On n'y eut pas plustost amené nostre homme qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sçait faire, et l'enfant aussi-tost se leva sur ses pieds et courut jouër à la fossette.

LUCAS.

Ah !

VALERE.

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute ?

LUCAS.

Testigué ! vela justement l'homme qu'il nous faut ; allons viste le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement qne je vous ay donné.

LUCAS.

Hé ! morguenne ! laissez-nous faire ; s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALERE.

Nous sommes bien-heureux d'avoir fait cette rencontre, et j'en conçois, pour moy, la meilleure espérance du monde.

SCENE V.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE *entre sur le theatre en chantant et tenant une bouteille.*

La ! la ! la !...

VALERE.

J'entens quelqu'un qui chante et qui coupe du bois.

SGANARELLE.

La ! la ! la !... Ma foy, c'est assez travaillé pour un coup : prenons un peu d'haleine. (*Il boit, et dit aprés avoir bû :*) Voila du bois qui est salé comme tous les diables.

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glou-gloux !
Mais mon sort feroit bien des jaloux
Si vous estiez toûjours remplie.
Ah ! bouteille ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous ?

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de melancolie.

VALERE.

Le voila luy-mesme.

LUCAS.

Je pense que vous dites vray, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALERE.

Voyons de prés.

SGANARELLE, *les appercevant, les regarde en se tournant vers l'un et puis vers l'autre, et, abaissant sa voix, dit :*

Ah ! ma petite friponne, que je t'ayme, mon petit bouchon ! *Mon sort... feroit... bien des jaloux si...* Que diable ! à qui en veulent ces gens-là ?

VALERE.

C'est luy asseurément.

LUCAS.

Le vela tout craché comme on nous l'a deffiguré.

SGANARELLE, *à part.*

(*Ici il pose sa bouteille à terre, et, Valere se baissant pour le saluer, comme il croid que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre costé; ensuite dequoy, Lucas faisant la mesme chose, il la reprend et la tient contre son estomach, avec divers gestes qui font un grand jeu de theatre.*)

Ils consultent en me regardant ; quel dessein auroient-ils ?

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appellez Sganarelle ?

SGANARELLE.

Hé! quoy?

VALERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle?

SGANARELLE, *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oüy et non, selon ce que vous luy voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que luy faire toutes les civilitez que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moy qui se nomme Sganarelle.

VALERE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a addressez à vous pour ce que nous cherchons, et nous venons implorer vostre ayde, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, Messieurs, qui depende de mon petit negoce, je suis tout prest à vous rendre service.

VALERE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites ; mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaist, le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE, *bas.*

Voicy des gens bien pleins de céremonie.

VALERE.

Monsieur, il ne faut pas trouver estrange que

nous venions à vous : les habiles gens sont tousjours recherchez, et nous sommes instruits de vostre capacité.

SGANARELLE.

Il est vray, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ah ! Monsieur !...

SGANARELLE.

Je n'y espargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALERE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi je les vens cent dix sols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne sçaurois les donner à moins.

VALERE.

Monsieur, nous sçavons les choses.

SGANARELLE.

Si vous sçavez les choses, vous sçavez que je les vens cela.

VALERE.

Monsieur, c'est se mocquer que...

SGANARELLE.

Je ne me mocque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins : il y a fagots et fagots ; mais pour ceux que je fais...

VALERE.

Hé ! Monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALERE.

Hé ! fy !

SGANARELLE.

Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincerement, et je ne suis pas homme à surfaire.

VALERE.

Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossieres feintes, s'abaisse à parler de la sorte ! qu'un homme si sçavant, un fameux médecin, comme vous estes, veuille se desguiser aux yeux du monde et tenir enterrez les beaux talens qu'il a !

SGANARELLE, *à part.*

Il est fou.

VALERE.

De grace, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment ?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne sart de rian, je sçavons cen que je sçavons.

SGANARELLE.

Quoy donc ? que me voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALERE.

Pour ce que vous estes, pour un grand médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-mesme : je ne le suis point, et ne l'ay jamais esté.

VALERE, *bas*.

Voila sa folie qui le tient. (*Haut.*) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage, et n'en venons point, s'il vous plaist, à de fascheuses extremitez.

SGANARELLE.

A quoy donc ?

VALERE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point médecin, et ne sçay ce que vous me voulez dire.

VALERE, *bas*.

Je voy bien qu'il faut se servir du remede. (*Haut.*) Monsieur, encor un coup, je vous prie d'avoüer ce que vous estes.

LUCAS.

Et testigué ! ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette que v'estes médecin.

SGANARELLE.

J'enrage !

VALERE.

A quoy bon nier ce qu'on sçait ?

LUCAS.

Pourquoy toutes ces fraimes-là ? à quoy est-ce que ça vous sart ?

SGANARELLE.

Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dy que je ne suis point médecin.

VALERE.

Vous n'estes point médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

N'estes pas médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dy-je.

VALERE.

Puisque vous le voulez, il faut s'y resoudre.

(*Ils prennent un baston et le frappent.*)

SGANARELLE.

Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pour quoy, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoy bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Je vous asseure que j'en ay tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué ! j'en sis fasché, franchement.

SGANARELLE.

Que diable est cecy, Messieurs ? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez de vouloir que je sois médecin ?

VALERE.

Quoy ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'estre médecin ?

SGANARELLE.

Diable emporte si je le suis !

LUCAS.

Il n'est pas vray qu'ous sayez médecin ?

SGANARELLE

Non, la peste m'estouffe ! (*Là, ils recommencent de le battre.*) Ah ! ah ! Et bien, Messieurs, oüy, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothiquaire encor, si vous le trouvez bon. [*A part.*] J'ayme mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VALERE.

Ah ! voila qui va bien, Monsieur, je suis ravy de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joye au cœur quand je vous voy parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, *à part*.

Ouais ! seroit-ce bien moy qui me tromperois, et serois-je devenu médecin sans m'en estre apperceu ?

VALERE.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous monstrer ce que vous estes, et vous verrez asseurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE.

Mais, Messieurs, dites-moy, ne vous trompez-vous point vous-mesmes? est-il bien asseuré que je sois médecin ?

LUCAS.

Oüy, par ma figué !

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte si je le sçavois !

VALERE.

Comment ! vous estes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

LUCAS.

Un médecin qui a guary je ne sçay combien de maladies.

SGANARELLE.

Tu-Dieu !

VALERE.

Une femme estoit tenuë pour morte il y avoit

six heures ; elle estoit preste à ensevelir, lors qu'avec une goute de quelque chose vous la fistes revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peste !

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher, dequoy il eut la teste, les jambes et les bras cassez ; et vous, avec je ne sçay quel onguent, vous fistes qu'aussi-tost il se relevit sur ses piez et s'en fut joüer à la fossette.

SGANARELLE.

Diantre !

VALERE.

Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous pretendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagneray ce que je voudray ?

VALERE.

Oüy.

SGANARELLE.

Ah ! je suis médecin sans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en ressouviens. Dequoy est-il question ? où faut-il se transporter ?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foy, je ne l'ay pas trouvée.

VALERE.

Il ayme à rire. Allons, Monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de médecin !

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANAREILE, *presentant sa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous : voila où je mets mes juleps. (*Puis, se tournant vers Lucas en crachant.*) Vous, marchez là dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS

Palsanguenne ! vela un médecin qui me plaist. Je pense qu'il reussira, car il est boufon.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

GERONTE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

Ouy, Monsieur, je croy que vous serez satisfait, et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde

LUCAS.

Oh ! morguenne ! il faut tirer l'eschelle aprés cety-là ; et tous les autres ne sont pas daignes de ly deschausser ses souillez.

VALERE.

C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gary des gens qui estiant morts.

VALERE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ay dit, et parfois il a des momens où son esprit s'eschappe et ne paroist pas ce qu'il est.

LUCAS.

Oüy, il ayme à bouffonner, et l'an diroit par fois, ne v's en deplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la teste.

VALERE.

Mais, dans le fond, il est toute science, et bien souvent il dit des choses tout à fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un livre.

VALERE.

Sa réputation s'est desja répandue icy , et tout le monde vient à luy.

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir, faites-le moy viste venir.

VALERE.

Je le vay querir.

JACQUELINE.

Par ma fy ! Monsieu, cety-cy fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumy; et la meilleure medeçaine que l'an pourroit bailler à vostre fille, ce seroit, selon moy , un biau et bon mary pour qui alle eût de l'amiquié.

GERONTE.

Ouais ! nourrice, ma mie, vous vous meslez de bien des choses !

LUCAS.

Taisez-vous, nostre ménagere Jacquelaine : ce n'est pas à vous à bouter là votte nez.

JACQUELINE.

Je vous dis et vous douze que tous ces méde-

cins n'y feront rian que de l'iau claire, que vôtre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe et de sené, et qu'un mary est une emplastre qui garit tous les maux des filles.

GERONTE.

Est-elle en estat maintenant qu'on s'en voulût charger, avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorsque j'ay esté dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontez?

JACQUELINE.

Je le croy bian! vous ly vouilliez bailler eun homme qu'alle n'ayme point. Que ne preniais-vous ce monsieu Liandre, qui ly touchoit au cœur? Alle auroit esté fort obeïssante ; et je m'en vas gager qu'il la prendroit, ly, comme alle est, si vous la ly vouilliais donner.

GERONTE.

Ce Leandre n'est pas ce qu'il luy faut : il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a un oncle qui est si riche, dont il est heriquié.

GERONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient, et l'on court grand risque de s'abuser lors que l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas tousjours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prieres de messieurs les heritiers, et l'on a le tems d'avoir les dents longues lors qu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ay toûjours oüy dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les peres et les meres ant cette maudite couteume de demander toûjours, Qu'a-t-il? et Qu'a-t-elle? Et le compere Piarre a marié sa fille Simonnette au gros Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où alle avoit bouté son amiquié; et vela que la pauvre criature en est devenue jaune comme un coin, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde, et j'aymerois mieux bailler à ma fille un bon mary qui ly fust agriable que toutes les rentes de la Biausse.

GERONTE.

Peste, madame la nourrice! comme vous degoisez! Taisez-vous, je vous prie; vous prenez trop de soin, et vous échauffez vostre laict.

LUCAS. (*En disant cecy, il frape sur la poitrine à Geronte.*)

Morgué! tais-toy, t'es éune impartinante. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sçait ce qu'il a à faire. Mesle-toy de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le pere de sa fille, et il est bon et sage pour voir ce qu'il ly faut.

GERONTE.

Tout doux! oh! tout doux!

LUCAS.

Monsieu, je veux un peu la mortifier et ly apprendre le respect qu'alle vous doit.

GERONTE.

Oüy; mais ces gestes ne sont pas necessaires.

SCENE II.

VALERE, SGANARELLE, GERONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

Monsieur, preparez-vous, voicy nostre médecin qui entre.

GERONTE.

Monsieur, je suis ravy de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, *en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hipocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hipocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oüy.

GERONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaist?

SGANARELLE.

Dans son chapitre... des chapeaux.

GERONTE.

Puis qu'Hipocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE.

Vous n'estes pas médecin?

GERONTE.

Non vrayment.

SGANARELLE. (*Il prend, icy, un baston, et le bat comme on l'a batu.*)

Tout de bon?

GERONTE.

Tout de bon. Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Vous estes médecin maintenant, je n'ay jamais eu d'autres licences.

GERONTE.

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALERE.

Je vous ay bien dit que c'estoit un médecin goguenard.

GERONTE.

Oüy. Mais je l'envoyrois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monsieu, ce n'est que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaist pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ay prise.

GERONTE.

Monsieur, je suis vostre serviteur

SGANARELLE.

Je suis fasché...

GERONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de baston...

GERONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ay eu l'honneur de vous donner.

GERONTE

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ay une fille qui est tombée dans une estrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravy, Monsieur, que vostre fille ait besoin de moy; et je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute vostre famille, pour vous tesmoigner l'envie que j'ay de vous servir.

GERONTE.

Je vous suis obligé de ces sentimens.

SGANARELLE

Je vous asseure que c'est du meilleur de mon ame que je vous parle.

GERONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle vostre fille?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde! Ah! beau nom à medicamenter! Lucinde!

GERONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme-là?

GERONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ay.

SGANARELLE.

Peste! le joli meuble que voila! Ah! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la tres-humble esclave de vôtre nourricerie, et je voudrois bien estre le petit poupon fortuné qui tetast le laict de vos bonnes graces. (*Il luy porte la main sur le sein.*) Tous mes remedes, toute ma science, toute ma capacité, est à vostre service, et...

LUCAS.

Avec votte parmission, Monsieu le médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoy! est-elle vostre femme?

LUCAS.

Oüy.

SGANARELLE. (*Il fait semblant d'embrasser Lucas, et, se tournant du costé de la nourrice, il l'embrasse.*)

Ah! vrayment, je ne sçavois pas cela, et je m'en réjoüis pour l'amour de l'un et de l'autre.

LUCAS, *en le tirant.*

Tout doucement, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Je vous asseure que je suis ravy que vous soyez unis ensemble. Je la felicite d'avoir un mary comme vous (*il fait encor semblant d'embrasser Lucas, et, passant dessous ses bras, se jette au col de sa femme*), et je vous felicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage et si bien faite comme elle est.

LUCAS, *en le tirant encore.*

Eh! testigué! point tant de complimens, je vous suplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjoüisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moy tant qu'il vous plaira, mais avec ma femme, trefve de sarimonies.

SGANARELLE.

Je prens part également au bon-heur de tous deux (*il continuë le mesme jeu*), et, si je vous embrasse pour vous en tesmoigner ma joye, je l'embrasse de même pour luy en tesmoigner aussi.

LUCAS, *en le tirant de rechef.*

Ah! vartigué, monsieu le médecin, que de lantiponages!

SCENE III.

SGANARELLE, GERONTE, LUCAS, JACQUELINE.

GERONTE.

Monsieur, voicy tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attens, Monsieur, avec toute la médecine.

GERONTE.

Où est-elle?

SGANARELLE, *se touchant le front.*

Là dedans.

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE, *en voulant toucher les tetons de la nourrice.*

Mais, comme je m'interesse à toute vostre famille, il faut que j'essaye un peu le laict de vostre nourrisse et que je visite son sein.

LUCAS, *le tirant et luy faisant faire la piroüette.*

Nanin, nanin, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du médecin de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votte sarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin? Hors de là!

LUCAS.

Je me mocque de ça.

SGANARELLE, *en le regardant de travers.*

Je te donneray la fievre.

JACQUELINE, *prenant Lucas par le bras et luy faisant faire aussi la piroüette.*

Oste-toy de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moy-mesme, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te taste, moy.

SGANARELLE.

Fy, le vilain, qui est jalous de sa femme!

GERONTE.

Voicy ma fille.

SCENE IV.

LUCINDE, VALERE, GERONTE, LUCAS, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade?

GERONTE.

Oüy, je n'ay qu'elle de fille, et j'aurois tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GERONTE.

Allons, un siége.

SGANARELLE.

Voila une malade qui n'est pas tant dégoustante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Lors que le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. Et bien, dequoy est-il question? qu'avez-vous? quel est le mal que vous sentez?

LUCINDE *respond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa teste et sous son menton.*

Han, hi, hom, han.

SGANARELLE.

Eh! que dites-vous?

LUCINDE *continuë les mesmes gestes.*

Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

SGANARELLE.

Quoy?

LUCINDE.

Ham, hi, hom!

SGANARELLE, *la contrefaisant.*

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entens point. Quel diable de langage est-ce là?

GERONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenuë

müette, sans que jusques icy on en ait pû sçavoir la cause; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoy ?

GERONTE.

Celuy qu'elle doit espouser veut attendre sa guerison pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit müette? Plust à Dieu que la mienne eust cette maladie! je me garderois bien de la vouloir guerir.

GERONTE.

Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moy un peu, ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Oüy, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous sçavez?

GERONTE.

Oüy.

SGANARELLE.

Copieusement?

GERONTE.

Je n'entens rien à cela.

SGANARELLE.

La matiere est-elle loüable?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE, *se tournant vers la malade.*

Donnez-moy vostre bras. Voila un pous qui marque que vostre fille est müette.

GERONTE.

Eh! oüy, Monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ha! ha!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie!

SGANARELLE.

Nous autres grans médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit esté embarassé, et vous eust esté dire : C'est cecy, c'est cela; mais moy, je touche au but du premier coup, et je vous apprens que vostre fille est muette.

GERONTE.

Oüy; mais je voudrois bien que vous me puissiez dire d'où cela vient?

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort bien; mais la cause, s'il vous plaist, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs autheurs vous diront que c'est l'empeschement de l'action de sa langue.

GERONTE.

Mais encore, vos sentimens sur cet empeschement de l'action de sa langue?

SGANARELLE.

Aristote là-dessus dit... de fort belles choses.

GERONTE.

Je le croy.

SGANARELLE.

Ah! c'estoit un grand homme!

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE, *levant son bras depuis le coude.*

Grand homme tout à fait, un homme qui estoit plus grand que moy de tout cela. Pour revenir donc à nostre raisonnement, je tiens que cet empeschement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres sçavans nous appellons humeurs peccantes, peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes : d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'eslevent dans la region des maladies, venant... pour ainsi dire... à... entendez-vous le latin?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant avec étonnement.*

Vous n'entendez point le latin?

GERONTE.

Non.

SGANARELLE, *en faisant diverses plaisantes postures.*

Cabricias, arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc Musa, la Muse; *bonus, bona, bonum; Deus sanctus, estne oratio latinas? Etiam*, oüy; *quare?* pourquoy? *Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum et casus.*

GERONTE.

Ah! que n'ay-je estudié!

JACQUELINE.

L'habile homme que vela!

LUCAS.

Oüy, ça est si biau que je n'y entens goute.

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du costé gauche, où est le foye, au costé droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appellons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parceque lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie, et parceque lesdites vapeurs ont une certaine malignité... escoutez bien cecy, je vous conjure.

GERONTE.

Oüy.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaist.

GERONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus.* Voila justement ce qui fait que vôtre fille est muette.

JACQUELINE.

Ah! que ça est bian dit, notte homme!

LUCAS.

Que n'ay-je la langue aussi bian pendue!

GERONTE.

On ne peut pas mieux raisonner sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foye et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du costé gauche, et le foye du costé droit.

SGANARELLE.

Oüy, cela estoit autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une methode toute nouvelle.

GERONTE.

C'est ce que je ne sçavois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal, et vous n'estes pas obligé d'estre aussi habile que nous.

GERONTE.

Asseurément; mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je croy qu'il faille faire?

GERONTE.

Ouy.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on luy fasse prendre pour remede quantité de pain trempé dans du vin.

GERONTE.

Pourquoy cela, Monsieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin et le pain, meslez ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GERONTE.

Cela est vray. Ah! le grand homme! Viste, quantité de pain et de vin!

SGANARELLE.

Je reviendray voir sur le soir en quel estat elle sera. (*A la nourrice.*) Doucement, vous. Monsieur, voila une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remedes.

JACQUELINE.

Qui? moy? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clistere dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monsieur, voila une mode que je ne

comprens point. Pourquoy s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salutaire; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE, *en se retirant.*

Ma fy! je me mocque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothiquaire.

SGANARELLE.

Vous estes retive aux remedes, mais nous sçaurons vous soûmettre à la raison. (*Parlant à Geronte.*) Je vous donne le bon-jour.

GERONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire?

GERONTE.

Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE, *tendant sa main derriere, par dessous sa robe, tandis que Geronte ouvre sa bource.*

Je n'en prendray pas, Monsieur.

GERONTE.

Monsieur...

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace!

SGANARELLE.

Vous vous mocquez.

GERONTE.

Voila qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en feray rien.

GERONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le croy.

SGANARELLE, *aprés avoir pris l'argent.*

Cela est-il de poids?

GERONTE.

Oüy, Monsieur.

SGANARELLE.

Je ne suis pas un medecin mercenaire.

GERONTE.

Je le sçay bien.

SGANARELLE.

L'interest ne me gouverne point.

GERONTE.

Je n'ay pas cette pensée.

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE.

SGANARELLE, *regardant son argent.*

Ma foy, cela ne va pas mal, et, pourveu que...

LEANDRE.

Monsieur, il y a long temps que je vous attens, et je viens implorer vostre assistance.

SGANARELLE, *luy prenant le poignet.*

Voila un pous qui est fort mauvais.

LEANDRE.

Je ne suis point malade, Monsieur, et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'estes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

LEANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Leandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter; et, comme, par la mauvaise humeur de son pere, toute sorte d'accez m'est fermé auprés d'elle, je me hazarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'executer un stratageme que j'ay trouvé pour luy pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bon-heur et ma vie.

SGANARELLE, *paroissant en colere.*

Pour qui me prenez-vous? Comment! oser vous

adresser à moy pour vous servir dans vostre amour, et vouloir ravaler la dignité de medecin à des emplois de cette nature !

LEANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE, *en le faisant reculer.*

J'en veux faire, moy Vous estes un impertinent...

LEANDRE.

Hé ! Monsieur, doucement.

SGANARELLE.

Un mal avisé.

LEANDRE.

De grace !

SGANARELLE.

Je vous apprendray que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extreme...

LEANDRE, *tirant une bource qu'il luy donne.*

Monsieur !

SGANARELLE.

De vouloir m'employer... (*Tenant la bource.*) Je ne parle pas pour vous, car vous estes honneste homme, et je serois ravy de vous rendre service. Mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas, et je vous avouë que cela me met en colere.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que...

SGANARELLE.

Vous vous mocquez ! Dequoy est-il question ?

LEANDRE.

Vous sçaurez donc, Monsieur, que cette mala-

die que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là dessus comme il faut, et ils n'ont pas manqué de dire que cela procedoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la ratte, qui du foye. Mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle estoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye ensemble, retirons-nous d'icy, et je vous diray en marchant ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monsieur : vous m'avez donné pour vostre amour une tendresse qui n'est pas concevable, et j'y perdray toute ma médecine, ou la malade crevera, ou bien elle sera à vous.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LEANDRE.

LEANDRE.

Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothiquaire; et, comme le pere ne m'a guere veu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je croy, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout ce que je souhaiterois seroit de sçavoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas necessaire; il suffit de l'habit, et je n'en sçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment!

SGANARELLE.

Diable emporte si j'entens rien en médecine!

Vous estes honneste homme, et je veux bien me confier à vous comme vous vous confiez à moy.

LEANDRE.

Quoy! vous n'estes pas effectivement...

SGANARELLE.

Non, vous dis-je; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'estois jamais meslé d'estre si sçavant que cela, et toutes mes estudes n'ont esté que jusqu'en sixiesme. Je ne sçay point sur quoy cette imagination leur est venuë; mais, quand j'ay veu qu'à toute force ils vouloient que je fusse médecin, je me suis resolu de l'estre aux despens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sçauriez croire comment l'erreur s'est respanduë, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les costez; et, si les choses vont toûjours de mesme, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le mestier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toûjours payé de mesme sorte. La méchante besongne ne retombe jamais sur nostre dos, et nous taillons comme il nous plaist sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sçauroit gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassez; mais icy l'on peut gâter un homme sans qu'il en couste rien. Les beveues ne sont point pour nous, et c'est toûjours la faute de celuy qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmy les morts une honnesteté, une discretion la plus

grande du monde, et jamais on n'en void se plaindre du medecin qui l'a tüé.

LEANDRE.

Il est vray que les morts sont fort honnestes gens sur cette matiere.

SGANARELLE, *voyant des hommes qui viennent vers luy.*

Voila des gens qui ont la mine de me venir consulter. Allez toûjours m'attendre auprés du logis de vostre maistresse.

SCENE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

Monsieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin et moy.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mere, qui a nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse?

THIBAUT.

Je voudrions, Monsieu, que vous nous baillissiez quelque petite droslerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir dequoy est-ce qu'elle est maladè.

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, Monsieu.

SGANARELLE.

D'hypocrisie?

THIBAUT.

Oüy, c'est-à-dire qu'alle est enflée par tout, et l'an dit que c'est quantité de seriositez qu'alle a dans le corps, et que son foye, son ventre, ou sa ratte, comme vous voudrais l'appeller, au glieu de faire du sang, ne fait plus que de l'iau. Alle a, de deux jours l'un, la fievre quotiguenne, avec des lassitules et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prests à l'étoufer, et par fois il ly prend des sincoles et des conversions que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notte village un apothiquaire, reverance parler, qui ly a donné je ne sçay combien d'histoires; et il m'en couste plus d'eune douzaine de bons escus en lavemens, ne v's en déplaise, en apostumes qu'on ly a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a esté que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit ly bailler d'eune certaine drogue qu'on appelle du vin ametile; mais j'ay-z-eu peur franchement que ça l'envoyist à *patres,* et l'an dit que ces gros medecins tüont je ne sçay combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE, *tendant toûjours la main et la branlant comme pour signe qu'il demande de l'argent.*

Venons au fait, mon amy, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est, Monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entens point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma mere est malade, et vela deux escus que je vous apportons pour nous bailler queuque remede.

SGANARELLE.

Ah! je vous entens, vous. Voila un garçon qui parle clairement, et qui s'explicque comme il faut. Vous dites que vostre mere est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fievre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il luy prend par fois des sincopes et des convulsions, c'est-à-dire des evanouïssemens?

PERRIN.

Hé! oüy, Monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE.

J'ay compris d'abord vos parolles. Vous avez un pere qui ne sçait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remede?

PERRIN.

Oüy, Monsieu.

SGANARELLE.

Un remede pour la guerir?

PERRIN.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voila un morceau de formage qu'il faut que vous luy fassiez prendre.

PERRIN.

Du formage, Monsieu?

SGANARELLE.

Oüy. C'est un formage preparé, où il entre de l'or, du coral et des perles, et quantité d'autres choses precieuses.

PERRIN.

Monsieu, je vous sommes bien obligez, et j'alons ly faire prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS.

SGANARELLE.

Voicy la belle nourrice. Ah! nourrice de mon cœur, je suis ravy de cette rencontre, et vostre veuë est la rhubarbe, la casse et le sené qui purgent toute la melancholie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué! Monsieur le medecin, ça est trop bian dit pour moy, et je n'entens rian à tout votte latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, de-

venez malade pour l'amour de moy. J'aurois toutes les joies du monde de vous guerir.

JACQUELINE.

Je sis votte sarvante, j'ayme bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mary jalous et fascheux comme celuy que vous avez !

JACQUELINE.

Que velez-vous, Monsieu? C'est pour la penitence de mes fautes; et là où la chevre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment ! un rustre comme cela ! un homme qui vous observe toûjours, et ne veut pas que personne vous parle !

JACQUELINE.

Helas ! vous n'avez rian veu encore, et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

SGANARELLE.

Est-il possible? et qu'un homme ait l'ame assez basse pour maltraitter une personne comme vous ? Ah ! que j'en sçais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'icy, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons ! Pourquoy faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains, et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... Pardonnez-moy, nourrice, si je parle ainsi de vostre mary.

JACQUELINE.

Eh! Monsieu, je sçay bian qu'il merite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oüy, sans doute, nourrice, il les merite; et il meriteroit encore que vous luy missiez quelque chose sur la teste pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bian vray que, si je n'avois devant les yeux que son interest, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foy, vous ne feriez pas mal de vous vanger de luy avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dy, qui merite bien cela; et, si j'estois assez heureux, belle nourrice, pour estre choisi pour...

(*En cet endroit, tous deux appercevant Lucas qui estoit derriere eux et entendoit leur dialogue, chacun se retire de son costé, mais le médecin d'une maniere fort plaisante.*)

SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.

Hola! Lucas, n'as-tu point veu icy nostre médecin?

LUCAS.

Et oüy, de par tous les diantres! je l'ay veu, et ma femme aussi.

GERONTE.

Où est-ce donc qu'il peut estre?

LUCAS.

Je ne sçay; mais je voudrois qu'il fust à tous les guebles.

GERONTE.

Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

Ah! Monsieur, je demandois où vous estiez.

SGANARELLE.

Je m'estois amusé, dans vôtre cour, à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade?

GERONTE.

Un peu plus mal depuis votre remede.

SGANARELLE.

Tant mieux : c'est signe qu'il opere.

GERONTE.

Oüy; mais, en operant, je crains qu'il ne l'étoufe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine : j'ay des remedes qui se mocquent de tout, et je l'attens à l'agonie.

GERONTE.

Qui est cet homme-là que vous amenez?

SGANARELLE, *faisant des signes avec la main que c'est un apothiquaire.*

C'est...

GERONTE.

Quoy?

SGANARELLE.

Celuy...

GERONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Qui...

GERONTE.

Je vous entens.

SGANARELLE.

Vostre fille en aura besoin.

SCENE VI.

JACQUELINE, LUCINDE, GERONTE, LEANDRE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieu, vela vostre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

Cela luy fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur

l'apothiquaire, taster un peu son pouls, afin que je raisonne tantost avec vous de sa maladie.

(*En cet endroit, il tire Geronte à un bout du theatre, et, luy passant un bras sur les épaules, luy rabat la main sous le menton, avec laquelle il le fait retourner vers luy lorsqu'il veut regarder ce que sa fille et l'apothiqauire font ensemble, luy tenant cependant le discours suivant, pour l'amuser.*)

Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les docteurs, de sçavoir si les femmes sont plus faciles à guerir que les hommes. Je vous prie d'écouter cecy, s'il vous plaist. Les uns disent que non, les autres disent que oüy; et moi, je dis que oüy et non. D'autant que, l'incongrüité des humeurs opaques qui se rencontrent au temperament naturel des femmes estant cause que la partie brutale veut tousjours prendre empire sur la sensitive, on void que l'inegalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune; et, comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE.

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentimens.

GERONTE.

Voila ma fille qui parle! O grande vertu du remede! ô admirable médecin! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guerison merveilleuse! Et que puis-je faire pour vous aprés un tel service?

SGANARELLE, *se promenant sur le theatre et s'essuïant le front.*

Voila une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE.

Oüy, mon pere, j'ay recouvré la parole; mais je l'ay recouvrée pour vous dire que je n'auray jamais d'autre espoux que Leandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'esbranler la resolution que j'ay prise.

GERONTE.

Quoy !

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GERONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GERONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est une chose où je suis determinée.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moy.

GERONTE.

J'ay...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il..

LUCINDE.

Mon cœur ne sçauroit se soûmettre à cette tyrannie

GERONTE

La...

LUCINDE.

Et je me jetteray plustost dans un couvent que d'espouser un homme que je n'ayme point.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE, *parlant d'un ton de voix à étourdir.*

Non. En aucune façon. Point d'affaire. Vous perdez le temps. Je n'en feray rien. Cela est resolu.

GERONTE.

Ah! quelle impétüosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y resister. Monsieur, je vous prie de la faire redevenir müette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour vostre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GERONTE.

Je vous remercie. Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

GERONTE.

Tu épouseras Horace dés ce soir.

LUCINDE.

J'épouseray plustost la mort.

SGANARELLE.

Mon Dieu, arrestez-vous, laïssez-moy médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient, et je sçais le remede qu'il y faut apporter

GERONTE.

Seroit-il possible, Monsieur, que vous puissiez aussi guerir cette maladie d'esprit?

SGANARELLE.

Oüy, laissez-moy faire, j'ay des remedes pour tout; et nostre apothiquaire nous servira pour cette cure. (*Il appelle l'apothiquaire et luy parle.*) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Leandre est tout à fait contraire aux volontez du pere, qu'il n'y a point de temps à perdre, que les humeurs sont fort aigries, et qu'il est necessaire de trouver promptement un remede à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moy, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuitte purgative, que vous meslerez comme il faut avec deux drachmes de *matrimonium* en pilules. Peut-estre fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remede; mais, comme vous estes habile homme dans vostre métier, c'est à vous de l'y resoudre et luy faire avaller la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en luy faire faire un petit tour de jardin, afin

de preparer les humeurs, tandis que j'entretiendray icy son pere; mais sur tout ne perdez point de temps. Au remede, viste au remede specifique!

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE.

GERONTE.

Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire? Il me semble que je ne les ay jamais oüy nommer.

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessitez urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais veu une insolence pareille à la sienne?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu testuës.

GERONTE.

Vous ne sçauriez croire comme elle est affolée de ce Leandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GERONTE.

Pour moy, dés que j'ay eu découvert la violence de cet amour, j'ay sceu tenir toûjours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement

GERONTE.

Et j'ay bien empesché qu'ils n'ayent eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il seroit arrivé quelque folie si j'avois souffert qu'ils se fussent veus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je croy qu'elle auroit esté fille à s'en aller avec luy.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour luy parler.

SGANARELLE.

Quel drosle !

GERONTE.

Mais il perdra son temps.

SGANARELLE.

Ah ! ah !

GERONTE.

Et j'empescheray bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un sot, et vous sçavez des rubriques qu'il ne sçait pas. Plus fin que vous n'est pas beste.

SCENE VIII.

LUCAS, GERONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

Ah! palsanguenne, Monsieu, vaicy bian du tintamarre. Votte fille s'en est enfuye avec son Liandre. C'estoit luy qui estoit l'apothiquaire, et vela monsieu le médecin qui a fait cette belle operation-là.

GERONTE.

Comment! m'assassiner de la façon? Allons, un commissaire, et qu'on empesche qu'il ne sorte. Ah! traistre, je vous feray punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fy, Monsieur le médecin, vous serez pendu. Ne bougez de là seulement.

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE.

Ah! mon Dieu, que j'ay eu de peine à trouver ce logis! Dites-moy un peu des nouvelles du médecin que je vous ay donné.

LUCAS.

Le vela qui va estre pendu.

MARTINE.

Quoy! mon mary pendu! Helas! et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notte maistre.

MARTINE.

Helas! mon cher mary, est-il bien vray qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en presence de tant de gens!

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore, si tu avois achevé de couper nostre bois, je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toy de là, tu me fends le cœur

MARTINE.

Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort, et je ne te quitteray point que je ne t'aye veu pendu.

SGANARELLE

Ah!

SCENE X.

GERONTE, SGANARELLE, MARTINE, LUCAS.

GERONTE.

Le commissaire viendra bien tost, et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me respondra de vous.

SGANARELLE, *le chapeau à la main.*

Helas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de baston?

GERONTE.

Non, non, la justice en ordonnera. Mais que vois-je?

SCENE XI ET DERNIERE.

LEANDRE, LUCINDE, JACQUELINE, LUCAS, GERONTE, SGANARELLE, MARTINE.

LEANDRE.

Monsieur, je viens faire paroistre Leandre à vos yeux et remettre Lucinde en vostre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procedé plus honneste : je

ne pretens point vous voller vostre fille, et ce n'est que de vostre main que je veux la recevoir. Ce que je vous diray, Monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres par où j'aprens que mon oncle est mort, et que je suis heritier de tous ses biens.

GERONTE.

Monsieur, vostre vertu m'est tout à fait considerable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joye du monde.

SGANARELLE.

La médecine l'a eschappé belle!

MARTINE.

Puisque tu ne seras point pendu, rens-moy grace d'estre médecin, car c'est moy qui t'ay procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oüy, c'est toy qui m'as procuré je ne sçay combien de coups de baston.

LEANDRE.

L'effect en est trop beau pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE.

Soit. Je te pardonne ces coups de baston en faveur de la dignité où tu m'as eslevé; mais preparetoy desormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma consequence, et songe que la colere d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

MELICERTE

COMEDIE

PASTORALE HEROIQUE

LES PERSONNAGES.

ACANTE, amant de Daphné.
TYRENE, amant d'Eroxene.
DAPHNÉ, bergere.
EROXENE, bergere.
LYCARSIS, pastre, crû pere de Myrtil.
MYRTIL, amant de Melicerte.
MELICERTE, nymphe ou bergere, amante de Myrtil.
CORINE, confidente de Melicerte.
NICANDRE, berger.
MOPSE, berger, crû oncle de Melicerte.

La scene est en Thessalie, dans la valée de Tempé



MELICERTE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

TYRENE, DAPHNÉ, ACANTE,
EROXENE.

ACANTE.

Ah ! charmante Daphné !

TYRENE.

Trop aimable Eroxene !

DAPHNÉ.

Acante, laisse-moy.

EROXENE.

Ne me suis point, Tyrene.

ACANTE.

Pourquoy me chasses-tu?

TYRENE.

Pourquoy fuis-tu mes pas?

DAPHNÉ.

Tu me plais loin de moy.

EROXENE.

Je m'ayme où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle?

TYRENE.

Ne cesseras-tu point de m'estre si cruelle?

DAPHNÉ.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux?

EROXENE.

Ne cesseras-tu point de m'estre si fâcheux?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TYRENE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien! en m'éloignant je te vais satisfaire.

TYRENE.

Mon départ va t'oster ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Genereuse Eroxene, en faveur de mes feux
Daigne au moins, par pitié, luy dire un mot ou deux.

TYRENE.
Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine,
Et sçache d'où pour moy procede tant de haine.

SCENE II.

DAPHNÉ, EROXENE

EROXENE.
Acante a du merite et t'aime tendrement :
D'où vient que tu luy fais un si dur traitement?
DAPHNÉ.
Tyrene vaut beaucoup et languit pour tes charmes :
D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes?
EROXENE.
Puis que j'ay fait icy la demande avant toy,
La raison te condamne à répondre avant moy.
DAPHNÉ.
Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.
EROXENE.
Je ne fais pour Tyrene éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maistre de mon cœur.
DAPHNÉ.
Puis-je sçavoir de toy ce choix qu'on te voit taire?
EROXENE.
Oüy, si tu veux du tien m'apprendre le mistere.
DAPHNÉ.
Sans te nommer celuy qu'Amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton desir,

Et de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable
Qui jusqu'au moindre trait luy ressemble si fort
Qu'il est seur que tes yeux le connoistront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une mesme voye,
Et payer ton secret en pareille monnoye.
J'ay, de la main aussi de ce peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux
Si plein de tous ses traits et de sa grace extrême
Que tu pourras d'abord te le nommer toy-mesme.

DAPHNÉ.

La boëte que le peintre a fait faire pour moy
Est tout à fait semblable à celle que je voy.

EROXENE.

Il est vray, l'une à l'autre entierement ressemble,
Et certe il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNÉ.

Faisons en mesme temps, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du secret de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus viste entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNÉ.

La méprise est plaisante, et tu te broüilles bien :
Au lieu de ton portrait tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il est vray. Je ne sçay comme j'ay fait la chose.

DAPHNÉ.

Donne. De cette erreur ta resverie est cause.

EROXENE.

Que veut dire cecy? Nous nous joüons, je croy.

Tu fais de ces portraits mesme chose que moy.

DAPHNÉ.

Certe, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre.

EROXENE.

Voicy le vray moyen de ne se point méprendre.

DAPHNÉ

De mes sens prevenus est-ce une illusion?

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression ?

DAPHNÉ.

Myrtil à mes regards s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image.

DAPHNÉ.

C'est le jeune Myrtil qui fait naistre mes feux.

EROXENE.

C'est au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNÉ.

Je venois aujourd'huy te prier de luy dire
Les soins que pour son sort son merite m'inspire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur
Dans le dessein que j'ay de m'assurer son cœur.

DAPHNÉ.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente?

DAPHNÉ.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflamer,
Et sa grace naissante a dequoy tout charmer.

EROXENE.

Il n'est nymphe en l'aimant qui ne se tinst heureuse,

Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNÉ.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'huy,
Et, si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour luy.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroistre,
Et, si j'avois un sceptre, il en seroit le maistre.

DAPHNÉ.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit du sein arracher cet amour;
Nos ames dans leurs vœux sont trop bien affermies.
Ne taschons, s'il se peut, qu'à demeurer amies;
Et, puis qu'en mesme temps, pour le mesme sujet,
Nous avons toutes deux formé mesme projet,
Mettons dans ce debat la franchise en usage,
Ne prenons l'une et l'autre aucun lâche avantage,
Et courons nous ouvrir ensemble à Lycarsis
Des tendres sentimens où nous jette son fils.

EROXENE.

J'ay peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un pere de la sorte,
Et sa taille, son air, sa parole et ses yeux,
Feroient croire qu'il est issu du sang des dieux.
Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce pere,
Allons-luy de nos cœurs découvrir le mistere,
Et consentons qu'aprés Myrtil entre nous deux
Décide par son choix ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ.

Soit. Je voy Lycarsis avec Mopse et Nicandre;
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LYCARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE.

Dy-nous donc ta nouvelle.

LYCARSIS.

Ah! que vous me pressez!
Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

MOPSE.

Que de sottes façons et que de badinage!
Menalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LYCARSIS.

Parmy les curieux des affaires d'Estat,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,
Et joüir quelque temps de vostre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu par tes delais nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fascheux?

NICANDRE.

De grace, parle, et mets ces mines en arriere.

LYCARSIS.

Priez-moy donc tous deux de la bonne maniere,
Et me dites chacun quel don vous me ferez
Pour obtenir de moy ce que vous desirez.

MOPSE.

La peste soit du fat! Laissons-le là, Nicandre;

Il brûle de parler bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle luy pese, il veut s'en décharger,
Et ne l'écouter pas est le faire enrager.

LYCARSIS.

Hé!

NICANDRE.

Te voila puny de tes façons de faire.

LYCARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LYCARSIS.

Quoy! vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LYCARSIS.

Et bien,
Je ne diray donc mot, et vous ne sçaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LYCARSIS.

Vous ne sçaurez pas qu'avec magnificence
Le roy vient d'honorer Tempé de sa presence,
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour,
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour,
Que ces bois vont joüir aujourd'huy de sa veuë,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venuë.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie aussi de rien sçavoir.

LYCARSIS.

Je vis cent choses là ravissantes à voir.
Ce ne sont que seigneurs qui, des pieds à la teste,

Sont brillans et parez comme au jour d'une feste.
Ils surprennent la veuë, et nos prez au printemps,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatans.
Pour le prince, entre tous sans peine on le remarque,
Et d'une stade loin il sent son grand monarque;
Dans toute sa personne il a je ne sçay quoy
Qui d'abord fait juger que c'est un maître roy.
Il le fait d'une grace à nulle autre seconde,
Et cela, sans mentir, luy sied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme de toutes parts
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards :
Ce sont autour de luy confusions plaisantes,
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le ciel,
Et la feste de Pan, parmy nous si cherie,
Auprés de ce spectacle est une gueuserie.
Mais, puis que sur le fier vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, et ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LYCARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t'en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNÉ, LYCARSIS.

LYCARSIS.

C'est de cette façon que l'on punit les gens
Quand ils font les benêts et les impertinens.

DAPHNÉ.

Le Ciel tienne, pasteur, vos brebis toûjours saines!

EROXENE.

Cerés tienne de grains vos granges toûjours pleines!

LYCARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un epoux
Qui vous aime beaucoup et soit digne de vous!

DAPHNÉ.

Ah! Lycarsis, nos vœux à mesme but aspirent.

EROXENE.

C'est pour le mesme objet que nos deux cœurs soûpirent.

DAPHNÉ.

Et l'Amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons icy chercher vostre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la preference.

LYCARSIS.

Nymphes...

DAPHNÉ.

Pour ce bien seul nous poussons des soûpirs.

LYCARSIS.

Je suis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

DAPHNÉ.

C'est un peu librement expliquer sa pensée.

LYCARSIS.

Pourquoy ?

EROXENE.

La bienseance y semble un peu blessée.

LYCARSIS.

Ah ! point.

DAPHNÉ.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut sans nulle honte en faire un libre aveu.

LYCARSIS.

Je...

EROXENE.

Cette liberté nous peut estre permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

LYCARSIS.

C'est blesser ma pudeur que me flater ainsi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modestie icy.

DAPHNÉ.

Enfin tout nostre bien est en vostre puissance.

EROXENE.

C'est de vous que dépend nostre unique esperance.

DAPHNÉ.

Trouverons-nous en vous quelques difficultez?

LYCARSIS.

Ah !

EROXENE.

Nos vœux, dites-moy, seront-ils rejettez?

LYCARSIS.

Non. J'ay receu du Ciel une ame peu cruelle;
Je tiens de feu ma femme, et je me sens, comme elle,
Pour les desirs d'autruy beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.

DAPHNÉ.

Accordez donc Myrtil à nostre amoureux zele.

EROXENE.

Et souffrez que son choix regle nostre querelle.

LYCARSIS.

Myrtil?

DAPHNÉ.

Oüy, c'est Myrtil que de vous nous voulons.

EROXENE.

De qui pensez-vous donc qu'icy nous vous parlons?

LYCARSIS.

Je ne sçay; mais Myrtil n'est guere dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNÉ.

Son merite naissant peut fraper d'autres yeux,
Et l'on veut s'engager un bien si precieux,
Prevenir d'autres cœurs, et braver la fortune
Sous les fermes liens d'une chaisne commune.

EROXENE.

Comme par son esprit et ses autres brillans
Il rompt l'ordre commun et devance le temps,
Nostre flâme pour luy veut en faire de mesme,
Et regler tous ses vœux sur son merite extrême.

LYCARSIS.

Il est vray qu'à son âge il surprend quelquefois;

Et cet Athenien qui fut chez moy vingt mois,
Qui, le trouvant joly, se mit en fantaisie
De luy remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond ;
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,
Et son fait est meslé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ.

Il n'est point tant enfant qu'à le voir chaque jour
Je ne le croye atteint déja d'un peu d'amour,
Et plus d'une avanture à mes yeux s'est offerte
Où j'ay connu qu'il suit la jeune Melicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer, et je voy...

LYCARSIS.

Franc abus.
Pour elle, passe encore : elle a deux ans de plus,
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance ;
Mais, pour luy, le jeu seul l'occupe tout, je pense,
Et les petits desirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNÉ.

Enfin nous desirons par le nœud d'hymenée
Attacher sa fortune à nostre destinée.

EROXENE.

Nous voulons l'une et l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LYCARSIS.

Je m'en tiens honoré autant qu'on sçauroit croire.
Je suis un pauvre pastre, et ce m'est trop de gloire
Que deux nymphes d'un rang le plus haut du païs
Disputent à se faire un époux de mon fils.

Puis qu'il vous plaist qu'ainsi la chose s'execute,
Je consens que son choix regle vostre dispute;
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrest
Pourra pour son recours m'épouser, s'il luy plaît:
C'est toûjours même sang et presque même chose.
Mais le voicy, souffrez qu'un peu je le dispose.
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraischement,
Et voila ses amours et son attachement.

SCENE V.

MYRTIL, LYCARSIS, EROXENE, DAPHNÉ.

MYRTIL.

Innocente petite beste,
Qui contre ce qui vous arreste
Vous debattez tant à mes yeux,
De vostre liberté ne plaignez point la perte;
Vostre destin est glorieux,
Je vous ay pris pour Melicerte.

Elle vous baisera, vous prenant dans sa main,
Et de vous mettre en son sein
Elle vous fera la grace.
Est-il un sort au monde et plus doux et plus beau?
Et qui des rois, helas! heureux petit moineau,
Ne voudroit estre en vostre place?

LYCARSIS.

Myrtil, Myrtil, un mot. Laissons là ces joyaux,

Il s'agit d'autre chose icy que de moineaux.
Ces deux nymphes, Myrtil, à la fois te pretendent,
Et, tout jeune déja, pour époux te demandent
Je dois par un hymen t'engager à leurs vœux,
Et c'est toy que l'on veut qui choisisses des deux.

MYRTIL.

Ces nymphes...

LYCARSIS.

Oüy, des deux tu peux en choisir une.
Voy quel est ton bonheur, et benis la fortune.

MYRTIL.

Ce choix qui m'est offert peut-il m'estre un bonheur
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur?

LYCARSIS.

Enfin, qu'on le reçoive, et que, sans se confondre,
A l'honneur qu'elles font on songe à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui regne parmy nous,
Deux nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à vous,
Et de vos qualitez les merveilles écloses
Font que nous renversons icy l'ordre des choses.

DAPHNÉ.

Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter sur ce choix vos yeux et votre cœur,
Et nous n'en voulons point prevenir les suffrages
Par un recit paré de tous nos avantages.

MYRTIL.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend;
Mais cet honneur pour moy, je l'avoüe, est trop grand.
A vos rares bontez il faut que je m'oppose;
Pour meriter ce sort, je suis trop peu de chose;
Et je serois fasché, quels qu'en soient les appas,

Qu'on vous blasmast pour moy de faire un choix trop bas.

EROXENE.

Contentez nos desirs, quoy qu'on en puisse croire,
Et ne vous chargez point du soin de nostre gloire.

DAPHNÉ.

Non, ne descendez point dans ces humilitez,
Et laissez-nous juger ce que vous meritez.

MYRTIL

Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente,
Et peut seul empescher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes beautez
Egales en naissance et rares qualitez ?
Rejetter l'une ou l'autre est un crime effroyable,
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

EROXENE.

Mais, en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ.

Puis que nous consentons à l'arrest qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MYRTIL.

Et bien, si ces raisons ne vous satisfont pas
Celle-cy le fera : j'aime d'autres appas,
Et je sens bien qu'un cœur qu'un bel objet engage
Est insensible et sourd à tout autre avantage.

LYCARSIS.

Comment donc? qu'est-ce-cy? qui l'eust pû presumer?
Et sçavez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer?

MYRTIL.

Sans sçavoir ce que c'est, mon cœur a sceu le faire.

LYCARSIS.

Mais cet amour me choque et n'est pas necessaire.

MYRTIL.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaist,
Me faire un cœur sensible et tendre comme il est.

LYCARSIS.

Mais ce cœur que j'ay fait me doit obeïssance.

MYRTIL.

Oüy, lors que d'obeïr il est en sa puissance.

LYCARSIS.

Mais enfin sans mon ordre il ne doit point aimer.

MYRTIL.

Que n'empeschiez-vous donc que l'on peust le charmer?

LYCARSIS.

Et bien, je vous défends que cela continuë.

MYRTIL.

La défense, j'ay peur, sera trop tard venuë.

LYCARSIS.

Quoy! les peres n'ont pas des droits superieurs?

MYRTIL.

Les dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LYCARSIS.

Les dieux... Paix, petit sot, cette philosophie
Me...

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LYCARSIS.

Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Ou je vay luy donner le foüet tout devant vous.
Ah! ah! je vous feray sentir que je suis pere.

DAPHNÉ.

Traitons, de grace, icy les choses sans colere.

EROXENE.

Peut-on sçavoir de vous cet objet si charmant

Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son amant?

MYRTIL.

Melicerte, Madame; elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Myrtil, ses qualitez aux nostres?

DAPHNÉ.

Le choix d'elle et de nous est assez inégal

MYRTIL.

Nymphes, au nom des dieux, n'en dites point de mal;
Daignez considerer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jettez point dans un desordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos celestes attrais,
Elle n'a point de part au crime que je fais :
C'est de moy, s'il vous plaist, que vient toute l'offense.
Il est vray, d'elle à vous je sçay la difference;
Mais par sa destinée on se trouve enchaisné,
Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le respect, nymphes, imaginable,
Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dy ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez, mon cœur apprehende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'ayme bien mieux prendre congé de vous.

LYCARSIS.

Myrtil, hola! Myrtil! Veux-tu revenir, traistre!
Il fuit; mais on verra qui de nous est le maistre.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports;
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.



ACTE II

SCENE PREMIERE.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

Ah! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Lycarsis qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oüy.

MELICERTE.

Que les qualitez dont Myrtil est orné
Ont sceu toucher d'amour Eroxene et Daphné?

CORINE.

Oüy.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande
Qu'ensemble elles en ont déja fait la demande,
Et que dans ce debat elles ont fait dessein
De passer dés cette heure à recevoir sa main?
Ah! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,
Et que c'est foiblement que mon soucy te touche!

CORINE.

Mais quoy! que voulez-vous? C'est là la verité,
Et vous redites tout comme je l'ay conté.

MELICERTE.

Mais comment Lycarsis reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je croy, qui doit beaucoup luy plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toy qui sçais mon ardeur,
Qu'avec ce mot, helas! tu me perces le cœur?

CORINE.

Comment?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable
Auprés d'elles me rend trop peu considerable,
Et qu'à moy, par leur rang, on les va preferer,
N'est-ce pas une idée à me desespérer?

CORINE.

Mais quoy! je vous réponds et dis ce que je pense.

MELICERTE.

Ah! tu me fais mourir par ton indifference.
Mais dy, quels sentimens Myrtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne sçay.

MELICERTE.

Et c'est là ce qu'il faloit sçavoir,
Cruelle!

CORINE.

En verité, je ne sçay comment faire,
Et de tous les costez je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvemens

D'un cœur, helas! remply de tendres sentimens.
Va-t'en, laisse-moy seule en cette solitude
Passer quelques momens de mon inquietude.

SCENE II.

MELICERTE.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer,
Et Belise avoit sceu trop bien m'en informer.
Cette charmante mere, avant sa destinée,
Me disoit une fois, sur le bord du Pénée :
« Ma fille, songe à toy, l'amour aux jeunes cœurs
Se presente toujours entouré de douceurs.
D'abord il n'offre aux yeux que choses agreables;
Mais il traisne aprés luy des troubles effroyables,
Et, si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toûjours, comme d'un mal, défends toy de ses traits.»
De ces leçons, mon cœur, je m'estois souvenuë ;
Et, quand Myrtil venoit à s'offrir à ma veuë,
Qu'il joüoit avec moy, qu'il me rendoit des soins,
Je vous disois toûjours de vous y plaire moins.
Vous ne me creustes point, et vostre complaisance
Se vit bien-tost changée en trop de bien-veillance...
Dans ce naissant amour, qui flatoit vos desirs,
Vous ne vous figuriez que joye et que plaisirs ;
Cependant vous voyez la cruelle disgrace
Dont en ce triste jour le destin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voila reduit !
Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, je vous l'avois bien dit !

Mais tenons, s'il se peut, nostre douleur couverte.
Voicy...

SCENE III.

MYRTIL, MELICERTE.

MYRTIL.

J'ay fait tantost, charmante Melicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-estre un jour je deviendray jaloux.
C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moy-même.
Le present n'est pas grand; mais les divinitez
Ne jettent leurs regards que sur les volontez.
C'est le cœur qui fait tout, et jamais la richesse
Des presens que... Mais, Ciel! d'où vient cette tristesse?
Qu'avez-vous, Melicerte, et quel sombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point, et ce morne silence
Redouble encor ma peine et mon impatience.
Parlez, de quel ennuy ressentez-vous les coups?
Qu'est-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'est rien.

MYRTIL.

Ce n'est rien, dites-vous?
Et je voy cependant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
Ah! ne me faites point un secret dont je meurs,

Et m'expliquez, helas! ce que disent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MYRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre,
Et ne blessez-vous pas nostre amour aujourd'huy
De vouloir me voler ma part de vostre ennuy?
Ah! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MELICERTE.

Hé bien! Myrtil, hé bien! il faut donc vous le dire...
J'ay sceu que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxene et Daphné vous veulent pour époux;
Et je vous avoüeray que j'ay cette foiblesse
De n'avoir pû, Myrtil, le sçavoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la rigoureuse loy
Qui les rend, dans leurs vœux, préferables à moy.

MYRTIL.

Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse!
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse,
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse estre jamais à quelqu'autre qu'à vous!
Que je puisse accepter une autre main offerte!
Hé! que vous ay-je fait, cruelle Melicerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoy! faut-il que de luy vous ayez quelque crainte?
Je suis bien mal-heureux de souffrir cette atteinte:
Et que me sert d'aimer comme je fais, helas!
Si vous estes si preste à ne le croire pas?

MELICERTE.

Je pourrois moins, Myrtil, redouter ces rivales
Si les choses estoient de part et d'autre égales,

Et dans un rang pareil j'oserois esperer
Que peut-estre l'amour me feroit preferer ;
Mais l'inégalité de bien et de naissance
Qui peut d'elles à moy faire la difference...

MYRTIL.

Ah! leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il suffit, et dans vostre personne
Je voy rang, biens, tresors, états, sceptres, couronne,
Et, des rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une verité toute sincere et pure,
Et pouvoir en douter est me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien! je croy, Myrtil, puis que vous le voulez,
Que vos vœux par leur rang ne sont point ébranlez,
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles,
Vostre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles ;
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivez la voix :
Vostre pere, Myrtil, reglera vostre choix,
Et de mesme qu'à vous je ne luy suis pas chere,
Pour preferer à tout une simple bergere.

MYRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'est pere ny dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux,
Et toûjours de mes vœux reyne comme vous estes...

MELICERTE.

Ah! Myrtil, prenez garde à ce qu'icy vous faites!
N'allez point presenter un espoir à mon cœur
Qu'il recevroit peut-estre avec trop de douceur,
Et qui, tombant aprés comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrace.

MYRTIL.

Quoy! faut-il des sermens appeller le secours,
Lors que l'on vous promet de vous aimer toûjours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien, puis qu'il le faut, je jure par les dieux,
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux
Qu'on me tuëra plûtost que je vous abandonne.
Recevez-en icy la foy que je vous donne,
Et souffrez que ma bouche avec ravissement
Sur cette belle main en signe le serment.

MELICERTE.

Ah! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MYRTIL.

Est-il rien... Mais, ô Ciel! on vient troubler ma joye.

SCENE IV.

LYCARSIS, MYRTIL, MELICERTE.

LYCARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moy.

MELICERTE.

Quel sort fâcheux!

LYCARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
Peste! mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maistre déja vous sçavez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce sçavant qu'Athenes exila,
Dans sa philosophie appris ces choses-là;

Et vous, qui luy donnez de si douce maniere
Vostre main à baiser, la gentille bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs?

MYRTIL.

Ah ! quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LYCARSIS.

Je veux luy parler, moy. Toutes ces amitiez...

MYRTIL.

Je ne souffriray point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage,
Mais je sçauray sur moy vous punir de l'outrage.
Oüy, j'atteste le Ciel que, si, contre mes vœux,
Vous luy dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais avec ce fer, qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein vous chercher un supplice,
Et par mon sang versé luy marquer promptement
L'éclatant desaveu de vostre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflâme,
Et que mon dessein soit de seduire son ame :
S'il s'attache à me voir, et me veut quelque bien,
C'est de son mouvement : je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon cœur veüille icy se défendre
De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre :
Je l'aime, je l'avoüe, autant qu'on puisse aimer ;
Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer.
Et, pour vous arracher toute injuste créance,
Je vous promets icy d'éviter sa presence,
De faire place au choix où vous vous resoudrez,
Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

LYCARSIS, MYRTIL.

MYRTIL.

Et bien, vous triomphez avec cette retraite,
Et dans ces mots vostre ame a ce qu'elle souhaite;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjoüissez,
Que vous serez trompé dans ce que vous pensez,
Et qu'avec tous vos soins, toute vostre puissance,
Vous ne gagnerez rien sur ma perseverance.

LYCARSIS.

Comment! à quel orgueil, fripon, vous vois-je aller?
Est-ce de la façon que l'on me doit parler?

MYRTIL.

Oüy, j'ay tort, il est vray, mon transport n'est pas sage.
Pour rentrer au devoir, je change de langage,
Et je vous prie icy, mon pere, au nom des dieux,
Et par tout ce qui peut vous estre precieux,
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moy vous donne la nature.
Ne m'empoisonnez point vos bien-faits les plus doux.
Le jour est un present que j'ay receu de vous;
Mais dequoy vous seray-je aujourd'huy redevable
Si vous me l'allez rendre, helas! insupportable?
Il est, sans Melicerte, un supplice à mes yeux;
Sans ses divins appas, rien ne m'est precieux;
Ils font tout mon bonheur et toute mon envie,
Et, si vous me l'ostez, vous m'arrachez la vie.

LYCARSIS, [*à part*].

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendart?
Quel amour, quels transports, quels discours pour son âge!
J'en suis confus, et sens que cet amour m'engage.

MYRTIL, [*se jetant à ses genoux*].

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prest d'obeïr.

LYCARSIS, [*à part*].

Je ne puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MYRTIL.

Que si dans vostre cœur un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Melicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LYCARSIS.

Leve-toy.

MYRTIL.

Serez-vous sensible à mes soûpirs?

LYCARSIS.

Oüy.

MYRTIL.

J'obtiendray de vous l'objet de mes desirs?

LYCARSIS.

Oüy

MYRTIL.

Vous ferez pour moy que son oncle l'oblige
A me donner sa main?

LYCARSIS.

Oüy. Leve-toy, te dis-je.

MYRTIL.

O pere le meilleur qui jamais ait esté,
Que je baise vos mains aprés tant de bonté !

LYCARSIS.

Ah ! que pour ses enfans un pere a de foiblesse !
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse,
Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux
Quand on vient à songer que cela sort de vous ?

MYRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée ?
Ne changerez-vous point, dites-moy, de pensée ?

LYCARSIS.

Non.

MYRTIL.

Me permettez-vous de vous desobeïr
Si de ces sentimens on vous fait revenir ?
Prononcez le mot.

LYCARSIS.

Oüy. Ha ! nature, nature !
Je m'en vais trouver Mopse, et luy faire ouverture
De l'amour que sa niece et toy vous vous portez.

MYRTIL.

Ah ! que ne dois-je point à vos rares bontez !
Quelle heureuse nouvelle à dire à Melicerte !
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ay de courir luy porter
Ce merveilleux succez qui la doït contenter.

SCENE VI.

ACANTE, TYRENE, MYRTIL.

ACANTE.

Ah! Myrtil, vous avez du Ciel receu des charmes
Qui nous ont preparé des matieres de larmes,
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enleve les cœurs.

TYRENE.

Peut-on sçavoir, Myrtil, vers qui, de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles,
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel sort vostre cœur nous partage.

TYRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup que traîner si longtemps.

MYRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à vostre flâme.
La belle Melicerte a captivé mon ame;
Auprés de cet objet mon sort est assez doux
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous;
Et, si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez l'un ny l'autre aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah! Myrtil, se peut-il que deux tristes amans...

TYRENE.

Est-il vray que le Ciel, sensible à nos tourmens...

MYRTIL.

Oüy. Content de mes fers comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire :
J'ay de mon pere encor changé les volontez,
Et l'ay fait consentir à mes felicitez.

ACANTE.

Ah! que cette avanture est un charmant miracle,
Et qu'à nostre poursuite elle oste un grand obstacle!

TYRENE.

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'estre contens tous deux.

SCENE VII.

NICANDRE, MYRTIL, ACANTE, TYRENE.

NICANDRE.

Sçavez-vous en quel lieu Melicerte est cachée?

MYRTIL.

Comment?

NICANDRE.

En diligence elle est par tout cherchée.

MYRTIL.

Et pourquoy?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'est pour elle qu'icy le roy s'est transporté :

Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

MYRTIL

O Ciel! expliquez-moy ce discours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce sont des incidens grands et mysterieux.
Oüy, le roy vient chercher Melicerte en ces lieux;
Et l'on dit qu'autrefois feu Belise, sa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frere...
Mais je me suis chargé de la chercher par tout.
Vous sçaurez tout cela tantost de bout en bout.

MYRTIL.

Ah! dieux! quelle rigueur! Hé, Nicandre, Nicandre!

ACANTE.

Suivons aussi ses pas afin de tout apprendre.

(Cette comedie n'a point esté achevée; il n'y avoit que ces deux actes de faits lors que le roy la demanda. Sa Majesté en ayant esté satisfaite pour la feste où elle fut representée, le sieur de Moliere ne l'a point finie.)



PASTORALE COMIQUE

PIECE COMIQUE

DU

BALLET DES MUSES

NOMS DES ACTEURS.

IRIS, jeune bergere	Mlle de Brie.
LYCAS, riche pasteur . . .	Moliere.
FILENE, riche pasteur	Destival.
CORIDON, jeune berger.	La Grange.
Berger enjoué	Blondel.
Un Pastre.	Chasteau-Neuf.



BALLET DES MUSES

TROISIÉME ENTRÉE.

Talie, à qui la comedie est consacrée, a pour son partage une piece comique representée par les comediens du roy (Moliere et sa troupe), et composée par celuy de tous nos poëtes qui dans ce genre d'écrire peut le plus justement se comparer aux anciens.

PASTORALE COMIQUE

La premiere scene est entre Lycas, riche pasteur, et Coridon, son confident.

La seconde scene est une ceremonie magique de chantres et danceurs.

Les deux magiciens dançans sont : les sieurs La Pierre et Favier.

Les trois magiciens assistans et chantans sont : messieurs Le Gros, Don et Gaye.

(*Ils chantent.*)

Deesse des appas,
Ne nous refuse pas

La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe et tes gans.

O toy qui peux rendre agreables
Les visages les plus mal-faits,
Repans, Venus, de tes attrais
Deux ou trois dozes charitables
Sur ce museau tondu tout frais.

Deesse des appas,
Ne nous, etc.

Ah! qu'il est beau,
Le jouvenceau!
Ah! qu'il est beau! ah! qu'il est beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
Auprés de luy les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah! qu'il est beau,
Le jouvenceau!
Ah! qu'il est beau! ah! qu'il est beau!
Ho, ho, ho, ho, ho, ho

Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli, qu'il est joli!
Est-il des yeux qu'il ne ravisse?
Il passe en beauté feu Narcisse,
Qui fut un blondin accompli.

Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli, qu'il est joli!
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

Les six magiciens assistans et dançans sont : les sieurs Chicaneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu et Foignard.

La troisiéme scene est entre Lycas et Filene, riches pasteurs.

FILENE *chante.*

Paissez, cheres brebis, les herbettes naissantes.
Ces prés et ces ruisseaux ont dequoy vous charmer;
Mais, si vous desirez vivre tousjours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aymer.

Lycas, voulant faire des vers, nomme le nom d'Iris, sa maistresse, en presence de Filene, son rival, dont Filene en colere chante :

Est-ce toy que j'entens, temeraire? est-ce toy
Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loy?

LYCAS *respond.*

Ouy, c'est moy; ouy, c'est moy.

FILENE.

Oses-tu bien en aucune façon
Proferer ce beau nom?

LYCAS.

Hé! pourquoy non? hé! pourquoy non?

FILENE.

Iris charme mon ame,

Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flâme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'estrangleray, mangeray,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis, je le feray,
Je t'estrangleray, mangeray.
Il suffit que j'en ay juré :
Quand les dieux prendroient ta querelle,
Je t'estrangleray, mangeray,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle !

La quatriéme scene est entre Lycas et Iris, jeune bergere dont Lycas est amoureux.

La cinquiéme scene est entre Lycas et un pastre qui apporte un cartel à Lycas de la part de Filene, son rival.

La sixiéme scene est entre Lycas et Coridon.

La septiéme scene est entre Lycas et Filene.

FILENE, *venant pour se battre, chante.*

Arreste, malheureux!
Tourne, tourne visage,
Et voyons qui des deux

Obtiendra l'avantage.

Lycas parle, et Filene reprend :

C'est par trop discourir,
Allons, il faut mourir.

La huitiéme scene est de huit paysans qui, venant pour separer Filene et Lycas, prennent querelle et dancent en se battant.

Les huit paysans sont : les sieurs Dolivet, Paysan, Desonets, Du Pron, La Pierre, Mercier, Pesan et le Roy.

La neufviéme scene est entre Coridon, jeune berger, et les huit paysans, qui, par les persuasions de Coridon, se reconcilient, et, aprés s'estre reconciliez, dancent.

La dixiéme scene est entre Filene, Lycas et Coridon.

L'onziéme scene est entre Iris, bergere, et Coridon, berger.

La douziéme scene est entre Iris, bergere, Filene, Lycas et Coridon.

FILENE *chante.*

N'attendez pas qu'icy je me vante moy-mesme
Pour le choix que vous balancez.
Vous avez des yeux, je vous ayme :
C'est vous en dire assez.

La treiziéme scene est entre Filene et Lycas, qui, rebutez par la belle Iris, chantent ensemble leur desespoir.

FILENE.

Helas! peut-on sentir de plus vive douleur?
Nous preferer un servile pasteur!
Ho Ciel!

LYCAS.

Ho sort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoy! tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de perseverance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de soins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour,

FILENE.

Avec tant de mespris sont traittez en ce jour!
Ha! cruelle,

LYCAS.

Cœur dur,

FILENE.

Tigresse,

LYCAS.

Inexorable,

FILENE.

Inhumaine,

LYCAS.

Inflexible,

FILENE.

Ingrate,

LYCAS.

Impitoyable,

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir?
Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obeïr.

FILENE.

Mourons, Lycas.

LYCAS.

Mourons, Filene.

FILENE.

Avec ce fer finissons nostre pene.

LYCAS.

Pousse!

FILENE.

Ferme!

LYCAS.

Courage!

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puis qu'un mesme malheur aujourd'huy nous assemble,
Allons, partons ensemble.

La quatorziéme scene est d'un jeune berger enjoüé qui, venant consoler Filene et Lycas, chante :

Ha ! quelle folie
De quitter la vie
Pour une beauté
Dont on est rebuté !
On peut, pour un objet aimable
Dont le cœur nous est favorable,
Vouloir perdre la clarté ;
Mais quitter la vie
Pour une beauté
Dont on est rebuté,
Ha ! quelle folie !

La quinziéme et derniere scene est d'une Égyptienne suivie d'une douzaine de gens qui, ne cherchans que la joye, dancent avec elle aux chansons qu'elle chante agreablement. En voicy les paroles :

PREMIER AIR

D'un pauvre cœur
Soulagez le martyre,
D'un pauvre cœur
Soulagez la douleur !
J'ay beau vous dire

Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur.
Ha ! cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur !
D'un pauvre cœur
Soulagez le martyre,
D'un pauvre cœur
Soulagez la douleur !

SECOND AIR.

Croyez-moy, hastons-nous, ma Silvie,
Usons bien des momens precieux.
Contentons icy nostre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne sçaurions, vous et moy, faire mieux.
Quand l'hyver a glacé nos guerets,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramene à nos champs leurs atrais ;
Mais, helas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons-y l'un et l'autre empressez ;
Du plaisir faisons nostre affaire,
Des chagrins songeons à nous défaire :
Il vient un temps où l'on en prend assez.
Quand l'hiver a glacé nos guerets,

Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramene à nos champs leurs atrais;
Mais, helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

L'Egyptienne qui dance et chante est Noblet l'aisné.
Les douze dançans sont :

Quatre joüans de la guitare : Monsieur de Lully, Messieurs Beauchamp, Chicaneau et Vagnart;

Quatre joüans des castagnettes : Les sieurs Favier, Bonard, S. André et Arnauld ;

Quatre joüans des gnacares : Messieurs La Marre, Des Airs second, Du Feu et Pesan.



LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

COMEDIE

ACTEURS.

ADRASTE, gentilhomme françois, amant d'Isidore.
D. PEDRE, Sicilien, amant d'Isidore.
ISIDORE, Grecque, esclave de D. Pedre.
CLIMENE, sœur d'Adraste.
HALI, valet d'Adraste.
LE SENATEUR.
LES MUSICIENS.
TROUPE D'ESCLAVES.
TROUPE DE MAURES.
DEUX LACQUAIS.



LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI, *aux Musiciens.*

CHUT!... N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle. Il fait noir comme dans un four; le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soy et d'estre toûjours tout entier aux passions d'un maistre, de n'estre réglé que par ses humeurs et de se voir reduit à faire ses propres

affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait icy épouser ses inquietudes, et, parce qu'il est amoureux, il faut que nuit et jour je n'aye aucun repos. Mais voicy des flambeaux, et sans doute c'est luy.

SCENE II.

ADRASTE ET DEUX LACQUAIS, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toy, Hali ?

HALI.

Et qui pourroit-ce estre que moy, à ces heures de nuit? Hors vous et moy, Monsieur, je ne croy pas que personne s'avise de courir maintenant les ruës.

ADRASTE.

Aussi ne croy-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens : car enfin ce n'est rien d'avoir à combatre l'indiference ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime; on a toûjours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soûpirs. Mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir sçavoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour luy plaire ou luy déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes, et c'est où me réduit l'incommode jaloux

qui veille avec tant de soucy sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtez.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler, et il me semble, à moy, que vos yeux et les siens, depuis prés de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vray qu'elle et moy souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoistre que chacun de nostre côté nous ayons comme il faut expliqué ce langage, et que sçais-je, aprés tout, si elle entend bien tout ce que mes regards luy disent, et si les siens me disent ce que je croy par fois entendre ?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre maniere.

ADRASTE.

As-tu là tes musiciens?

HALI.

Oüy.

ADRASTE.

Fay-les approcher. Je veux jusques au jour les faire icy chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroistre à quelque fenestre.

HALI.

Les voicy. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanterent l'autre jour.

ADRASTE.

Non, ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah ! Monsieur, c'est du beau beccare.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau beccare?

HALI.

Monsieur, je tiens pour le beccare : vous sçavez que je m'y connois. Le beccare me charme; hors du beccare, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non, je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce réverie.

HALI.

Je voy bien que vous estes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scene d'une petite comedie que je leur ay veu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tous remplis de langueur, qui sur bémol viennent separément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses, et là-dessus vient un berger joyeux, avec un beccare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voicy, tout juste, un lieu propre à servir de scene, et voila deux flambeaux pour éclairer la comedie.

ADRASTE.

Place-toy contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans je fasse cacher les lumieres.

SCENE III

Chantée par trois musiciens.

PREMIER MUSICIEN.

Si du triste recit de mon inquietude
Je trouble le repos de vostre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchez.
Quand vous sçaurez l'excés de mes peines secrettes,
Tout rochers que vous estes,
Vous en serez touchez.

DEUXIÉME MUSICIEN.

Les oyseaux rejoüis, dés que le jour s'avance,
Recommancent leurs chants dans ces vastes forets;
Et moy, j'y recommance
Mes soûpirs languissans et mes tristes regrets.
Ah! mon cher Philene!

PREMIER MUSICIEN.

Ah! mon cher Tirsis!

DEUXIÉME MUSICIEN.

Que je sens de peine!

PREMIER MUSICIEN.

Que j'ay de soucis!

DEUXIÉME MUSICIEN.

Toûjours sourde à mes vœux est l'ingrate Climene.

PREMIER MUSICIEN.

Cloris n'a point pour moy de regards adoucis.

TOUS DEUX.

O loy trop inhumaine!
Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoy leur laisses-tu le pouvoir de charmer?

TROISIÉME MUSICIEN.

Pauvres amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines!
Jamais les ames bien saines
Ne se payent de rigueur.
Et les faveurs sont les chaínes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles icy
Auprés de qui je m'empresse;
A leur voüer ma tendresse
Je mets mon plus doux soucy.
Mais, lorsque l'on est tygresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.

PREMIER ET DEUXIÉME MUSICIENS

Heureux, helas! qui peut aimer ainsy!

HALI.

Monsieur, je viens d'ouyr quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire viste, et qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE IV.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE, *sortant en bonnet de nuit et robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

Il y a quelque temps que j'entens chanter à ma porte, et sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent estre.

ADRASTE.

Hali?

HALI.

Quoy?

ADRASTE.

N'entens-tu plus rien?

HALI.

Non.

(*D. Pedre est derriere eux qui les écoute.*)

ADRASTE.

Quoy! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque, et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toûjours tout accés auprés d'elle?

HALI.

Je voudrois de bon cœur que le diable l'eust emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est! Ah! si nous le tenions icy, que je prendrois de joye à vanger sur son dos

tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire!

ADRASTE.

Si faut-il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper nostre brutal; j'y suis trop engagé pour en avoir le démenty, et, quand j'y devrois employer...

HALI.

Monsieur, je ne sçay pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte, et, si vous le voulez, j'entreray doucement pour découvrir d'où cela vient.

(*D. Pedre se retire sur sa porte.*)

ADRASTE.

Oüy, fais, mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toy. Plût au Ciel que ce fût la charmante Isidore!

D. PEDRE, *luy donnant sur la joue.*

Qui va là?

HALI, *luy en faisant de mesme.*

Amy.

D. PEDRE.

Hola! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthelemy! allons, promptement, mon epée, ma rondache, ma halebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fuzilz! Viste, dépeschez! Allons, tuë, point de quartier.

SCENE V.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

Je n'entens remüer personne. Hali! Hali!

HALI, *caché dans un coin.*

Monsieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens sont-ils sortis?

ADRASTE.

Non, personne ne bouge.

HALI, *en sortant d'où il estoit caché.*

S'ils viennent, ils seront frottez.

ADRASTE.

Quoy! tous nos soins seront donc inutiles, et toûjours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins?

HALI.

Non, le courroux du point d'honneur me prend; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétens faire éclater les talens que j'ay eus du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie

des sentimens qu'on a pour elle, et sçavoir les siens là-dessus. Aprés, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laissez-moy faire seulement; j'en essayerai tant de toutes les maniéres que quelque chose enfin nous pourra reüssir. Allons, le jour paroist; je vais chercher mes gens, et venir attendre en ce lieu que nôtre jaloux sorte.

SCENE VI.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne sçay pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'huy, et ce n'est guéres pour avoir le teint frais et les yeux brillans que se lever ainsi dés la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ay une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eust bien pû se passer, je croy, de ma presence; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oüy; mais je suis bien aise de vous voir toûjours avec moy. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans; et cette nuit encore on est venu chanter sous nos fenestres.

ISIDORE.

Il est vray, la musique en estoit admirable.

D. PEDRE.

C'estoit pour vous que cela se faisoit?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puis que vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous sçavez qui estoit celuy qui donnoit cette serenade?

ISIDORE.

Non pas; mais, qui que ce puisse estre, je luy suis obligée.

D. PEDRE.

Obligée!

ISIDORE.

Sans doute, puis qu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'on vous aime?

ISIDORE.

Fort bon : cela n'est jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin?

ISIDORE.

Assurément.

D. PEDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoy bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toûjours bien aise d'estre aimée : ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoy qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moy, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'aplaudisse en son cœur des conquestes que font ses yeux.

D. PEDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, sçavez-vous bien, moy qui vous aime, que je n'y en prens nullement?

ISIDORE.

Je ne sçay pas pourquoy cela; et, si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t'il rien qui marque davantage la beauté du chois que l'on fait, et n'est-ce pas pour s'aplaudir que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je seray fort ravy qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paroistre à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoy! jalous de ces choses-là?

D. PEDRE.

Oüy, jalous de ces choses-là, mais jalous comme

un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moy; sa delicatesse s'offense d'un soûris, d'un regard qu'on vous peut arracher; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accés aux galans, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise? vous prenez un mauvais party; et la possession d'un cœur est fort mal assurée lors qu'on prétend le retenir par force. Pour moy, je vous l'avouë, si j'estois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jalous, et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guéres à profiter du chagrin et de la colere que donne à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus; mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gesne, et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons et de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez; et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ay-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez joüir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continüelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excés d'amour.

ISIDORE.

Si c'est vostre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous estes aujourd'huy dans une humeur desobligeante, et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez estre de vous estre levée matin.

SCENE VII.

D. PEDRE, HALI, ISIDORE.

(Hali faisant plusieurs révérences à D. Pedre.)

D. PEDRE.

Tréve aux cerémonies. Que voulez-vous?

HALI.

(Il se retourne devers Isidore à chaque parole qu'il dit à D. Pedre, et luy fait des signes pour luy faire connoistre le dessein de son maistre.)

Signor (avec la permission de la Signore), je vous diray (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore) pour vous prier (avec la permission de la

Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore)...

D. PEDRE.

Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce costé.

HALI.

Signor, je suis un virtuose.

D. PEDRE.

Je n'ay rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je me mesle un peu de musique et de danse, j'ay instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maistre qui se plût à ces choses; et, comme je sçay que vous estes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala... Voicy une chanson nouvelle qui est du temps. Ecoutez bien. Chala bala.

SCENE VIII.

(*Hali chante dans cette scene, et les esclaves dansent dans les intervalles de son chant.*)

HALI ET QUATRE ESCLAVES, ISIDORE, D. PEDRE.

HALI *chante.*

D'un cœur ardant, en tous lieux,
Un amant suit une belle;
Mais d'un jalous odieux
La vigilance eternelle
Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca
Non aver danara,
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona cucina,
Mi levar matina,
Far boler caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

C'est un supplice à tous coups
Sous qui cet amant expire;
Mais, si d'un œil un peu doux
La belle voit son martyre

Et consent qu'aux yeux de tous
Pour ses attraits il soûpire,
Il pourroit bientost se rire
De tous les soins du jalous.

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara,
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona cucina,
Mi levar matina,
Far boler caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

D. Pedre.

Sçavez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent pour vos épaules
Les coups de baston ?

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonnara,
Si, si non andara.
Andara, andara,
O ti bastonnara.

Oh oh! quels egrillards! Allons, rentrons icy; j'ay changé de pensée, et puis le temps se couvre un peu. (*A Hali qui parêt encor là.*) Ah! fourbe, que je vous y trouve!

Hali.

Hé bien! oüy, mon maistre l'adore; il n'a point de plus grand desir que de luy montrer son

amour; et, si elle y consent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oüy, oüy, je la luy garde.

HALI.

Nous l'aurons malgré vous.

D. PEDRE.

Comment! coquin ..

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prens...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ay juré, elle sera à nous.

D. PEDRE.

Laisse-moy faire, je t'attraperay sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera nostre femme, la chose est resoluë; il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCENE IX.

ADRASTE, HALI.

HALI.

Monsieur, j'ay déja fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE

Ne te mets point en peine, j'ay trouvé par hazard tout ce que je voulois, et je vais joüir du bonheur de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'huy il venoit faire le portrait de cette adorable personne; et, comme il est depuis longtemps de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoye à sa place avec un petit mot de lettre pour me faire accepter Tu sçais que de tout temps je me suis plû à la peinture, et que par fois je manie le pinceau, contre la coûtume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sçache rien faire : ainsi j'auray la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jalous fâcheux ne soit toûjours present, et n'empesche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; et, pour te dire vray, j'ay, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagéme pour tirer cette belle Grecque des mains de son jalous, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moy faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, et j'ay déja preparé toutes choses.

HALI.

Je vay, de mon costé, me preparer aussy.

ADRASTE.

Je ne veux point perdre de temps. Hola! il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCENE X.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison?

ADRASTE.

J'y cherche le seigneur D. Pedre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il luy plaist, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE *lit.*

Je vous envoye, au lieu de moy, pour le portrait que vous sçavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les honnestes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je luy en ay faite. Il est sans contredit le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ay crû que je ne vous pouvois rendre un service plus agreable que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien sur tout de luy parler d'aucune récompense, car c'est un homme qui s'en offenseroit, et qui ne fait les choses que pour la gloire et pour la réputation.

D. Pedre, *parlant au François.*

Seigneur François, c'est une grande grace que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.

Adraste.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de merite.

D. Pedre.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCENE XI.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE, ET DEUX LACQUAIS.

D. Pedre.

Voicy un gentilhomme que Damon nous envoye, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. (*Adraste baise Isidore en la salüant, et Dom Pedre luy dit :*) Hola ! Seigneur François, cette façon de salüer n'est point d'usage en ce païs.

Adraste.

C'est la maniére de France.

D. Pedre.

La maniére de France est bonne pour vos femmes; mais pour les nostres elle est un peu trop familiére.

Isidore.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye. L'avanture me surprend fort, et, pour dire le vray,

je ne m'attendois pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne sans doute qui ne tinst à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ay pas grande habileté; mais le sujet icy ne fournit que trop de luy-mesme, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celuy-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose, mais l'adresse du peintre en sçaura couvrir les defauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun, et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir representer les graces aux yeux de tout le monde aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si vostre pinceau flate autant que vostre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous oste le moyen d'en faire un portrait qui puisse flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoy que vous en disiez, ne...

D. PEDRE.

Finissons cela, de grace; laissons les complimens, et songeons au portrait.

ADRASTE.

Allons, apportez tout.

(*On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.*)

ISIDORE

Où voulez-vous que je me place ?

ADRASTE.

Icy. Voicy le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les veuës favorables de la lumiere que nous cherchons.

ISIDORE.

Suis-je bien ainsy ?

ADRASTE.

Oüy. Levez-vous un peu, s'il vous plaist; un peu plus de ce costé-là, le corps tourné ainsy; la teste un peu levée, afin que la beauté du cou paroisse. Cecy un peu plus découvert. (*Il parle de sa gorge.*) Bon. Là, un peu davantage, encore tant soit peu.

D. PEDRE.

Il y a bien de la peine à vous mettre : ne sçauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISIDORE.

Ce sont icy des choses toutes neufves pour moy, et c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voila qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille. (*La faisant tourner un peu devers luy.*) Comme cela, s'il vous plaist. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce costé; vos yeux toûjours

tournez vers moy, je vous en prie ; vos regards attachez aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toûjours plus belles que le jour. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes, car toutes demandent les mesmes choses : un teint tout de lys ou de roses, un nez bien fait, une petite bouche et de grands yeux vifs, bien fendus, et sur tout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moy, je vous demande un portrait qui soit moy, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vostre, et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs et de charmes, et qu'on court de risque à les peindre !

D. PEDRE.

Le nez me semble un peu trop gros.

ADRASTE.

J'ay leu, je ne sçay où, qu'Apelle peignit autrefois une maitresse d'Alexandre, et qu'il en devint, la peignant, si éperdûment amoureux qu'il fut prés d'en perdre la vie : de sorte qu'Alexandre, par generosité, luy ceda l'objet de ses vœux. (*Il parle à D. Pedre.*) Je pourrois faire icy ce qu'Apelle fit autrefois ; mais vous ne feriez pas peut-estre ce que fit Alexandre.

ISIDORE.

Tout cela sent la nation, et toûjours messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand par tout.

ADRASTE.

On ne se trompe guére à ces sortes de choses, et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oüy, quand Alexandre seroit icy, et que ce seroit vostre amant, je ne pourrois m'empescher de vous dire que je n'ay rien veu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

D. PEDRE.

Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, parler : cela vous détourne de vostre ouvrage.

ADRASTE.

Ah ! point du tout. J'ay toûjours de coutume de parler quand je peins; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation pour réveiller l'esprit et tenir les visages dans la gayeté necessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCENE XII.

HALI, *vestu en Espagnol,* D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

Que veut cet homme-là ? Et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir?

HALI.

J'entre icy librement; mais entre cavaliers telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis D. Gilles d'Avalos, et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moy

HALI.

Oüy, un conseil sur un fait d'honneur : je sçay qu'en ces matiéres il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous. Mais je vous demande pour grace que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voila assez loin.

ADRASTE, *regardant Isidore.*

Elle a les yeux bleus.

HALI.

Seigneur, j'ay receu un soufflet : vous sçavez ce qu'est un soufflet lors qu'il se donne à main ouverte sur le beau milieu de la joue. J'ay ce soufflet fort sur le cœur, et je suis dans l'incertitude si, pour me vanger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. PEDRE.

Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est vostre ennemy?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaist.

ADRASTE, *aux genoux d'Isidore, pendant que D. Pedre parle à Hali.*

Oüy, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus : je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ay point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'estre à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne sçay si vous dites vray, mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais vous persüaday-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moy?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ay dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah! quand on aime bien, on se résout bientost.

ISIDORE.

Hé bien! allez, oüy, j'y consens.

ADRASTE.

Mais consentez-vous, dites-moy, que ce soit dés ce moment mesme?

ISIDORE.

Lors qu'on est une fois résolu sur la chose, s'arreste-t'on sur le temps ?

D. PEDRE, *à Hali.*

Voila mon sentiment, et je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez receu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil, et je pourray vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laisse aller sans vous reconduire; mais entre cavaliers cette liberté est permise.

ADRASTE.

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages... (*D. Pedre appercevant Adraste qui parle de prés à Isidore.*) Je regardois ce petit trou qu'elle a au costé du menton, et je croyois d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'huy, nous finirons une autre fois. (*Parlant à D. Pedre.*) Non, ne regardez rien encore ; faites serrer cela, je vous prie. (*A Isidore.*) Et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gay pour le dessein que j'ay d'achever nostre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserveray pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroist le plus civil du monde; et l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poly, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oüy; mais ils ont cela de mauvais qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent en étourdis à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils sçavent qu'on plaist aux dames par ces choses.

D. PEDRE.

Oüy; mais, s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs; et l'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

SCENE XIV.

CLIMENE, D. PEDRE, ISIDORE.

CLIMENE, *voilée*.

Ah! Seigneur cavalier, sauvez-moy, s'il vous plaist, des mains d'un mary furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe dans ses mouvemens tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusques à vouloir que je sois toûjours voilée; et, pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a reduite à me jetter chez vous pour vous demander vostre appuy contre son injustice. Mais je le voy paroistre. De grace, Seigneur cavalier, sauvez-moy de sa fureur.

D. PEDRE.

Entrez là-dedans avec elle, et n'apréhendez rien.

SCENE XV.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Hé quoy! Seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un François? Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE.

Les François excellent toûjours dans toutes les

choses qu'ils font; et, quand nous nous mélons d'estre jalous, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infame croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous estes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moy, je vous prie, la traiter comme elle merite.

D. PEDRE.

Ah! de grace, arrestez : l'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne; et, sur de pareilles matiéres, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est defendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a esté sans dessein; et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE.

Hé quoy! vous prenez son party, vous qui estes si délicat sur ces sortes de choses?

D. PEDRE.

Oüy, je prens son party; et, si vous voulez m'obliger, vous oublierez vostre colere, et vous vous reconciliërez tous deux. C'est une grace que je vous demande, et je la recevray comme un essay de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser; je feray ce que vous voudrez.

SCENE XVI.

CLIMENE, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Hola! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ay fait vostre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moy.

CLIMENE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sçauroit croire; mais je m'en vais prendre mon voile : je n'ay garde, sans luy, de paroistre à ses yeux.

D. PEDRE, [*à Adraste*].

La voicy qui s'en va venir; et son ame, je vous assure, a paru toute réjoüye lors que je luy ay dit que j'avois racommodé tout.

SCENE XVII.

ISIDORE, SOUS LE VOILE DE CLIMENE, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Puis que vous m'avez bien voulu donner vostre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moy, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oüy, je vous le promets, que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderay la memoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, Seigneur Dom Pedre, qu'à vostre consideration je m'en vay la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

C'est trop de grace que vous me faites. [*Aprés qu'ils sont sortis.*] Il est bon de pacifier et d'adoucir toûjours les choses. Hola! Isidore, venez.

SCENE XVIII.

CLIMENE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Comment! que veut dire cela?

CLIMENE, *sans voile.*

Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre hay de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravy de luy nuire, n'y eût-il point d'autre interest; que toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrester par la douceur et par la complaisance; qu'Isidore est

entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous estes pris pour dupe.

D. PEDRE.

Dom Pedre souffrira cette injure mortelle! Non, non, j'ay trop de cœur, et je vais demander l'appuy de la justice pour pousser le perfide à bout. C'est icy le logis d'un senateur. Hola!

SCENE XIX.

LE SENATEUR, D. PEDRE.

LE SENATEUR.

Serviteur, Seigneur Dom Pedre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SENATEUR.

J'ay fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de François m'a joüé une piece.

LE SENATEUR.

Vous n'avez, dans vostre vie, jamais rien veu de si beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SENATEUR.

Ce sont gens vétus en Maures qui dansent admirablement.

D. Pedre.

Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

Le Senateur.

Les habits merveilleux, et qui sont faits exprés.

D. Pedre.

Je vous demande l'appuy de la justice contre cette action.

Le Senateur.

Je veux que vous voyez cela; on la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

D. Pedre.

Comment! dequoy parlez-vous là?

Le Senateur.

Je parle de ma mascarade.

D. Pedre.

Je vous parle de mon affaire.

Le Senateur.

Je ne veux point aujourd'huy d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez; voyons si cela ira bien.

D. Pedre.

La peste soit du fou avec sa mascarade!

Le Senateur.

Diantre soit le fâcheux avecque son affaire!

SCENE DERNIERE.

Plusieurs Maures font une danse entr'eux, par où finit la comedie.



NOTES

DU TOME QUATRIÈME

L'AMOUR MEDECIN

Pour une pièce qui fut, comme nous l'apprend Molière dans son *Avertissement*, « proposée, faite, apprise et représentée en cinq jours », *l'Amour Medecin* est un véritable tour de force, d'autant plus surprenant que c'est à peine si, à quelques indices, on pourrait reconnaître la précipitation avec laquelle la pièce a été écrite. On l'a toujours regardée avec raison comme un chef-d'œuvre d'invention, d'esprit et de style; l'intrigue ne le cède en rien au dénouement, qui passe pour un modèle. *L'Amour Medecin* est le véritable point de départ des attaques de Molière contre la Faculté. Il avait déjà porté quelques coups aux médecins dans *Don Juan*, mais cette fois il rompt en visière avec eux et engage une campagne qu'il va continuer dans plusieurs des pièces qui suivront.

Commandé par le roi, *l'Amour Medecin* fut représenté pour la première fois à Versailles le 15 septembre 1665; il vint ensuite à Paris, où il fut joué, le 22 du même mois, sur le théâtre du Palais-Royal, et obtint vingt-six représentations consécutives.

La première édition de cette pièce est de 1666, et la seconde a paru en 1669; elle a été réimprimée dans le re-

cueil de 1682, avec quelques variantes dont les principales sont indiquées ci-après.

Page 7, ligne 13. Une variante, que nous préférerions, donne *vouliez-vous* au lieu de *voulez-vous*.

8, 30. *Marirois* est bien imprimé ainsi.

9, 4. *Saine* est employé ici dans le sens du latin *sana,* bien portante.

10, 26. *Cabinet,* buffet à plusieurs compartiments, surtout à l'usage des femmes.

12, 5. *Cadeau,* repas donné à des femmes.

19, 15. L'édition de 1682 ajoute ici : « Elle est morte? » et la réplique de Lisette commence par : « Non, Monsieur ».

21, 19. « *Ou* d'une fluxion » serait préférable à « *et* d'une fluxion ».

22, 20-21. *Tomès,* du grec τομή, incision : c'est Daquin, médecin du roi, et grand partisan de la saignée. — *Desfonandrès,* de φόνος, meurtre, et ἀνήρ, ἀνδρὸς, homme : le docteur Elie Béda Desfougerais, médecin du roi. — *Macroton,* de μακρὸς, long, et τόνος, ton, parce qu'il parle en bégayant : Guenaut, médecin de la reine, partisan déterminé de l'antimoine, avec lequel Boileau l'accuse d'avoir tué bon nombre de gens. — *Bahys*, de βαΰζειν, aboyer, parce qu'il bredouille : Esprit, médecin du roi, et partisan aussi de l'antimoine et du vin émétique.

26, 31. *Bec jaune* ou *béjaune* se dit d'une personne naïve, niaise, sotte, parce que les jeunes oiseaux ont le tour du bec jaune.

28, 28. *Prêter le collet* à quelqu'un, se mettre en position de lutter avec lui, parce que les gens qui se battent se prennent au collet.

31, 10. *Ptisane,* du latin *ptisana*, est l'ancienne forme de *tisane.*

32, 5. *Orviétan,* nom donné à un antidote fameux ap-

porté d'Italie par un homme d'Orvieto, et qu'on appliqua ensuite à tous les remèdes débités par les charlatans.

P. 33, l. 27. Les Trivelins et les Scaramouches sont des personnages de la comédie italienne.

34, 3. On fait généralement venir le nom de *Filerin* de φίλος et ἔρεβος, signifiant ami de l'enfer, de la mort. Nous mentionnons cette étymologie sans une grande conviction. On pense aussi que Filerin personnifie la Faculté de médecine.

36, 6. Après *qui donne du pain à tant de personnes,* l'édition de 1682 ajoute : « et, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtez de si beaux heritages. »

37, 24. Entre *Hé bien! Lisette*, et *me trouves-tu bien ainsi,* l'édition de 1682 a intercalé : « Que dis-tu de mon equipage? Crois-tu qu'avec cet habit je puisse dupper le bon homme? »

45, 10. « Obtenir *plus facilement* ce que je souhaite », dans l'édition de 1682.

49, 2. *La bécasse est bridée,* c'est-à-dire prise au piège : allusion aux lacets dans lesquels les bécasses se brident, se prennent elles-mêmes.

LE MISANTROPE[1]

Il existe, au sujet du *Misantrope,* une légende qui veut que la pièce n'ait eu aucun succès, et que, pour la faire

1. Nous avons reproduit ce titre tel que le donne l'édition originale. A une époque où l'on écrivait sans scrupule.. *ortographe,* on se souciait assez peu de conserver dans les mots la trace de leur étymologie. Quand on est arrivé à fixer l'orthographe d'une façon définitive, on en est revenu

passer, Molière ait été obligé, dès la quatrième représentation, d'y joindre *le Médecin malgré-luy*. Cette légende a, comme bien d'autres, le tort d'être absolument fausse. On a pu, en consultant le registre de la Comédie, s'assurer que *le Misantrope* seul avait eu vingt et une représentations consécutives, ce qui était un succès pour l'époque, et que *le Médecin malgré-luy* fut donné douze fois isolément avant d'être joint au *Misantrope* dans le même spectacle.

Il est bien certain, d'ailleurs, que ce chef-d'œuvre, appréciable seulement par des esprits éclairés, ne pouvait prétendre à une grande popularité. Mais cette fois Molière n'avait guère à se soucier des applaudissements de la foule : *le Misantrope,* connu à l'avance de toute la Cour, à qui l'auteur avait eu plusieurs occasions d'en lire des passages, avait son succès fait dans le monde des lettrés avant de paraître en public. Il fut représenté pour la première fois le 4 juin 1666, et publié dans le commencement de 1667.

Il n'est pas dans notre rôle d'entreprendre ici l'éloge ou la défense d'un chef-d'œuvre qui est peut-être le plus étonnant de Molière, puisque, sans le secours d'aucune intrigue, et par le simple développement des caractères, il a su captiver le spectateur pendant cinq actes : jamais, en effet, portraits plus fidèles et plus complets n'ont été dessinés en vers plus admirables. Nous ne devons pas non plus nous arrêter à chercher les *clefs* des individus que Molière a pu vouloir représenter dans ses personnages. Nous dirons seulement qu'on a vu dans celui d'Alceste le portrait de M. de Montausier, gouverneur de Monseigneur, et de qui Boileau avait dit, dans sa satire à Valincour :

Le ris, sur son visage, est en mauvaise humeur.

Et, s'il faut en croire quelques notes anonymes tracées sur le manuscrit du Journal de Dangeau, M. de Montausier aurait été plus flatté que choqué d'avoir été reconnu dans le

---

à la règle étymologique, et pourtant l'Académie, par une anomalie assez inexplicable, a cru devoir y admettre quelques exceptions.

personnage d'Alceste, puisqu'il aurait très chaudement remercié Molière, en lui disant que le caractère du misantrope était celui *du plus parfaitement honnête homme qui pût être.*

Ce qui paraît encore plus probable, c'est que Molière, volontairement ou inconsciemment, s'est plusieurs fois peint dans Alceste comme il a fait dans Sganarelle. On retrouve dans les tortures que Célimène fait endurer à son amant des échos de la vie conjugale du poète. Nous pensons aussi que c'est avec raison que M. Philarète Chasles a vu dans Philinte « l'indulgent et spirituel Chapelle », comme, dans Eliante, la bonne Mlle de Brie, « prête à consoler par l'amitié celui que l'amour repousse et torture ».

Il fallait que, même à propos du *Misantrope*, dans la création duquel il n'avait rien demandé qu'à son génie, Molière fût, comme pour toutes ses autres pièces, accusé de plagiat : c'était alors une tradition. Mais faut-il s'arrêter seulement un instant à cette ridicule histoire d'un sieur Angelo, docteur de la comédie italienne, qui aurait vu, cinq semaines avant la représentation du *Misantrope*, jouer à Naples une pièce dont ce chef-d'œuvre n'aurait été que la copie ?

Page 53, ligne 10. Cet homme *dont le mérite et l'esprit est fort connu* est de Visé, l'auteur de la lettre qu'on va lire. Cette lettre, qui accompagnait la première édition, a été conservée par les éditeurs de 1682, et on la réimprime ordinairement avec *le Misantrope*, bien qu'elle ne soit pas de Molière. Elle est surtout curieuse en ce que son auteur, jusque-là ennemi déclaré de Molière, devint alors son chaud partisan.

75, 27. *Fléchir au temps*, se prêter aux mœurs du temps où l'on vit : expression très juste et très grammaticale, bien qu'inusitée aujourd'hui.

76, 7. Var. : « qui *raisonnez* si bien. »

78, 2. Des commentateurs ont voulu voir dans *plaiderie* un mot forgé par Alceste et « qui rend mieux son indignation que *plaidoirie* ». C'est tout simplement une ancienne forme de *plaidoirie.*

P. 78, l. 32. *Semble* est bien imprimé au singulier. On trouve dans Molière plusieurs cas analogues.

79, 31. Var. : « *Sa* cousine. »

81, 8. Au XVIIe siècle, *prétendre* était assez souvent employé comme verbe actif.

84, 11. Var : « *Hé quoy,* vil complaisant. »

86, 20. *Cabinet,* meuble à tiroirs. Mettre une chose au cabinet, c'est la serrer pour la dérober aux yeux du public.

88, 14. Var. : « Je me passeray *fort.* »

91, 19. Est-il nécessaire de faire remarquer qu'*amant* avait alors le sens d'homme courtisant une femme?

92, 27. *Reingrave,* haut-de-chausses s'attachant au bas-de-chausses par des rubans, et dont l'usage avait, dit-on, été introduit par un seigneur allemand (rheingrave, *comte du Rhin*).

— 28. *En faisant votre esclave* ne se comprend pas bien. Molière a sans doute voulu dire : « en se faisant votre esclave », ou : « en feignant d'être votre esclave ».

93, 22. Var. : « Et quel lieu de le croire, *à* mon cœur enflammé? »

94, 22. Var. : « un *amant* si grondeur. »

— 26. Molière a mis ici *voyons d'arrêter,* qui est baroque, pour éviter *voyons à arrêter,* qui le gênait.

95, 17. *Regard* a ici le sens d'*égard,* attention, prévenance. *Égard,* que les éditeurs de 1682 ont cru devoir lui substituer, est une correction inutile.

98, 28. Var. : « *des* gens extravagans. »

99, 30. *Tutayer* était une prononciation à la mode du temps de Louis XIV.

100, 16. Var. : « qu'elle *s'émeut autant* qu'une pièce de bois. »

101, 17. Var. : « On voit qu'il se *fatigue.* »

105, 2. Var. : « dont *l'amour.* »

P. 107, l. 3. Le tribunal des maréchaux de France, qui connaissait des affaires d'honneur entre gentilshommes ou officiers, avait aussi pour mission de les assoupir en cherchant à concilier les adversaires.

108, 17. Var. : « Par *le* sangbleu ! »

112, 17. *Du bon de mon cœur* est une expression qui a été remplacée par « du *meilleur* de mon cœur ».

115, 16. « Je fis ce que je *pus* pour *pouvoir* » est une négligence qui a échappé à Molière, et qui est rendue encore plus choquante par le *pouvez* du vers précédent.

116, 1. *Que* est ici elliptique et équivaut à : « autre chose que ».

120, 5. *Arrester* est pris ici pour *s'arrêter*. On dit encore à l'impératif « arrêtez » pour « arrêtez-vous ».

122, 2. *Faire la mine* ou *faire les mines* n'a pas le même sens que *faire mine*, et il est à craindre que Molière n'ait été amené à cette expression par le seul besoin de la rime.

123, 13. *Toute mon amie* est une forme elliptique, pour : « toute mon amie qu'elle soit ». Nous avons déjà vu à la scène II du premier acte (p. 87, vers 2) une forme analogue : « Nos peres, tous grossiers. » — *Nomme*, venant ici remplacer *déclare* pour le besoin de la rime, est avec raison critiqué par Voltaire.

— 31. Var. : « Je veux que *du* tout. »

124, 1. « Une preuve *fidelle* de l'*infidélité* » forme un jeu de mots peu agréable.

125. Ce quatrième acte renferme plusieurs passages empruntés à *Don Garcie de Navarre*.

127, 4. On remarquera que les deux *on* de ce vers ne se rapportent pas à la même personne, l'un voulant dire Célimène, et l'autre tout le monde.

128. Cette scène II et la suivante sont empruntées presque entièrement à *Don Garcie*.

130, 30. *Un courroux d'un amant*, amené ici par le be-

soin de la mesure, est peu élégant, mais bien conforme au texte.

P. 134, l. 21. *Il ne me plaist pas, moy* (pour *à moy*) est une locution familière à Molière.

— 25. Il faudrait *vous emporter,* au lieu de *s'emporter.*

137, 14. *Plaisamment figuré,* étrange expression pour dire : ayant une plaisante figure.

139, 8. Var. : « pis *qu'un* démon. »

142, 7. Ce vers fait allusion à un livre qu'on fit courir sous le nom de Molière, après la représentation de *Tartuffe,* dans le but de le perdre.

145, 21. *Prétendre* était alors employé plus souvent qu'aujourd'hui comme verbe actif. Voir page 81, ligne 8.

150, 17. Var. : « Vous estes un étrange homme, *Clitandre.* »

— 21. Var. : « *le* pardonneray. »

151, 5. Alceste portait sur l'épaule un nœud de rubans verts.

— 11. Les éditeurs de 1682 ont imprimé *l'homme au sonnet* au lieu de « l'homme à la veste ». On commençait alors à porter des vestes.

— 16. *Je vous trouve à dire,* je trouve que vous manquez, que vous faites défaut.

152, 5. Var. : « des cœurs *de* plus haut prix. »

153, 7. *Créance,* pour « croyance ».

LE MÉDECIN MALGRÉ-LUY.

Nous avons dit précédemment ce qu'il fallait penser de la légende qui voulait que Molière eût fait *le Médecin malgré-luy* pour faire passer *le Misantrope,* à l'égard duquel le public se serait montré assez froid. Ce qui paraît certain, c'est

qu'il fit les deux pièces en même temps, la farce étant destinée à le délasser des travaux et des études que lui imposait la comédie sérieuse. *Le Médecin malgré-luy* n'est d'ailleurs que la refonte de quatre autres farces faites sur le même sujet, et jouées par la troupe de Molière sous les titres suivants : *le Fagotier, le Fagoteux, le Médecin par force, le Médecin volant.* Ces quatre pièces, qui ne sont aussi que le développement du fabliau *le Vilain mire,* déjà reproduit par d'autres auteurs, ont été attribuées à Molière, et l'usage s'est introduit de placer *le Médecin volant* à la suite des éditions que l'on donne de son théâtre. Sans vouloir rechercher jusqu'à quel point il est exact que Molière en soit l'auteur, nous nous bornerons à constater que la pièce définitive, celle dont Molière a avoué la paternité, est une farce incomparable, un vrai chef-d'œuvre d'esprit, de vivacité, de bonne humeur, en même temps que de fine observation, et qu'elle obtint un véritable succès. Molière, néanmoins, ne la regarda jamais que comme une bagatelle, et il ne parlait de son *Fagotier* (c'est ainsi qu'il se plaisait à appeler sa pièce) qu'avec une certaine indifférence. On a cité souvent les vers suivants de la *Muse Dauphine* de Subligny, qui constatent la grande vogue du *Médecin malgré-luy* et la non moins grande modestie de Molière au sujet de cette œuvre charmante :

Rien au monde n'est si plaisant
Ni si propre à vous faire rire,
Et je vous jure qu'à présent
Que je songe à vous en écrire,
Le souvenir fait, sans le voir,
Que je ris de tout mon pouvoir.
Molière, dit-on, ne l'appelle
Qu'une petite bagatelle;
Mais cette bagatelle est d'un esprit si fin
Que, s'il faut que je vous le die,
L'estime qu'on en fait est une maladie
Qui fait que, dans Paris, tout court au Médecin.

Le Médecin malgré-luy fut joué pour la première fois le 6 août 1666, et publié en 1667. L'édition originale est

accompagnée d'un frontispice gravé dans lequel il faut renoncer à trouver les traits de Molière.

P. 160, l. 20. *Becque-cornu* ou bec-cornu, sot, imbécile. *Becque* est là pour *bouc*.

168, 17. Var. : « Je *n'oublieray* pas mon ressentiment. »

169, 12. Var. : « nous *vaudra.* »

171, 1. Var. : « nous avons un homme »; *icy* supprimé.

174, 18. Var. : « pour *boire* un coup. »

176, 28. *Boutez dessus*, pour *mettez dessus*, c'est-à-dire : mettez votre chapeau sur votre tête.

179, 28. *Lantiponer*, et non *l'antiponer*, comme l'a imprimé fautivement l'original, signifie dire des paroles inutiles.

180, 18. Var. : « il faut *donc* s'y resoudre. » — 19. Var. « Ils prennent *chacun* un baston. »

186, 32. *Je vous dis et vous douze*, calembour fondé sur ce qu'à la campagne on prononce *dis* comme *dix*.

200, 2 et suiv. *Cabricias arci thuram, catalamus*, mots forgés. — Les mots *Deus sanctus*, etc., sont une altération du passage suivant du rudiment de Despautère. « *Deus sanctus estne oratio latina? — Etiam. — Quare? — Quia adjectivum et substantivum concordant in genere, numero, casu.* »

— 17-20. *Armyan* et *nasmus* sont des mots inventés par Sganarelle; quant à *cubile*, qu'il fait hébreu, on sait qu'il est latin et signifie *lit*.

— 24. Var : « lesdites vapeurs ont certaine malignité », *une* supprimé.

201, 4. *Ossabandus*, etc., encore des mots forgés.

209, 16. Var. : « de tous costez »; *les* supprimé.

— 28. On ne peut s'empêcher, en lisant la tirade de Sganarelle, de se rappeler les termes dans lesquels Beaumarchais parle de « cet art dont le soleil s'honore d'éclairer

les succès, et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues ». (*Le Barbier de Séville*, acte II, scène XIII.)

P. 211, l. 12. Il y a bien dans le texte original *lassitules*, et non *lassitudes*.

212, 31. *Formage* est une ancienne forme patoise de *fromage*, et se retrouve dans l'italien *formaggio*.

220, 13. *Convent* est l'ancienne orthographe de *couvent* (*conventus*).

221, 13. Il y a bien dans le texte *puissiez*, et non *pussiez*. — *Seroit-il possible que vous pussiez* est, d'ailleurs, une négligence de style qui a échappé à Molière.

MÉLICERTE

ET LA PASTORALE COMIQUE.

Dans le *Ballet des Muses*, commandé à Benserade par le roi, et qui fut représenté sur le théâtre du château de Saint-Germain le 2 décembre 1666, Molière, choisi pour être l'interprète de Thalie et d'Euterpe, fit la *Pastorale comique* et *Mélicerte*, entièrement indignes de lui malgré le succès qui les accueillit alors, et qu'on voudrait pouvoir exclure de ses œuvres. Mais telle est l'autorité du nom de Molière que tout ce qu'il a écrit s'impose à ses éditeurs; ceux qui nous ont précédé ont cru, jusqu'à présent, devoir donner place à ces faibles productions, et nous les avons imités, ne voulant pas donner moins qu'eux : le plus est, en cela, l'ennemi du bien.

C'est surtout après avoir lu *Mélicerte* qu'on peut dire avec Boileau :

Je ne reconnois plus l'auteur du Misantrope.

On a voulu en expliquer la faiblesse en disant que Molière l'avait composée précipitamment, et qu'il avait dû aussi, pour triompher des cabales qui s'opposaient à la re-

présentation du *Tartuffe,* chercher à se faire des amis en sacrifiant au mauvais goût d'une société qui se pâmait encore d'aise à la lecture de l'*Astrée.* Quant à nous, nous croyons assez difficile de pénétrer ici la véritable intention de Molière, dont nous ne sachions pas qu'il ait fait part à personne : aussi nous bornerons-nous à ne pas appuyer davantage sur *Mélicerte* et à nous féliciter que la pièce se soit arrêtée au deuxième acte.

La malencontreuse idée de la terminer vint pourtant, en 1699, à Guérin, le fils du comédien de ce nom, qui profita de l'occasion pour refondre les deux actes déjà faits. Cette pitoyable production parut sous le titre de *Myrtil et Mélicerte,* et obtint tout l'insuccès qu'elle méritait : c'était pour *Mélicerte* le coup de grâce.

P. 234, l. 19-20. Voilà deux vers qui feraient douter que la pièce fût de Molière. « Faisons, par un peu de couleurs, confidence à nos yeux du secret de nos cœurs », est tellement amphigourique qu'on éprouve le besoin de faire remarquer au lecteur que cela signifie : « Confions-nous quels sont nos amants en nous montrant leurs portraits », comme aussi de le rassurer en lui disant qu'il n'y a pas là une faute d'impression.

239, 5. *Une stade,* au féminin, est une forme tout à fait archaïque, que Molière n'a reprise ici que pour le besoin du vers.

243, 18. « Deux ans *est* une grande avance », encore un solécisme que Molière n'a pas eu le temps de corriger.

245, 2. Au sujet de *prétendre,* voir les notes des pages 81 et 145.

252, 16. Quoique le texte de 1682 donne bien *seroit,* nous avons imprimé *se voit,* comme on l'a fait depuis, parce que nous avons vu là une faute évidente. Il y a déjà bien assez d'étrangetés dans *Mélicerte* sans qu'on aille en augmenter le nombre par un respect exagéré du texte primitif.

254, 19. Nous avons conservé *suivez,* pour nous conformer au texte de 1682; mais le sens nous paraît exiger

suivrez. Il ne semble guère possible que Mélicerte, au moment où Myrtil lui fait des protestations amoureuses, dise qu'il ne *suit* pas la voix de l'amour ; mais elle peut dire qu'il ne la *suivra* pas, parce que la volonté de son père devra déterminer son choix

P. 258, l. 11. Nous aurions préféré *ses* à *ces ;* mais nous avons conservé *ces,* qui est admissible

274, 11. *Gnacare,* ital. *gnaccara,* cymbale.

LE SICILIEN

Le succès de *Mélicerte*, quelque grand qu'il eût été, n'avait pu certainement abuser Molière, et il devait lui tarder d'effacer le souvenir de cette faible production. C'est ce qu'il fit en écrivant *le Sicilien,* qui vint prendre la place de *Mélicerte* dans la seconde représentation du *Ballet des Muses,* donnée à Saint-Germain en janvier 1667. Le succès fut complet, et cette fois des plus mérités ; on se trouvait en présence d'une pièce gaie, vive, spirituelle et bien conduite.

Le Sicilien eut encore une représentation à Saint-Germain dans le courant de février, et ce ne fut qu'au mois de juin suivant qu'on le joua à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, Molière ayant eu, dans cet intervalle, les premières atteintes du mal qui devait l'emporter plus tard.

Il se rencontre un grand nombre de vers dans la prose du *Sicilien,* ce qui a fait supposer que la pièce avait d'abord été écrite en vers ; mais aucune donnée précise n'est venue confirmer cette opinion. On a pensé aussi que, pour la circonstance, Molière avait voulu faire l'essai d'une prose plus cadencée, réunissant le charme du rythme poétique à la facilité et à la liberté du dialogue ordinaire. En tout cas, ce détail n'avait pas échappé à ses contemporains, et le gazetier Robinet, en rendant compte de la pièce, dit à ce propos :

Nonobstant les goûts divers,
Ceste prose est si theatrale
Qu'en douceur les vers elle égale.

Le Sicilien contient deux ballets, parmi les acteurs desquels figurèrent le roi et plusieurs seigneurs de la cour. Le premier se place après la scène VII, et le second après la dernière.

La pièce fut imprimée pour la dernière fois en 1668, et parut en même temps, ou successivement, mais toujours dans la même année, chez Jean Ribou et chez Nicolas Pépingué. Le *privilége*, octroyé à Jean Ribou, traite la pièce du *Sicilien* de « belle et tres-agréable », ce qui est assez curieux pour être noté, et montre le succès qu'elle avait obtenu en haut lieu.

Page 276. Dans l'énumération des acteurs, les éditions suivantes ont mis *Zaïde, esclave*, au lieu de *Climene, sœur d'Adraste*. Cette correction est conforme au texte même de la pièce. En effet, dans la scène IX, Adraste dit à Hali : « J'ay, par le moyen d'une *jeune esclave*, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jalous. » Or cette jeune esclave apparaît à la scène XIV sous le nom de Climene, quoiqu'elle figure en tête de la pièce comme sœur d'Adraste. Nous avons néanmoins, par respect pour notre texte, laissé subsister partout le nom de Climene. — Ajoutons, d'ailleurs, qu'en tête de l'analyse de la pièce insérée dans le *Ballet des Muses* se trouve une énumération de personnages parmi lesquels figure Zaïde, avec la qualité d'esclave.

277, l. 10. Scaramouche est un personnage de la comédie italienne, entièrement vêtu de noir.

278, 11. La phrase est ainsi ponctuée : « et qui pourroit-ce estre que moy ? A ces heures de nuit, hors vous et moy... » Mais il y a là une faute évidente, parce qu'ainsi *à ces heures de nuit* et *maintenant*, placés dans la même phrase, font un pléonasme dont il n'est pas permis de laisser la responsabilité à Molière.

284, 3. *Si* n'est pas conditionnel dans cette phrase; il a le sens de pourtant, et il est purement supplétif.

288, 22. « N'est-ce pas pour s'aplaudir que... » veut dire : n'y a-t-il pas à s'applaudir de ce que...

P. 289, l. 18. *Donne* est au singulier, quoique son sujet se compose de deux termes; mais c'est là une licence que se sont assez souvent donnée les écrivains du XVIIe siècle.

292. *Star bon Turca,* etc. Traduction : « Je suis bon Turc ; je n'ai pas d'argent. Voulez-vous m'acheter? Je vous servirai si vous payez pour moi. Je fais de bonne cuisine ; je me lève matin ; je fais bouillir la marmite. Parlez, parlez : voulez-vous m'acheter ? » — Dans ce couplet, nous avons cru devoir corriger deux fautes évidentes : *accina,* pour *cucina*, cuisine ; *cadara*, pour *caldara,* chaudron, marmite.

293. *Mi ti non comprara ,* etc. Traduction : « Je ne t'achèterai point ; mais je te bâtonnerai si tu ne t'en vas pas. Va-t'en, va-t'en, ou je te bâtonnerai. »

294. Variante. La scène IX commence par cette question d'Adraste : « Hé bien ! Hali, mes affaires s'avancent-elles ? » A quoi Hali répond : « Monsieur, j'ai déja fait, etc... »

295, 19. Var. : « un stratagéme *prest* pour tirer... »

296, 3. La particule négative, que nous n'emploierions plus aujourd'hui, se trouve bien dans notre texte.

300, 7. Var. : « plus belles *qu'elles ne sont.* »

— 21. Var. : « qu'on court risque à les peindre ! » *De* supprimé.

— 26. Var. : « une maistresse d'Alexandre *d'une merveilleuse beauté* ».

301, 15. Var. : « vous ne devriez pas, ce me semble, *tant* parler ».

302, 19. Var. :

Adraste *va pour parler à Isidore ; Dom Pedre le surprend.*

« J'observois de près la couleur de ses yeux. »

— 29. Var. : « Assassiner, c'est le *plus seur et* plus court chemin. »

303, 13. *Persüaday-je,* pour *persüadé-je.* On trouve toujours cette orthographe à l'époque de Molière.

P. 305, l. 19. *Sur sa moustache,* expression analogue à celle d'aujourd'hui : « à son nez et à sa barbe ».

306. Scène XIV. Voir, sur Climene, notre note de la page 276.

308. Scène XVI. Pendant cette scène, Adraste est dans un coin du théâtre.

— 19. *Me donner votre ressentiment,* c'est-à-dire m'en faire le sacrifice. On a depuis imprimé *abandonner,* qui se comprend mieux.

311, 7. Var. : « Je demande l'appuy de la justice. »

— 10. Il y a bien *voyez,* et non *voyiez.*





TABLE DES MATIÈRES



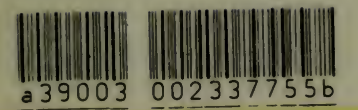
IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1882




a39003 002337755b

